

9e Année-No 4

AVRIL 1916

NOTRE ROMAN COMPLET :

L'HÉRITAGE de CARCASSOU

par Charles Solo.

M. Seguin

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Les Sept Merveilles du Monde. (Voir page 5).

Dans ce numéro: Soixante articles de grand intérêt. Voyages, actualité, science vulgarisée, anecdotes de guerre, etc. Lire également l'Astrologie pour le mois courant et l'intéressant feuilleton que nous publions. Voir l'extrait du sommaire à la page suivante.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

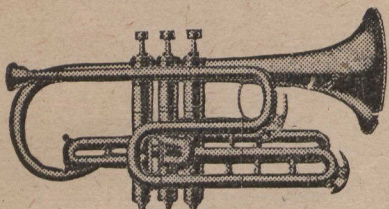
Maison Fondée en 1852.

Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

**D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et
MUSIQUE en FEUILLE**



REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour : Besson & Cie, de Londres, Ang.,
Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons, de
Grand Rapids, Mich.

35 Boulevard St-Laurent, - Montreal

TEL. BELL MAIN 554

AVRIL 1916—EXTRAIT DU SOMMAIRE

	Pages
Les Sept merveilles du monde	5
Le Traineau-automobile	10
La chaussure à travers les âges	11
Les voyages du Criquet d'Égypte	12
La force des poissons	12
Travaux féminins.—Centres de table	13
Travaux faciles.—Décorations artistiques	15
Les Bojesmans	17
Le Jardin des Oliviers	19
Le canon à vapeur	22
La chasse à la tortue comestible	23
Le champion des bulles de savon	25
Gare aux cambrioleurs	28
Les vaisseaux de guerre de la Grèce	29
La vitesse d'une balle	31
Curiosités sur le chiffre 9	32
Le Poisson-canon	33
Le Ravitaillement des naufragés	34
Roman: L'Héritage de Carcassou (Ch. Solo)	35
Le chauffage chez les romains	118
L'Astrologie du mois d'Avril	119
Un métier pénible	123
Un hôtel sous la mer	125
Le pied à travers le monde	126
Les prophéties d'avant-guerre	126
Les petits lutteurs	127
Emploi des rayons X	30
Les mosaïques avec du sable	30
Le rire à travers les peuples	31
Verra-t-on un second déluge?	31
La foire aux baisers	131
La capture des éléphants	132
Le navire aux fiancés	133
Poisson d'avril	136
Le bréviaire du soldat romain	142
Aiguilles explosibles	142
Petits télégrammes sans fil	142
Et quantité d'autres articles.	

Maison Fondée en 1860

PROF. LAVOIE

SATISFACTION ASSURÉE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets

-- pour --

Dames et Messieurs

Une spécialité

**CHEVEUX TEINTS DE TOUTES
LES COULEURS**

**COIFFURES POUR LES BALS ET
LES SOIREEES**



SANS



AVEC


Toujours en mains un assortiment Complet de Tresses en cheveux naturels ; ainsi que Peignes et Ornements pour cheveux de tous genres.

Importateur direct de Paris
et Londres.



**8 Notre-Dame Ouest
Montreal, P. Q.**

TELEPHONE MAIN 6106



Économie !

Voulez-vous réaliser une importante économie sur le chapitre de vos vêtements et néanmoins paraître toujours habillés de neuf?

C'est très facile:

Vous n'avez qu'à confier le nettoyage ou la teinture de votre garde-robés à

Dechaux & Freres

Experts Nettoyeurs Français

dont la réputation a été acquise par de longues années de succès dans leurs méthodes.

Les nettoyages, teintures, dégraissages ou réparations quelconques sont effectués avec autant de soin que de rapidité et dans les meilleures conditions de bon marché.

Vous n'avez qu'à téléphoner aux Nos suivants Est 51, Est 52, Est 301 et l'on se rendra à domicile pour prendre vos ordres.

Succursales :

197 Ste-Catherine E. - 710 Ste-Catherine E

ATELIERS : 661 MONTCALM

La Revue Populaire

Vol. 9, No 4

Montréal, Avril 1916

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Les Récompenses

En ce mois d'avril les fêtes pascales viennent, une fois de plus, nous rappeler que tôt ou tard le juste triomphe du Méchant; après les épreuves, c'est le triomphe; après la peine, les récompenses.

Ces fêtes doivent être un haut et précieux encouragement pour les soldats du Droit qui voient, d'ailleurs, leur triomphe se dessiner plus nettement de jour en jour.

Des décorations diverses brillent maintenant sur leur poitrine; elles ont été chèrement gagnées et leurs possesseurs pourront, à bon titre, en être fiers.

On ne peut, à ce sujet, faire autrement que d'établir une comparaison entre ces justes récompenses et les décorations du temps de paix que l'on a gaspillées, un peu partout, avec une véritable désinvolture. Dans combien de cas, suffisait-il, pour être décoré, d'avoir simplement un peu d'influence ou beaucoup de toupet!

A preuve la petite histoire ci-après:

Victor Emmanuel Ier, qui fut roi d'Italie professait une véritable indulgence relativement aux mérites de ceux qui sollicitaient des décorations; les demander lui paraissait un titre suffisant et il disait volontiers en riant: "Il ne faut jamais désobliger quelqu'un et lui refuser un ci-

gare ou une croix..."

Pourtant un jour, il trouva qu'on abusait quelque peu de sa bonne volonté: son chancelier venait de lui soumettre une longue liste comprenant soixante-dix brevets de commandeur à accorder d'un seul coup!

—Tant que cela? s'écria-t-il.

—Sire, lui répondit son chancelier, il s'agit de récompenses à des hommes très haut placés et qui ont un profond amour pour Votre Majesté...

—Vrai? dit le roi. S'il en est ainsi, j'accorde les décorations mais, vraiment, je ne croyais pas être aimé tant que cela!

Et il signa la longue liste; il ajouta même le nom d'un nommé Antonio Petito, comédien burlesque, qui jouait habituellement les rôles de Polichinelle dans les comédies.

Le chancelier fit alors quelque objection; à son avis, la nomination du comédien dépréciait les autres et il le dit au roi.

—Laissez donc, répondit celui-ci, un de plus dans la quantité c'est bien peu de chose et d'ailleurs pourquoi pas celui-là "avec les autres"? Ce n'est pas le premier Polichinelle que l'on décore...

Que de "Petito" n'y a-t-il pas eu jusqu'ici un peu partout?

Roger Francoeur.

Les SEPT MERVEILLES du MONDE

Les Pyramides d'Égypte

Si l'on posait la question, il est probable que peu de personnes, relativement aux sept merveilles du monde, sauraient énumérer sans hésitation : les Pyramides d'Égypte, le Phare d'Alexandrie, les Jardins suspendus de Babylone, le Temple d'Artémis à Ephèse, la Statue de Jupiter par Phidias, le Mausolée d'Halicarnasse et le Colosse de Rhodes ?

On serait assez excusable, en somme, de ne posséder point cette nomenclature sur le bout des doigts. Quelques-uns de ces monuments remontent à une antiquité si lointaine, qu'il est pour ainsi dire impossible de leur assigner un âge précis.

Hérodote, avec d'autres historiens de son temps, a pu s'enthousiasmer en récapitulant cette liste des grands-chefs-d'œuvre de l'humanité. Il a pu en voir quelques-uns de ses propres yeux. Quant à nous, notre enthousiasme a quelque chose d'artificiel.

Sans doute, les Pyramides constituent un des spectacles les plus émouvants qui soient. Mais le Phare d'Alexandrie, le Colosse de Rhodes, les Jardins de Babylone, le Jupiter de Phidias et le Mausolée ont cessé d'exister.

Les Anciens avaient placé les Pyramides au premier rang des merveilles, à cause de l'énormité de leur masse, de la singularité de leur disposition intérieure et de leur grande antiquité.

On s'est livré pendant longtemps, à l'occasion de ces édifices, à une foule de

conjectures plus ou moins étranges. Les uns y virent des observatoires, d'autres en ont fait les greniers d'abondance de Joseph, d'autres enfin, le symbole de certaines croyances mystiques et le siège des initiations et de diverses cérémonies mystérieuses. Ce fut une découverte du milieu du siècle dernier qui aida à soulever un coin du voile qui recouvrait l'indéchiffrable Isis. Le Dr Mue, un savant égyptologue de l'époque, eut connaissance, pendant son séjour dans la terre des Pharaons, d'un fragment de manuscrit copte qui révélait que la forme pyramidale était exclusivement affectée aux tombeaux des rois d'Égypte, de même que la couleur jaune fut jadis l'apanage exclusif des souverains du Céleste Empire.

On sait que de toute antiquité, les Égyptiens ont usé du droit de juger leurs rois après leur mort. Ce jugement avait pour sanction la dimension de la pyramide à laquelle ils étaient condamnés par leurs bonnes ou par leurs mauvaises œuvres. Voilà qui explique le grand nombre de petites pyramides qui couvrent le sol de l'Égypte et la rareté des grandes. Il suffirait donc de les compter pour avoir le chiffre des innombrables souverains qui ont gouverné ce pays depuis les kyksos, qui ont envahi l'Égypte plusieurs milliers d'années avant Moïse. Quand certains règnes avaient été particulièrement ternes et sans gloire, on flétrissait le souverain par une pyramide dérisoirement petite,

placée au milieu d'un désert de sable, pour représenter l'aridité de l'existence du monarque.

On ignore la date de la construction de ces monuments. Mais, ce qu'on peut avancer sans scrupule, c'est qu'ils sont de l'antiquité la plus reculée, probablement quinze ou vingt siècles avant J.-C. A l'époque où les philosophes et les historiens de la

deviner sa destination. Il ignorait que chez les Egyptiens, le faste des tombeaux était pour ainsi dire consacré par la religion, comme la pratique d'embaumer les morts. Il n'avait pas connaissance, comme nous, de l'existence du grand sarcophage qui se trouve dans la salle principale de la Chéops, et qui avait été destiné à renfermer la momie d'un roi, une décou-



Le Colosse de Rhodes

Grèce ancienne voyageaient en Egypte, leur origine, mêlée de traditions fabuleuses, se perdait déjà dans la nuit des temps.

Hérodote, qui est toujours prolix, sinon d'une exactitude remarquable, nous dit que cent mille hommes furent employés à la construction d'une des plus grandes pyramides. Il ne sut pourtant pas

verte qui enleva tous les doutes des égyptologues sur l'objet des pyramides et les confirma définitivement dans la vue qu'elles étaient des monuments mortuaires.

L'idée d'élever des tas de pierre sur la tombe des défunts n'est d'ailleurs en aucune façon particulière aux Egyptiens.

On retrouve des "tumuli" du même genre dans l'Inde, en France, en Angleter-

re et en Irlande. On rencontre même de remarquables pyramides au Mexique et qui ont une grande analogie avec celles d'Égypte: on les nomme "téocallis".

Quant au nom des pyramides, certains étymologistes disent que ce mot vient du grec "pyr", feu, parce que, comme la flamme, elles se terminent en pointe.

Un certain nombre de pyramides égyptiennes sont ouvertes, d'autres sont encore fermées, d'autres, enfin, tombent en ruines. On peut pénétrer dans les premières nommées par des entrées fort étroites, placées à une certaine hauteur de l'édifice.

Ces entrées conduisent par de longs couloirs à différentes chambres dont deux d'entre elles, comme à Chéops, par exemple, sont particulièrement spacieuses.

La plus grande est dite "chambre du roi", parce que c'était là qu'était placé le sarcophage du monarque; cette pièce se trouve à peu près vers le milieu de la pyramide, perpendiculairement à son sommet. L'autre chambre est dite "chambre de la reine".

Malgré toutes les facilités imaginées pour rendre plus aisée aux touristes modernes la visite des pyramides, cette visite est assez fatigante. Il y a d'abord l'ascension d'une partie de l'extérieur du monument, qui est toujours pénible en plein soleil, il y a ensuite la chaleur étouffante qu'on éprouve à l'intérieur de la pyramide, l'odeur infecte causée par les chauves-souris qui y meurent et qui s'y décomposent et le peu d'élévation des corridors oblige à se tenir courbé. Tantôt, il faut escalader des parois verticales où de simples cavités taillées au marteau servent d'échelons, tantôt il faut gravir des pentes rapides sur une pierre, dont le poli, malgré les rainures transversales, pratiquées de distance en distance, expose à

des chutes qui ne sont pas sans danger.

Ajoutons bien vite que l'on est grandement récompensé de ses efforts. Rien de plus curieux que la visite d'une pyramide. Et si l'on tente de parvenir jusqu'à son sommet, ce qui est possible pour le Chéops, puisqu'elle présente une plate-forme irrégulière de quelques verges carrées due à la destruction des quatre assises qui formaient sa pointe, on jouit sur cette élévation du spectacle le plus admirable et le plus impressionnant.

A l'ouest, la vue se perd dans l'immensité du désert, tandis que vers l'est, la fertile vallée du Nil offre le contraste d'une riante végétation.

A l'horizon, d'autres pyramides profilent leurs masses imposantes, légères, aériennes, presque irréelles, teintées des nuances délicates du ciel.

On comprend alors la sorte d'émoi religieux qui put saisir les Anciens devant ce témoignage impérissable du génie d'un peuple et ce consentement universel des hommes des âges disparus à proclamer les Pyramides une des sept merveilles du monde.

Les plus célèbres des pyramides sont celle de Chéops, qui a 800 pieds de large à la base et 495 pieds de haut, celle de Chéphrem, qui a 438 pieds de haut, celle de Mycérinus. Elles se trouvent à peu de distance de l'ancienne Memphis et portent aujourd'hui le nom de pyramide de Djizeh.

Le Colosse de Rhodes

Arrivons maintenant à une autre des célèbres Merveilles, le Colosse de Rhodes. Dans l'antiquité, le nom de colosse était généralement attribué à des statues de grande taille. Il est intéressant de remar-

quer à cet égard que le mot passa chez les Romains (colossus) et qu'il fut appliqué à la statue géante de Néron. C'est de là qu'est venu le mot bas latin de "Coliseum", une déformation de "colossus", coliseum, le "colisée", fameux amphithé-

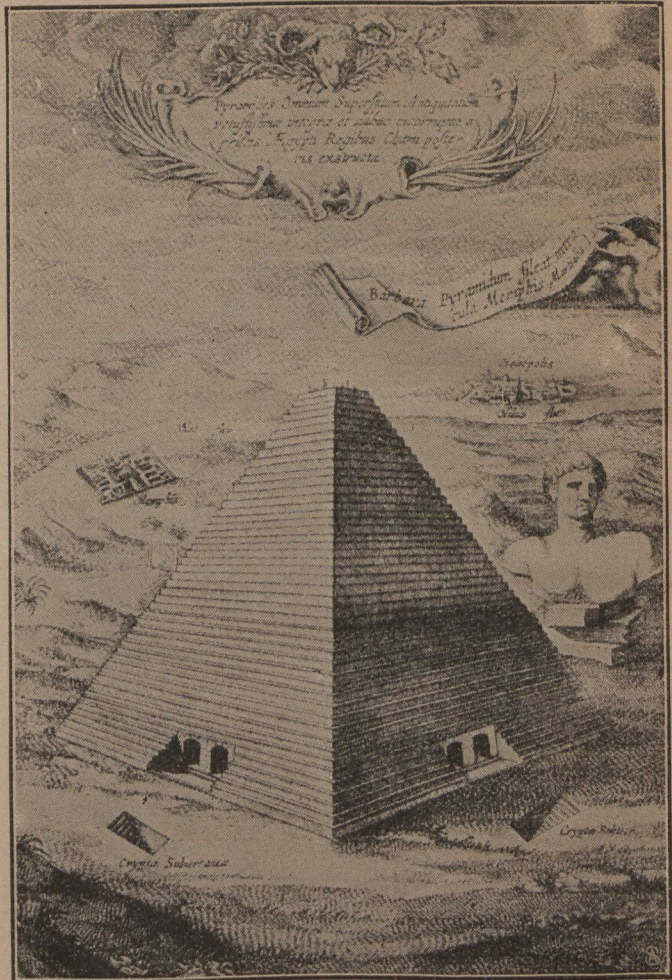
âtre bâti par Vespasien et consacré par Titus à son fils et où toutes les provinces étaient représentées en statues, et Rome, au milieu d'elles, avec une pomme d'or à la main. Le nom de colisée fut donné à cet édifice, selon les uns, à cause de son immensité, selon d'autres, à cause de la statue de Néron qui en occupait jadis l'emplacement.

Le Colosse de Rhodes était donc une gigantesque statue d'airain massif que l'on voyait à l'entrée du port de la ville de Rhodes, et qui représentait Hélios, le dieu rhodien du soleil.

L'emplacement exact de la statue est inconnu des archéologues, mais ce que la tradition et les récits de quelques historiens nous ont appris, c'est que le dieu se tenait à cheval sur l'entrée du port, un pied sur chaque môle, de telle sorte que les bateaux qui se présentaient avaient à passer entre ses jambes, ainsi que vous le voyez sur notre gravure qui, comme les autres images accompagnant cet article, est empruntée à un ouvrage du dix-septième siècle.

Vous voyez aussi que le Colosse tient

dans sa main droite une torche. D'après les descriptions des historiens de l'antiquité, cette torche était une manière de phare destiné à éclairer la passe aux navires et à signaler le port aux barques évoluant au loin, absolument comme à no-



La Grande Pyramide et le Sphinx,
d'après une gravure ancienne.

tre époque on place des feux à l'extrémité des jetées des ports.

Cet admirable édifice, dont les hautes proportions devaient impressionner vivement les navigateurs, — il n'avait pas

moins de 70 coudées, c'est-à-dire environ 108 pieds de haut—ne devait pas subsister longtemps.

Cinquante-six ans après sa construction, il fut renversé par un tremblement de terre et, pendant plus de mille ans, ses débris demeurèrent entassés pêle-mêle comme pour perpétuer le souvenir d'un cataclysme de la nature, destructrice opiniâtre de l'oeuvre fragile des hommes.

Un jour, enfin, cet amas de bronze tenta le génie commercial d'un Juif de Sarcena qui en fit l'acquisition, fit embarquer les matériaux et les emporta loin de Rhodes, sans doute pour les transformer en canons.

Il est singulier de constater que l'éphémère et colossale statue, dont on fit ainsi des armes à feu, avait des origines belliqueuses. Elle avait été en effet fondue avec l'airain provenant des engins de guerre que Démétrius Poliorcète avait été obligé d'abandonner après un infructueux siège de Rhodes, en 305 avant J.-C.

Ce détail nous donne une indication précise sur la date de la construction du monument, car nous savons qu'il fut édifié pour commémorer la victorieuse défense de la ville. Rhodes, qui jouissait alors d'une très grande prospérité commerciale, qui était le centre d'une haute civilisation littéraire et artistique, avait vu son indépendance menacée par les armées et par la flotte d'un des généraux et des successeurs d'Alexandre, ce Démétrius auquel tant de victoires avaient valu le nom de Poliorcète, ou "preneur de villes".

Il était donc naturel que les insulaires et les habitants de la capitale songeassent à rendre ce souvenir impérissable. Ils s'adressèrent pour cela à Charès de Linde, un naturel de l'île, un sculpteur de grand talent, élève de Lysippe, dont l'influence avait surtout conduit aux statues monu-

mentales, Charès, qui devint plus tard le fondateur de l'école de Rhodes.

Celui-ci promit de faire gigantesque et il y réussit. Mais au prix de quels efforts et de quelles dépenses! Il ne fallut pas moins de quatorze années pour achever la statue d'Hélios et son prix de revient fut de près de 2 millions $\frac{1}{2}$ de notre monnaie.

Nous pourrions ajouter pour satisfaire la curiosité de quelques-uns de nos lecteurs, que le Colosse de Rhodes ne fut pas unique en son genre.

L'histoire nous a conservé les noms d'autres colosses grecs, comme celui d'Apollon, ceux de Jupiter et d'Héraclès, dus au ciseau de Lysippe et puis la Minerve du Parthénon et la Minerve Promachos de l'Acropole, oeuvres de Phidias.

A Rome, les colosses les plus célèbres, sont la statue de Jupiter du Capitole, l'Apollon de la Bibliothèque Palatine et le Colosse de Néron, dont nous avons parlé plus haut, qui, nous dit Pline, fut transporté par Adrien au nord du Colisée, où le socle sur lequel il reposa longtemps est encore visible.

(A suivre)

— o —

LES CHEVEUX DES POUPEES

Les cheveux qui se trouvent sur la tête des poupées bon marché qui venaient d'Allemagne, ne sont autres que des poils de chèvres angoras. Ce produit qui est monopolisé par un syndicat anglais donnait lieu à un commerce de plus de \$400,000 par année. Les anglais après avoir fait travailler et préparer ces poils les expédiaient à Munich où des jeunes filles les arrangeaient en perruques.

TRAINEAU - AUTOMOBILE

Le traîneau-automobile devient de plus en plus en faveur, c'est un des sports les plus aimés et les plus agréables de l'hiver.

Avec lui, l'on peut se procurer toutes les émotions du toboggan, sans avoir les ennuis de la montée pour retourner au point de départ.

N'importe qui possède un moteur de faible force, peut construire et équiper lui-même un traîneau-automobile à peu de frais et en peu de temps.

La gravure ci-contre représente un de ces traîneaux, il a été construit par John Milot et John Beebe à Marine City, Mich., où ils s'en sont servi tout l'hiver.

La charpente du traîneau est en madriers de 2 pouces par 6; elle a 8 pieds de long et 3

de large. Le plancher est en planches de pin de 1 pouce d'épaisseur et le moteur de 3 chevaux-vapeur qui le fait fonctionner est simplement celui de leur yacht.

La roue qui donne le mouvement au traîneau est une roue de bicyclette dont la jante en métal a été garnie de clous qui font fonction de dents et prennent dans la glace; elle a un diamètre de 28 pouces et se trouve reliée au moteur par une chaîne à mailles.

Cette roue est fixée après un cadre mobile que l'on peut à volonté abaisser ou élever suivant que l'on désire faire pren-

dre plus ou moins les dents dans la glace; pour ce faire, l'on n'a qu'à pousser ou tirer le levier vertical que l'on aperçoit dans la gravure tenu en mains par le passager d'arrière.

Les patins d'arrière sont à une distance de 5 pieds l'un de l'autre et la direction du traîneau est donnée au moyen de la barre de direction que tient en mains celui qui est assis à l'avant. Cette barre poussée à droite ou à gauche donne au



patin d'avant qui est simple, la direction que l'on désire.

Toutefois cette barre de direction inclinée peut être très dangereuse en cas d'accident et il serait facile de lui substituer un volant de direction horizontal; ce dernier serait bien préférable et sans danger.

Le traîneau en question a atteint fréquemment une vitesse de 70 milles à l'heure et il est certain que, sur une surface de glace unie et sans vent, l'on pourrait arriver à une vitesse de 100 milles à l'heure.

LA CHAUSSURE A TRAVERS LES AGES

Il est impossible de dire quel fut l'inventeur de la chaussure. Ce fut, sans doute, un ancêtre inconnu de la préhistoire qui protégea la plante de ses pieds par une simple feuille de cuir retenue par des liens.

Cette forme de chaussures se rencontre encore de nos jours dans bien des pays. Robinson Crusoé l'adopta dans son île déserte, parce qu'elle était la plus facile à exécuter.

Elle appartient au genre "sandale". Les autres genres de chaussures connues appartiennent aux types "soulier" et "botte". En jetant un coup d'oeil sur l'histoire de différents peuples, nous verrons qu'ils ont tous, plus ou moins, connu ces formes variées de chaussures.

Les Egyptiens portaient des sandales et des brodequins. Leurs femmes, il y a plus de vingt siècles, se promenaient avec des pantoufles de maroquin rouge, analogues à celles que l'on vend encore aujourd'hui dans les bazars d'Orient.

Il y avait une telle variété dans la chaussure des Grecs, que l'on rencontre plus de vingt noms pour les désigner. Ils avaient des goûts plus variés que nous. Le "cothurne", sorte de bottine de chasse et de guerre, montant très haut et lacé

sur le devant, faisait partie de l'équipement des guerriers.

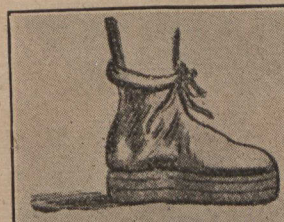
Les soldats romains portaient de forts souliers à clous. Les femmes romaines qui se piquaient d'élégance, adoptaient souvent des souliers qui rappellent les chaussures à la "poulaine", usitées chez nous au moyen âge. Les gens "chie", à Rome, affectionnaient les chaussures à bouts pointus. Elles étaient généralement rouges ou violettes.

Vous connaissez tous les "galoches". Ce mot vient de "gallicae", qui était le nom des souliers de cuir portés par les Gaulois. Ils avaient la forme des galoches

actuelles. Clovis portait des souliers; les guerriers francs avaient des brodequins dorés attachés par des lanières.

Par les temps secs, au moyen âge, on sortait avec des "estiviaux" ou chaussures d'été faites d'étoffe. En hiver, on mettait des bottes appelées "heuses". On avait aussi des souliers. Les souliers de luxe étaient faits en cuir de Cordoue ou "cordouan", et c'est de là qu'est venu le nom de cordonnier.

Une de nos figures vous montre les souliers à pointe recourbée, dits à la "poulaine", qui parurent au XIV^e siècle. Au XVI^e siècle, la mode s'établit chez nous des souliers italiens à fentes ou "crevés", qui laissaient en-



Le cothurne grec.



Souliers à la poulaine, XIV^e siècle.



Chaussure Louis XV brodée.

trevoir des étoffes de couleur. Sous Louis XV, on adopta des chaussures à hauts talons, analogues à celles fabriquées aujourd'hui et vendues dans le commerce sous le nom de chaussures à talon Louis XV.

Pendant la Révolution, on porta avec les bottes, les "escarpins". Les femmes du Directoire glissaient leurs pieds nus dans des sandales grecques.

Dans le cours du siècle dernier, la chaussure a pris les formes les plus variées ; des matériaux nouveaux, comme le caoutchouc, sont aussi entrés dans sa confection.

L'élégance et la mode ont adopté des genres de chaussures anciennes, souliers dits "Richelieu", talons "Louis XV", etc. Les sports ont, d'autre part, introduit bien des innovations : chaussures de chasse, pour la course à pied, pour le football, etc. On a fait, enfin, des snowboots, qui mettent le pied à l'abri de l'humidité, à l'intérieur d'une enveloppe de caoutchouc feutrée, et des chaussures à semelles de corde, dites "espadrilles".

— o —

LA DISETTE DU CUIR EN ALLEMAGNE

Le cuir est devenu tellement rare en Allemagne que l'on paie actuellement \$4.25 pour faire ressembler une paire de souliers. Quelle différence avec les prix qui se paient ici où le ressemelage d'une paire de souliers coûte environ \$1, seulement.



— o —

LES VOYAGES DU CRIQUET D'EGYPTE

On connaît ce fameux criquet, qui n'est pas autre chose que la sauterelle, une des plaies d'Égypte.

Il lui arrive parfois de franchir la mer par groupes énormes et de venir ravager le sud de la France, jusque vers Bordeaux même. Mais on a pu constater que parfois, quoique exceptionnellement, certains individus de cette espèce franchissent des distances encore plus grandes et viennent s'égarer dans le nord de la France et de l'Europe.

Il n'y a pas longtemps, on en trouvait un dans la région de Saint-Malo, et à plusieurs reprises, on en a recueilli des individus isolés en Allemagne, par exemple dans le Mecklembourg.

— o —

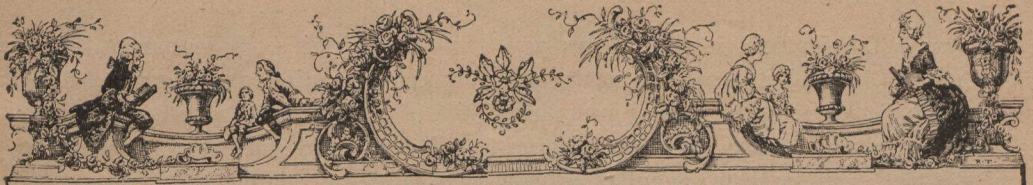
LA FORCE DES POISSONS

M. Housson, après d'ingénieuses expériences, vient de comparer la puissance de traction que développent, en nageant, les poissons, à celle de l'homme.

Si l'on compare les résultats obtenus par le meilleur des nageurs en expérience dans sa meilleure nage, avec ceux fournis par le poisson qui a donné l'effort maximum, on constate que l'homme qui pesait 160 livres était "calé" par un poids de quatorze livres, c'est-à-dire qu'il ne pouvait plus avancer, tandis que le poisson, qui pesait 14 onces, n'était calé que par 24 onces, c'est-à-dire un poids presque double du sien.

Le poisson champion de force ! Qui l'eût dit ?

— o —



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

NOUVEAUX CENTRES DE TABLE POUR PAQUES

Les napperons ou centres de table brodés sont sans doute très jolis, mais comme nouveauté pour Pâques, il existe quelque chose de plus original et de plus nouveau encore; en effet, ces trois jolis modèles de centres que nous vous offrons ne sont certainement pas aussi riches et aussi délicats que les centres de broderie, de dentelle ou de filet, mais ils sont d'une simplicité tout à fait originale, fantaisiste et nouvelle.

Voici maintenant comment il faut procéder pour la fabrication de chacun d'eux, je commencerai d'abord par vous dire ce qu'il faut acheter pour celui du centre, en voici la liste: huit poussins, du papier crépé, brun et jaune,

une boîte de carton d'environ dix-huit pouces de longueur, dix pouces de largeur et quatre pouces de hauteur, ainsi qu'un tube de colle, et c'est tout



Pour la fabrication, je coupai des petites bandes de papier jaune de quatre pouces et je fis ensuite une frange aux deux bords, je couvris alors la boîte proprement avec le papier brun, je collai la frange autour de la boîte, et je mis les petits poulets sur cette boîte. Comme je voulais avoir encore quelque chose de plus nouveau, je pris le plus gros citron que je pus trouver, je coupai six tranches minces au plus gros bout et un carré zigzagué à l'autre bout et j'enlevai ensuite la partie charnue du fruit. Je mis le côté plat du citron sur la boîte, et je fixai quatre des tranches au citron même, au moyen de cure-dents, pour faire supposer des roues; deux autres, fixées à la partie supérieure semblaient représenter des petits parasols pour les occupants, deux des poussins. Je plaçai ensuite les poussins deux par deux en avant. Des rênes de ruban contribuèrent à rendre cet équipage plus gracieux, et j'imaginai encore d'étendre des petites bandes de papier frangé à partir du centre jusqu'aux quatre coins de la table, et le résultat obtenu fut simplement admirable,

Celui qui est au bas de la gravure et qui représente une basse-cour en miniature se fabrique de la manière suivante: il faut d'abord couvrir du carton avec du papier de soie vert, et couper ensuite un cercle de quinze pouces, quelques bandes étroites d'un demi-pouce par deux pouces, pointues à la partie supérieure pour les piquets et de longs morceaux étroits pas plus d'un demi-pouce de largeur qui servent à maintenir ensemble les petits piquets afin de faire une clôture très propre. Il faut ensuite coller les morceaux ensemble et coller la clôture au carton circulaire. Les objets que vous devez vous procurer sont les suivants: plu-

sieurs poussins, un canard, des coqs et quelques lapins qui devront être placés ici et là dans cette petite basse-cour.

Enfin celui qui est au haut de la page se fabrique comme suit: un centre semblable au précédent qui sera fait avec le reste du papier brun qui a servi pour la confection du premier. A l'intérieur, vous pouvez mettre des petites fleurs de peu de valeur, mais très gracieuses et les attacher avec des rubans qui retomberont sur les bords de la petite clôture et qui viendront ensuite rejoindre les places de chaque invité. Un petit coussin au centre recouvert et entouré de papier jaune sur lequel vous pourrez mettre pêle-mêle de jolis poussins duveteux, contribuera à donner à ce centre un effet des plus jolis et des plus charmants, et je suis assurée d'avance que ces nouveautés seront adoptées par un très grand nombre de nos gentilles lectrices à l'occasion de la fête de Pâques et de plus, qu'elles seront admirées par tous leurs convives.

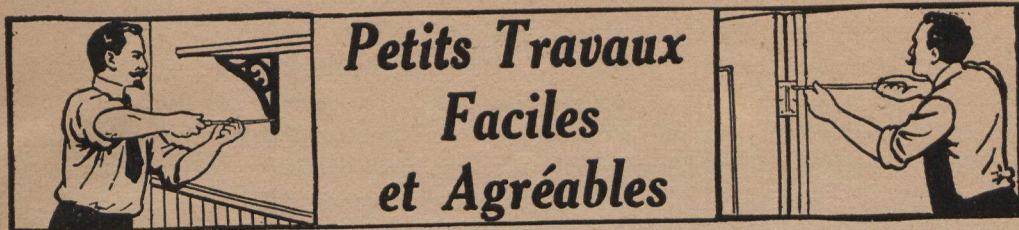
— o —

LE RECORD DE LA VITESSE EN MOTOCYCLE

L'américain Erwin Baker, le célèbre coureur, a battu tous les records précédemment obtenus dans les courses avec motocycle. Dans l'espace de 24 heures, à Melbourne, en Australie, il a parcouru la distance de 930 milles. C'est lui qui détient maintenant le record du monde.

— o —

Des statistiques démontrent que pour vacciner une personne contre la variole aux frais du public, ceci coûte environ vingt-cinq centins, tandis que la maladie elle-même coûte au public une moyenne d'environ \$50 par cas.



Petits Travaux Faciles et Agréables

LA DECORATION ARTISTIQUE DES TOILES

On nous a demandé s'il était possible de décorer des toiles et des stores par un autre procédé que le pochoir.

La peinture "à la bruine" peut être utilisée avec succès pour la décoration des grandes surfaces quoiqu'elle n'ait guère servi, jusqu'à présent, qu'à confectionner de petits ouvrages.

L'agrément de ce procédé, c'est qu'il ne nécessite aucune connaissance du dessin et que le matériel nécessaire à son exécution est d'un prix insignifiant.

On appelle également cette décoration peinture "à la grille", du nom de l'instrument au moyen duquel on la pratique. Le nom de bruine vient de l'application de peinture faite par ce procédé.

Voici comment il faut procéder: sur la toile ou le calicot que vous voulez décorer, supposons que vous vouliez reproduire des feuillages, des oiseaux ou des papillons, réunissez d'abord le petit matériel nécessaire qui n'est pas compliqué: il se compose:

1o D'une petite brosse dure, comme celles dont on se sert pour imprimer sur les caisses d'emballage les caractères à jour;

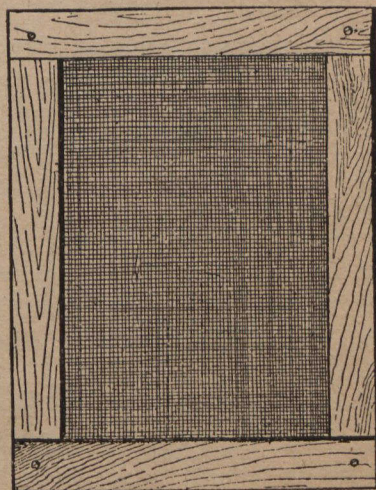
2o D'une toile métallique assez fine que vous fixerez sur un cadre de bois, comme ceux des ardoises à écrire. Si vous en

possédez un, un tamis de cuisine en crin est le meilleur des instruments, en raison de ses rebords élevés qui empêchent la couleur de se projeter latéralement;

3o De petits flacons d'encre de couleur et d'encre de Chine pour le noir;

4o D'un grand godet ou d'un petit pot à confiture en verre.

Si la toile est de dimensions moyennes, vous la tendrez sur une table. Si elle est très grande, vous mettrez quatre chaises à



Tamis de toile métallique



Brosse à imprimer

distance nécessaire dos à dos et deux par deux et deux planches transversales qui les réuniront de même. Aux quatre coins de la toile, vous mettrez des poids qui tiendront, à chaque bout, l'étoffe tendue par-dessus les planchettes.

Votre métier étant ainsi préparé, vous découperez dans les gravures les feuillages, les oiseaux, les fleurs et les plantes, aussi grands et aussi variés que vous les pourrez trouver, et vous les disposerez suivant votre goût, sur la toile tendue. Quand tout vous paraîtra bien en place, vous fixerez tous les morceaux de papier sur leur pourtour par des séries de petites épingles très rapprochées. Il ne faut pas employer de colle qui tacherait le calicot ou la toile.

Commençant par un angle, placez votre tamis au-dessus de l'étoffe, en le tenant de la main gauche; trempez votre brosse dans l'encre ou la couleur: égouttez-la sur le bord du godet et frottez-la sur la toile du tamis. La couleur pulvérisée s'échappe à travers en pluie impalpable et vient se déposer sur l'étoffe. Lorsque vous aurez ainsi opéré sur toute la surface, retirez les feuilles de papier épinglées. Les contours des dessins seront reproduits dans leurs détails les plus délicats.

Il ne restera plus qu'à ombrer à la plume ou avec un pinceau fin ces contours à droite et en dessous pour leur donner du relief et à jeter quelques détails dans les motifs.

Si l'on voulait donner plusieurs tons à cette décoration, on passerait trois fois la brune sur la toile. A la première fois, tous les papiers épinglés couvriraient les dessins; à la seconde, on enlèverait les papiers des sujets devant former arrière-plan, et à la troisième brune, les papiers de ceux du second plan; on obtiendrait ainsi une échelle de tons plus ou moins

foncés.

On peut obtenir, sur une même étoffe, des sujets variés sur des fonds de couleurs différentes. Supposons, par exemple, que nous désirions obtenir une tenture de cabinet de toilette comprenant un sujet central blanc ou gris sur noir avec une large bordure latérale blanche sur rouge. Nous commencerons par réserver l'emplacement de notre bordure en épinglant sur cet emplacement des bandes de papier de même largeur, puis nous exécuterons le sujet principal comme nous avons indiqué plus haut.



Modèle de décoration obtenu

Ceci fait, reprenons nos bordures qui sont restées naturellement tout à fait blanches. Enlevons le papier qui les protège et couvrons par contre toute la partie qui vient jusqu'à elles et dont nous venons de terminer l'exécution.

A la place du grand papier uni qui les cachait, disposons sur ces bordures les motifs décoratifs que nous voulons réserver en blanc. Suivant la nature du sujet central, nous prendrons des ornements géométriques, grecs, torsades, etc., ou des guirlandes de fantaisie, feuilles ou fleurs.

Il faut alors nettoyer à fond, rincer à l'eau claire, et essuyer le tamis et le pinceau-brosse. Nous procéderons ensuite avec du vermillon, comme nous l'avions fait avec de l'encre de Chine pour le motif du milieu.

Dans ce panneau central lui-même, il est facile d'obtenir des fonds de couleurs variées; il n'y a qu'à protéger au moyen de caches, les parties qui devront être teintées différemment. On opérera successivement pour chaque section comme si elle était isolée.

Mais on aurait ainsi des lignes de démarcation trop arrêtées et trop dures d'une couleur à l'autre; on y remédie en perçant des trous d'épingles, avant le travail de bruine, dans les rebords des caches sur $\frac{1}{2}$ pouce de largeur. La pluie fine de couleur pénètre ainsi dans un assez grand nombre de ces trous pour fonder les tons les uns dans les autres.

— o —

VOLCANS QUI FOURNISSENT LA FORCE ELECTRIQUE

On a découvert en Italie le moyen de transformer les vapeurs volcaniques en force électrique. Non loin de la petite ville de Volterra se trouvent d'innombrables sources d'eau chaude de nature volcanique. Cette eau chaude contient énormément d'acide borique et depuis plus d'un siècle on se servait de cette chaleur naturelle pour faire sécher les cristaux et pour faire fonctionner les appareils nécessaires à toute leur préparation pour la vente.

On a creusé des puits à une profondeur de 30 et de 40 pieds et l'on dit que ces puits fournissent une vapeur constante dont la pression est de 3 atmosphères et

la chaleur de 1300 degrés.

Depuis longtemps l'on a utilisé cette force pour de petits moteurs de modèles anciens et sans condensateurs, en raison des impuretés contenues dans cette vapeur. Depuis peu on a fait des expériences très concluantes avec des moteurs perfectionnés à condensation. L'on se sert d'eau naturelle dans les appareils et la chaleur naturelle de l'eau ne sert qu'à prendre la place du charbon, c'est-à-dire qu'elle ne sert qu'à amener à ébullition l'eau naturelle qui remplit des appareils, et aussi à actionner des turbines à basse pression qui fournissent les générateurs électriques. Si les expériences réussissent, comme on le croit fermement, ces sources d'eau chaude de source volcanique seront capables de fournir la lumière et la force électrique suffisantes pour alimenter non seulement la ville de Volterra mais plusieurs autres villes voisines entre autres Siena et Leghorn.

— o —

LES BOSJESMANS

Les Bosjesmans forment une tribu sauvage qui vit dans l'Afrique centrale au désert de Kalahari. Ils sont très laids, de petite taille qui ne dépasse guère 4 pieds mais ils sont trapus et vigoureux. Comme les nègres ils ont les cheveux noirs et crépus. Ils vivent de chasse, de pêche et surtout de racines, ils sont très courageux et armés seulement de leurs sagaies, d'ares et de flèches ils osent s'attaquer aux animaux les plus dangereux. Ils ne portent pas d'habits et les missionnaires qui depuis des années travaillent à les catéchiser font peu de progrès. Ils vivent à la façon des animaux abandonnant tout naturellement les vieillards et les infirmes dès qu'ils ne sont plus utiles à rien.



LE JARDIN DES OLIVIERS

A l'est de Jérusalem, à trois pas de la porte San-Stefano, se dresse le mont des Oliviers, séparé de Sion par la sombre vallée de Josaphat, et ce nom suffit pour faire jaillir de toutes les âmes qui ont compris la poésie de la Passion le flot amer et profond des souvenirs. Ce mont n'est pas très haut; mais on le découvre de n'importe quelle terrasse de Jérusalem; car il domine tout; il n'est pas très haut, mais la grande lumière qui l'enveloppe dès l'aube, la grande clarté cristalline et blonde qui entoure sa cime, semblent l'élever dans l'air.

Même aux heures nocturnes, quand la terrestre Sion aux maisonnettes blanches, s'endort à l'ombre de ses monastères chrétiens, de sa mosquée triomphante et de son mur sacré; même aux heures tardives, quand le silence règne dans les ruelles de Soliman, dans ses impasses désertes, dans ses bazars muets, le pèlerin pensif peut contempler la montagne sacrée où Jésus pria, souffrit, et, durant la terrible nuit, s'en alla vers le mont.

N'est-ce pas là-haut qu'il fut baisé par Judas de Kérioth, pris par les soldats, et qu'il dit à ses disciples, après avoir cherché en vain à les tirer du sommeil: "Qu'importe que vous vous éveilliez maintenant, tout est fini?"

N'est-ce pas au mont des Oliviers que commença la véritable Voie Dououreuse, et non pas au prétoire de Ponce Pilate?

Ah! dans les ténèbres argentées, avec quelle avidité les yeux de ceux qui pensent, de ceux qui croient, de ceux qui rê-

vent, se fixent-ils sur ce mont sacré, comme s'ils voulaient revoir le triste cortège éclairé par les torches avec les épées dégainées descendant vers le Cédron et traînant, lié comme un malfaiteur, le fils de Marie!

Le chemin pour arriver au mont des Oliviers est très escarpé: ce sont deux petits sentiers pierreux et rudes.

Les voyageurs qui aiment leurs aises y montent à cheval ou à âne, surtout à âne; car ces calmes montures ont le pied sûr et tranquille, dans ces routes de Palestine, que les pierres, les rocs, la terre friable, rendent si dangereuses.

Mais ceux qui veulent visiter sérieusement la montagne divine vont à pied lentement, sans la hâte du touriste pressé, avec le calme silencieux des gens qui désirent penser et réfléchir après avoir vu; alors, il faut prendre le sentier abrupt que, dans la dernière période de sa vie, Jésus parcourait chaque jour et où le sol semble avoir gardé l'empreinte de ses pas.

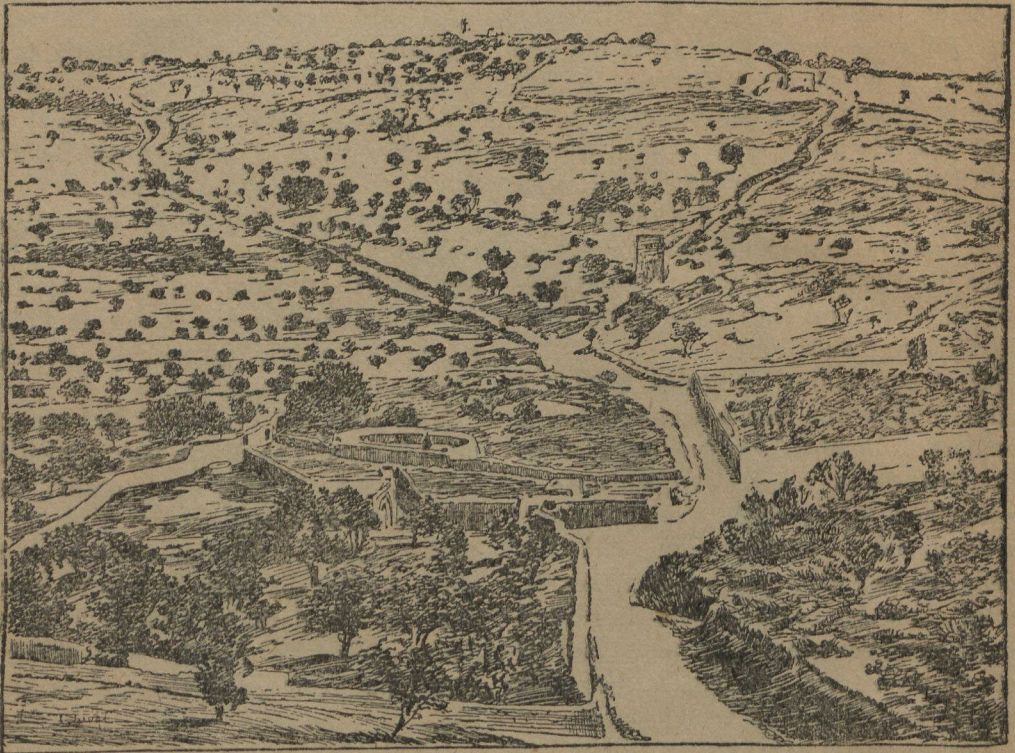
D'ailleurs, partout, il y a un souvenir, une réminiscence, une image de ce passé si lointain et si proche...

Voici le jardin de Gethsémani avec ses huit oliviers sacrés, les oliviers "d'alors"; car l'olivier repousse sur ses anciennes racines, et toutes les traditions, l'hébraïque, la musulmane, la chrétienne, confirment rigoureusement qu'ici, près de ces troncs nouveaux, Il venait chaque jour prier son Père, qui était sa force et son courage.

Le jardin de Gethsémani, à lui seul, mérite plusieurs visites, plusieurs haltes, sous les arbres saints, dont la verdure pâissante a vu si souvent les grands yeux azurés du blond Nazaréen se lever au ciel, dans le dégoût des hommes et des choses.

Mais le mont des Oliviers n'a pas seulement Gethsémani, le théâtre de la plus

printemps, dans toute la splendeur de sa puissance, dans tout son orgueil et son impénitence, c'est là que Jésus pleura sur la ville et sa ruine; c'est là que, quarante ans après la mort du Juste, l'empereur Titus, avec sa neuvième légion, lança contre Jérusalem l'onde violente et dévastatrice des Romains, et Sion tomba, et son peuple fut massacré, et ses temples s'ef-



Le Jardin des Oliviers.

grande tragédie morale qui ait jamais troublé et désolé une âme divine, il a aussi pour lui une partie du drame sacré.

Ici, à mi-côte, quelques pierres indiquent la place d'une ancienne chapelle appelée "Dominus flevit", "le Seigneur a pleuré".

C'est là que Jésus, regardant Jérusalem noyée dans une lumineuse journée de

fondrèrent, et des milliers de Juifs commencèrent à gémir dans la malédiction terrible...

Près du jardin de Gethsémani, Marie de Nazareth, âgée de soixante-trois ans, rencontra l'archange qui, lui offrant la palme, lui annonça la fin de sa vie et sa montée au ciel dans une gloire: elle baissa la tête, obéissante comme la première fois.

Une robe blanche marque l'endroit où Marie, s'élevant dans les airs, laissa tomber sa ceinture, qui fut recueillie et conservée par l'apôtre Thomas.

Quelques pas plus loin, dans une église où l'on descend par un long escalier; se trouve la tombe de Notre-Dame, ainsi que celles de saint Joachim et de sainte Anne; cette église appartient au rite grec, et continuellement on dit des messes, des prières et des litanies sur le roc, où on ne trouva, après son ensevelissement, que le linceul qui enveloppait le corps de la Mère du Christ.

Plus loin encore, s'élève la grotte de l'Agonie, où Celui qui devait périr pour le salut de l'humanité sua du sang et baigna la terre de cette écume pourprée; chaque matin, à l'aurore, un Père franciscain vient célébrer la messe dans cette grotte, qui, heureusement, dépend du culte latin.

Une pierre blanche, sur le flanc de la montagne, fixe la place du Sommeil des Apôtres, et, au bout d'un sentier, une colonne s'élève où Jésus fut trahi par Judas.

Ah! oui, il faut le visiter pas à pas, le mont des Oliviers, et plusieurs fois: car les impressions sont trop violentes, et on doit surtout monter jusqu'en haut, où se trouve la chapelle du 'Pater'.

Ici, Jésus apprit à ses disciples comment on priait, en joignant les mains et en prononçant les paroles sublimes qui consolent, qui glorifient, qui demandent le pardon: "Notre Père!"

Il l'avait déjà enseigné une autre fois sur le mont des Béatitudes, en Galilée, dans ce merveilleux "Sermon sur la Montagne", que chaque chrétien devrait connaître par coeur et que chaque philosophe admire dans sa grandeur.

...Enfin, c'est du mont des Oliviers que

Jésus s'éleva au Ciel, accomplissant les prédictions de l'Écriture, accomplissant son destin divin.

Il faut grimper en haut, tout en haut pour trouver la place sacrée d'où le "mont" d'Orient vit la gloire de son Seigneur comme il en avait vu la honte et le désespoir.

Hélas cette place est occupée par une mosquée.

Le mont des Oliviers, qui vit à ses pieds tant de pleurs, tant de tristesses et d'agonies, a son faite rayonnant de splendeurs glorieuses, et la terre, tout autour de lui, fait réfléchir ces clartés; le ciel semble s'incliner doucement sur le mont de l'angoisse, et la mosquée disparaît, cachée par un nimbe de lumière...

Sur ce sol croissent d'humbles fleurs mauves...

— 0 —

LA CHASSE AUX CROCODILES

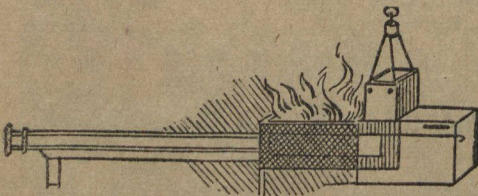
C'est un sport fort goûté en Floride, que la chasse aux crocodiles. Mais comme ces animaux très méfiants savent dépister les hommes, leur chasse est très difficile pendant le jour. Ce n'est que la nuit que les chasseurs, tenant en mains des lanternes à verres grossissants, s'embusquent dans les endroits où doivent passer les sauriens et dirigent brusquement la lumière sur eux. Les animaux effrayés de cette clarté soudaine, s'arrêtent comme pétrifiés; le chasseur profite de cet instant pour viser exactement la place où il doit frapper. Le crocodile tué, on le dépouille de sa peau et de ses dents, et le reste est abandonné aux buses dont la contrée est remplie. La peau se vend de 1 à 3 dollars; les dents rapportent une somme à peu près équivalente.

LE CANON A VAPEUR

Un des plus grands hommes de la Renaissance (XV^e siècle), Léonard de Vinci, est surtout connu du public comme peintre.

C'est sous ce jour qu'il nous est présenté au Musée du Louvre, à Paris, avec quelques chefs-d'oeuvre d'une incomparable beauté comme la "Cène", le "Saint-Jean-Baptiste" et la "Joconde".

Or, Léonard fut autre chose et plus encore que peintre : un des plus prestigieux savants de son époque.



L'architonnerre

d'après le dessin original de Léonard de Vinci.

L'architecture, la sculpture, la physiologie, la médecine, la mécanique, l'astrologie, la physique : tout cela était de son domaine.

Il était en avance de deux bons siècles sur son époque.

Léonard avait prévu l'aéroplane. En reconstituant le vol de l'oiseau, il inventa la machine à voler.

De même, il croyait à la possibilité des sous-marins et des scaphandriers.

Nous nous bornerons aujourd'hui à vous signaler une arme curieuse de son invention : l'architonnerre ou canon à vapeur.

Notre dessin, exacte reproduction de celui du Vinci, vous montre cette arme extraordinaire.

Elle se compose d'un récipient plein d'eau qui communique avec un tube de cuivre fin qu'entoure un grand feu de charbon.

Quand le feu est bien embrasé, on tourne le robinet du réservoir d'eau et celle-ci tombant dans le canon brûlant, du côté de la culasse, se change subitement en vapeur et lance le boulet qui lui fait obstacle.

"Le coup éclate, nous dit lui-même de Vinci, avec beaucoup de fracas et de furie. Les "balles de fer" peuvent être d'un très grand poids et leur force de pénétration est alors considérable. Cette pièce est surtout utilisable pour la défense des places."

Nous ne pensons pas que l'architonnerre ait jamais servi autrement qu'à titre d'expérience. Mais il présentait une idée neuve et originale qui méritait d'être signalée.

Ajoutons que Léonard de Vinci inventa aussi un canon se chargeant par la culasse.

— o —

En Finlande on a fait l'expérience pour le ferrement des chevaux avec des fers en aluminium. Ces essais ont été très concluants. Après 6 semaines d'usage dans la cavalerie, les fers en aluminium ont été reconnus infiniment meilleurs que ceux en fer.

LA CHASSE DE LA TORTUE COMESTIBLE

Lors d'un grand banquet, la première chose du menu consiste toujours en une délicieuse soupe à la tortue; c'est donc pour cette raison que le trafic de ces curieuses créatures est très avantageux, mais il faut bien remarquer aussi qu'il est extrêmement précaire. En premier lieu d'abord, quoiqu'il existe une grande variété de tortues dans les eaux tropicales, une seule sorte sert à faire la soupe tant recherchée. Quelques-uns de ces curieux "poissons", comme on les appelle ordinairement, font pencher la balance à 800 livres, et ils ne sont même d'aucune utilité aux fournisseurs; d'autres, produisent l'écaille de tortue, et l'enveloppe d'un seul spécimen peut valoir jusqu'à \$50.00 et même plus.

Mais la vraie tortue propre à être mangée comme aliment est comparativement petite, car elle ne pèse environ que 170 livres et provient des eaux des Indes Occidentales et de la Jamaïque. Les docteurs n'ont plus de doute sur le fait que la soupe faite avec le gras vert de ces créatures, possède de merveilleuses puissances nutritives; et de plus ils sont assurés qu'il a sauvé la vie à plusieurs invalides et à un grand nombre d'enfants. Les quartiers généraux de ce commerce sont à Kingston, capitale de la Jamaïque, mais presque toute la pêche et la trappe de ces animaux se font sur les banes de corail isolés dans la partie nord de l'île qui n'est jamais secouée par les tremble-

ments de terre.

Actuellement, plus de vingt goélettes et au-delà de 150 hommes sont employés uniquement pour transporter les tortues aux marchés de New-York, de Londres et de Paris. Ces pêcheurs partent de Kingston avant l'aurore, et lorsqu'ils arrivent à l'endroit où se fait cette pêche, ils étendent des filets de grosse ficelle d'un rocher à l'autre.

Les victimes sont stupides d'une manière extraordinaire, et du moment où elles s'aperçoivent que leurs nageoires ou pattes sont entortillées, elles s'attachent plus fortement et plus étroitement aux mailles fatales. Alors les hommes n'ont rien autre chose à faire que de se hasarder dans l'eau basse et de saisir leur proie. Il convient de noter les graves blessures qui sont souvent infligées à ces étranges pêcheurs, quelquefois très sérieusement mordus ou balafrés par les coups puissants des pattes des tortues.

En temps opportun, ils retournent aux quartiers généraux de leur île avec au moins deux cents de ces tortues précieuses et propres à l'alimentation. Si dispendieux est le produit, cependant, et il est si certain que les tortues atteignent New-York ou Londres, vivantes, que la commande en est réglée artificiellement. En d'autres termes les trappeurs de tortues connaissent précisément combien ils devront prendre de ces animaux chaque

mois. Autrement une dépense tout-à-fait inutile serait encourue en expédiant plus que la quantité requise.

Le transport des tortues est le point le plus essentiel de ce commerce. Quelquefois plus de la moitié de l'entière consignation mourra à bord du bateau-poste malgré qu'on les ait soignées constamment et qu'on les ait humectées d'eau salée plusieurs fois par jour. De plus, même lorsqu'elles arrivent à New-York ou à Londres, un grand nombre de ces tortues meurent sur le parcours de la station du chemin de fer aux quartiers généraux des importateurs.

Pour cette raison quelques trucks ou wagons sont remplis d'appareils à eau chaude portatifs de peur que le bizarre animal ait un frisson fatal durant son voyage à travers les rues de la ville. La ville de New-York seule importe 3,000 spécimens de choix, chaque année, et Londres en importe autant. Le prix du gros chargé à l'importateur est environ vingt-cinq centins la livre. La chose la plus curieuse c'est que quand bien même la tortue soit beaucoup susceptible au froid, sa vitalité dans la cuisine, même après que sa tête est coupée, est tout-à-fait étonnante.

Notre photographie fait voir une petite partie de l'étrange cargaison d'un bateau arrivant à San Pedro, Californie, après une courte croisière dans les eaux de la Basse Californie. Ce vaisseau apportait des centaines de tortues, prises dans la mer et sur les bords des îles, le long de la côte, pour nourrir les épicures de Los Angeles, San Francisco et même jusqu'au nord de Portland.

Ces énormes tortues de mer appartiennent à la variété connue sous le nom de tortues vertes, et n'ont aucun rapport avec les tortues de terre géantes des îles

Galapagos; les insulaires chéloniens sont reconnus comme étant les plus vieilles créatures connues de l'homme et les plus grosses de cette sorte qui existent actuellement.

Les tortues mangeables sont capturées de la manière suivante: Dans les nuits magnifiques, éclairées par la lune, les chasseurs de tortue, laissent leurs navires et s'embarquent dans de grands ca-



Une cargaison de tortues à bord d'un bateau-pêcheur.

nots; ils atterrissent ensuite sur la grève de quelque lagune tropicale, où ils trouvent des traces de tortues femelles se dirigeant de la mer aux côtes de sable arides. Là, les tortues sont occupées à pondre leurs oeufs, et, lorsqu'elles ont fini, elles retournent de nouveau à la mer en se balançant.

C'est au moment de ces petits voyages, c'est-à-dire lorsqu'elles retournent à la mer que les chasseurs attrapent les tor-

tues. Se précipitant vers la tortue, deux hommes la saisissent, un par la patte de devant, l'autre par la patte de derrière, tous les deux du même côté. D'un même effort, ils la mettent sur le dos, où elle reste couchée, sans moyen de se venir en aide à elle-même, battant l'air avec ses pattes énormes, incapable de se retourner pour pouvoir marcher.

Alors de gros câbles solides sont apportés et les tortues, au nombre d'une vingtaine quelquefois qui sont prises en une seule nuit, sont transportées à la hâte sur le navire. Quelques-uns de ces bateaux utilisés pour faire la chasse aux tortues sont munis de réservoirs pour leur gibier à carapace solide, mais ordinairement, on laisse plutôt les tortues circuler sur le pont.

Chacune de ces tortues vaut plusieurs dollars à l'homme qui a dirigé l'expédition, s'il réussit à les débarquer vivantes.

Il y a, cependant, l'inévitable mauvais côté de ce commerce: les chasseurs tuent constamment les femelles, ce qui amène graduellement la disparition des tortues vertes dans plusieurs localités où elles étaient autrefois plus qu'abondantes. Ainsi, il semble, qu'en ne tuant pas une majorité de mâles au lieu de femelles, les chasseurs de tortues tuent lentement mais sûrement la poule aux oeufs d'or.

— 0 —

A l'exception du roi du Monténégro, et de l'empereur d'Autriche, le roi Alphonse d'Espagne a régné plus longtemps que tous les autres souverains d'Europe. Le roi Alphonse, en effet, est né roi, il règne donc depuis son enfance et il atteint sa trentième année d'existence en même temps que de règne.

LE CHAMPION DES BULLES DE SAVON

Avant la guerre, dans les fêtes foraines de Berlin et des cités environnantes, un petit garçon débrouillard s'est taillé une jolie réputation en s'intitulant le "champion des bulles de savon".

Un large écriteau qui domine sa baraque porte cette inscription sensationnelle. On entre, moyennant un "pfennig"



Le champion à l'oeuvre.

(monnaie allemande équivalant à $\frac{1}{4}$ de centin) et l'on voit le jeune artiste, armé d'une pipe, soufflant à pleins poumons des bulles qui ne crèvent pour ainsi dire pas. Certaines de ces bulles, étant très résistantes, représentent des ballons en miniature et entraînent dans les airs leur petite nacelle, avec ses aéronautes découpés dans du papier léger et suspendus par un fil

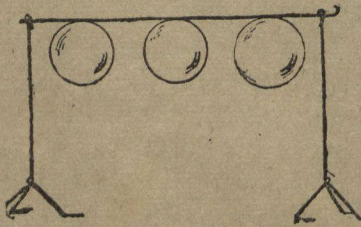
ou par un cheveu à un petit disque de papier de soie, qui adhère à la surface de la bulle lorsque celle-ci commence à se gonfler.

Naturellement, tout le monde s'étonne. Même, quelques personnes achètent des ballons. Mais, en les emportant, la bulle crève sous l'influence de l'inévitable courant d'air et tout le monde éclate de rire.

—Il y a un truc, direz-vous.

—Oui, il y a un truc. Et il fut même imaginé, voici quelque vingt ans, par un savant français, M. Plateau, surtout connu par ses travaux sur la cohésion des liquides.

Faites une eau de savon très forte (savon de Marseille et eau tiède distillée). Après l'avoir laissée refroidir, filtrez pour



Les bulles suspendues.

retenir dans le linge employé à cet usage les particules non dissoutes de savon et les impuretés. Mélangez alors avec cette eau de la glycérine pure dans les proportions de 2-5 de glycérine pour 3-5 d'eau de savon. Attendez qu'il se forme à la surface du liquide une crème blanche que vous enlèverez. Décantez, ensuite et placez l'eau dans un flacon bien bouché.

Ces opérations doivent être faites soigneusement si vous voulez réussir. Mais vous serez récompensé de vos peines parce que le liquide peut être conservé très longtemps.

Vous soufflez une bulle avec une paille ou une pipe, comme à l'ordinaire. Elle se-

ra étonnamment résistante. Vous pouvez alors, vous amuser avec ces bulles à vingt combinaisons, par exemple, imiter des globes de verre. Pour cela, faites un support avec un fil de fer un peu gros. Imbibez le fil de fer avec le liquide glycérimé. En approchant du fil de fer la partie inférieure d'une bulle que vous venez de souffler, vous verrez qu'elle restera fixée au support et pourra y demeurer des heures entières, si aucun courant d'air ne vient la déranger.

— o —

QUELLE EST L'ORIGINE DU MOT

“CANARD”?

Le mot est devenu courant pour désigner une fausse nouvelle donnée par un journal à court de copie. Voici comment on explique l'origine de ce terme bizarre :

Ce serait un membre de l'Académie royale de Belgique, Cornélissen, qui l'aurait mis en circulation. Il fit raconter par un journal, dont il voulait se moquer, l'expérience suivante, destinée à démontrer la voracité du canard. Vingt de ces animaux avaient été réunis dans la même basse-cour. Le premier jour, on hacha menu l'un d'eux, avec le bec, les plumes et les pattes, puis on le servit aux dix-neuf autres, qui l'avalèrent gloutonnement. Chaque jour, de même, un des canards servit de pâture à ses camarades survivants... jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un, lequel se trouva ainsi avoir dévoré, en dix-neuf jours, dix-neuf de ses semblables.

Cette histoire eut un si vif succès que le mot resta, et eut la fortune que l'on sait.

LA SARBACANE DANS L'ORENOQUE

Vous connaissez tous le principe de la sarbacane. Faite d'un long tube de verre, c'est un joli joujou qui sert à envoyer des boulettes de papier mâché sur la tête des passants, quand on les vise avec adresse.

Or, la sarbacane est aussi une arme redoutable. Dans les mains des Indiens qui habitent entre le fleuve des Amazones et l'Orénoque, elle sert à tuer les hommes, les buffles, les léopards. Elle sert aussi à la chasse des oiseaux dont les indigènes tirent leur nourriture.

Armé de sarbacane, le chasseur indien, nu et sans chaussures, affamé comme la hyène, parcourt la forêt pour y découvrir les traces d'une bête sauvage. Il la poursuit pendant des heures, l'atteint, vise et l'animal tombe avant d'avoir fait deux cents verges.

—Mais c'est du sortilège! direz-vous.

En aucune façon. Seulement, l'indigène n'envoie pas des boulettes de papier mâché, mais des flèches empoisonnées.

Sa sarbacane a de 2 verges à 2 verges et demie de long. Elle est d'une égale grosseur aux deux extrémités. Le roseau qui la forme est parfaitement poli au dehors comme au dedans. Comme ce roseau serait trop faible, les Indiens le renferment dans une sorte d'étui de bois de palmier, plus fort et plus gros.

La flèche, longue de 8 pouces, est dure, fragile et aussi pointue qu'une aiguille. Sa fabrication est fort curieuse. Elle est



La chasse à la sarbacane.

tirée d'une feuille de palmier "coucourite"; sa pointe est empoisonnée, son autre extrémité, passée au feu, est entourée, à la hauteur d'un pouce, de coton qui lui permet de s'ajuster au creux du tube.

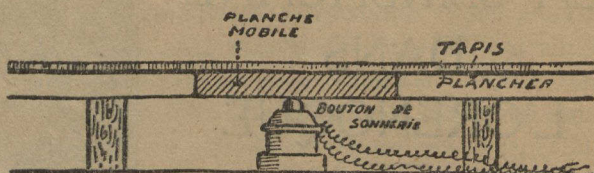
Les Indiens manquent rarement leur but. Deux dents d'agouti, disposées sur la sarbacane, servent de viseurs.

Restent deux mots à dire sur le poison qu'ils emploient. Sa puissance est foudroyante, vous l'avez vu, puisqu'il peut abattre, presque sur-le-champ, de grands animaux. Il est fait d'un mélange dans lequel entre le suc d'une vigne sauvage, du venin de serpent, du poivre de Cayenne et d'un poison obtenu en écrasant de grosses fourmis venimeuses.

— o —

Si vous désirez passer dans toutes les rues, ruelles et avenues de Londres, sans passer par la même deux fois, il vous faudra marcher dix milles par jour pendant neuf ans avant d'avoir atteint le but de votre voyage.

GARE AUX CAMBRIOLEURS



Les portes de certaines boutiques sont munies d'une sonnette ou d'un timbre électrique. Vous entrez et le commerçant, qui est peut-être dans l'arrière-boutique, est aussitôt prévenu de votre arrivée.

Voilà une bonne précaution contre les voleurs. Mais il y a des commerçants qui préfèrent laisser leur porte constamment ouverte. Comme ils désirent être prévenus de l'arrivée d'un étranger dans leur magasin, ils adoptent depuis quelque temps le procédé suivant :

À l'intérieur de leur boutique, tout à côté de la porte, ils font installer une sonnerie sous le parquet.

Une des planches du parquet, au lieu d'être solidement clouée, est lâche et a un certain jeu. Si vous posez le pied dessus, elle cède quelque peu sous la pression et appuie sur un bouton électrique.

C'est assez : la sonnerie retentit aussitôt.

Notre croquis vous montre cette disposition très simple et dont beaucoup de personnes ne se doutent pas.

En effet, on dissimule presque toujours la "planche d'alarme" sous le linoléum du parquet ou sous un tapis. La planche est située à un endroit tel qu'il est pour ainsi dire impossible d'éviter de mettre le pied dessus.

Les cambrioleurs qui, la nuit, réussissent parfois à fracturer la porte et à pénétrer dans une boutique, se méfient souvent de ces planches-alarmes. Mais ils ne peuvent deviner où elles se trouvent et,

pan ! ils mettent le pied où il ne faudrait pas.

Le commerçant, réveillé en sursaut, n'a qu'à téléphoner au poste de police pour faire cueillir le malfaiteur, comme s'il était pris dans une souricière.

— o —

PORTRAITS ROYAUX

Lorsque le roi Pierre de Serbie monta sur le trône en 1904, on grava, à l'occasion de son couronnement, un timbre spécial. Un amateur s'avisait récemment d'y découvrir une particularité assez curieuse.

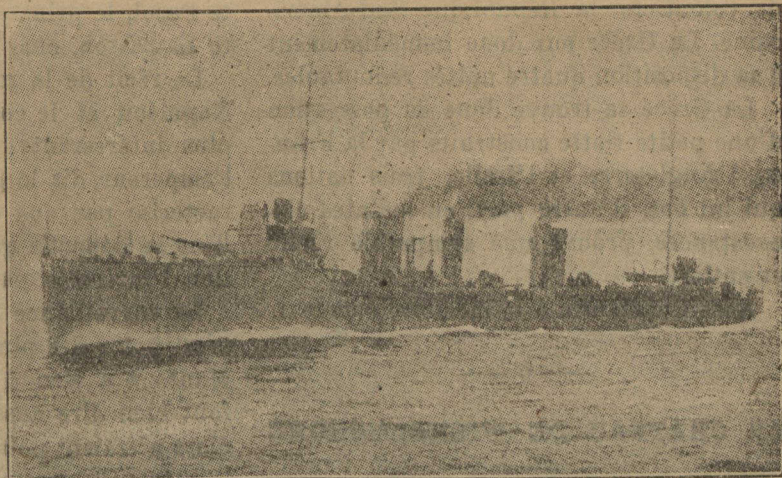
La partie centrale de la vignette comprend deux têtes : celle du roi Pierre et celle du fondateur de la dynastie de Karageorgewitch. La première vue de face, est placée légèrement à droite de l'autre, qu'on aperçoit de profil, en fond.

Or, en retournant le timbre, on peut, à travers sa transparence, et avec quelque bonne volonté, distinguer, dans la combinaison de ces deux têtes, une autre figure humaine qui offre de grands traits de ressemblance avec le précédent souverain de Serbie, le roi Alexandre. Cette observation singulière a été communiquée à un partisan des Obronowitch, et celui-ci parcourt le pays pour racheter les timbres qu'il peut trouver.

— o —

Un homme sur six dans la marine américaine est totalement sobre.

LES VAISSEAUX DE GUERRE DE LA GRECE



Contre-torpilleur grec.

La marine de guerre grecque ne serait certes pas en mesure de causer de sérieux

ennuis aux alliés le cas échéant; toutefois, il faut savoir qu'elle existe autrement que sur le papier.

Jusqu'à ces dernières années, la Grèce ne possédait que quelques torpilleurs de modèle pas mal ancien et 3 cuirassés remis à neuf tant bien que mal.

A l'époque récente de la guerre gréco-turque, un riche négociant grec offrit à son pays un croiseur-cuirassé, le "Georges Averoff" qui fut construit en Italie selon les principes modernes.

Ce navire, de grande vitesse, porte 4 canons de 10 pouces et 8 de 7 pouces $\frac{1}{2}$ tous installés dans des tourelles.

Les usines françaises du Creusot ont ensuite fourni à la Grèce un sous-marin baptisé le "Delphin" et qui est plutôt un submersible en ce sens qu'il a des dimensions assez considérables et qu'il émerge beaucoup de l'eau quand il n'est pas en plongée, a été construit à Chalon-sur-Saône sur les plans du célèbre ingénieur des constructions navales Laubeuf. Sa longueur est de 160 pieds; il déplace quand il est complètement immergé, un poids de

460 tonnes. Grâce à ses moteurs à combustion interne du type Diesel, qui servent uniquement, comme de juste, pour la navigation en surface, il a pu se rendre seul de Toulon au Pirée, effectuant ainsi un voyage de 1100 milles marins.

Il est susceptible de marcher à une allure de 14 noeuds, qui est bien réduite quand il est en plongée, sa propulsion étant alors assurée par des moteurs électriques. Ce "Delphin" est armé de 5 tubes lance-torpilles, et c'est un adversaire sérieux.

La Grèce s'est enrichie également de contre-torpilleurs, qui sont les dernières unités ajoutées à sa flotte. Il s'agit, en fait, de quatre contre-torpilleurs qui ont été construits par la grande maison anglaise de construction navales Camell Laird and Co, non pas pour la Grèce, mais pour la République Argentine.

Comme cette dernière n'avait aucune raison de se presser d'en prendre livraison, au moment où la guerre contre la Turquie devint imminente, le Gouvernement grec demanda au Gouvernement ar-

gentin de lui céder ces bateaux, ce que fit volontiers la République Sud-Américaine. La Grèce eut donc immédiatement à sa disposition quatre unités redoutables.

La Grèce se trouve donc en possession d'une petite flotte construite par la France, l'Angleterre et l'Italie, trois nations qui lui ont, d'autre part, en maintes circonstances, prouvé une sympathie réelle et entière.

Mais Constantin a la mémoire courte...

— o —

LE CHATEAU DE WILHELMSHOHE

L'impérial château allemand de Wilhelmshöhe est célèbre par les souvenirs qu'il évoque—fort tristes souvenirs pour nous.

C'est là que Napoléon III fut emmené et interné par les vainqueurs à la suite de la capitulation de Sedan.

Deux jours après la capitulation, le gouverneur du château recevait du quartier général du roi de Prusse, futur empereur d'Allemagne, un télégramme ainsi libellé: "Wilhelmshöhe assigné comme résidence à Napoléon qui arrivera dans les premiers jours. Roi recommande tous égards. Soyez attentif à tous désirs légitimes empereur."

Le château qui se trouve dans le grand-duché de Hesse, non loin de Cassel, fut préparé en toute hâte pour recevoir l'auguste captif. Le général comte de Manto, à cette époque gouverneur de Cassel, et chargé comme tel de diriger toute la surveillance, a raconté dans un livre, récemment traduit en français, les souvenirs les plus curieux de cette captivité.

Le train impérial arriva durant la nuit. L'empereur était accompagné de ses aides de camp, le général de Castelnau, le prin-

ce de la Moskowa, le comte Reille, le comte Pajol, le prince Achille Murat, le comte Lauriston, etc., etc.

Le récit de la première entrevue entre Napoléon et le comte de Manto est des plus intéressants: "Toute l'attitude de l'empereur, dit le général prussien, se caractérise par une certaine lassitude dont il ne se départit que lorsque la conversation l'intéresse particulièrement."

La surveillance exercée sur les captifs n'est point des plus sévères. Le comte de Manto n'a rien d'un Hudson Lowe. Il faut bien dire aussi que les deux prisonniers n'étaient point, dans les deux cas, de la même envergure. On permit aux officiers français de l'entourage de Napoléon III et à Napoléon lui-même de faire des promenades dans la région, à la condition de ne pas dépasser une certaine limite et de rentrer toujours au château pour la nuit.

Le vieux soldat qu'était de Manto apprit à Wilhelmshöhe la mort de son fils, un officier de cette garde prussienne que fauchèrent devant Saint-Privat—"tombeau de ma garde", disait l'empereur Guillaume—les chassepots de Canrobert. Il en veut à Napoléon d'avoir provoqué cette guerre. Il ignorait alors, ce que tout le monde connut plus tard, à savoir que la guerre fut provoquée non point par Napoléon, mais par Bismarck. Tout comme la guerre actuelle est bien l'oeuvre de Guillaume II.

— o —

La Turquie est la seule contrée qui n'a pas de croix rouge pour désigner son corps d'hôpital. Un croissant rouge remplace cette croix, à cause des différentes croyances religieuses de la majorité de ses soldats.

COMMENT ON CALCULE LA VITESSE D'UNE BALLE

En artillerie comme en infanterie, une des conditions essentielles de l'efficacité du tir est la connaissance exacte du temps que met un projectile à atteindre son but.

On y arrive par différents procédés de calcul, la plupart assez compliqués. On emploie aussi divers instruments, et nous allons vous représenter un des plus récents de ces appareils.

Comme le montre notre figure, cet appareil consiste essentiellement en un cylindre creux de carton, le "tambour" qui tourne sur lui-même et sur lequel l'arme est déchargée.

Le mouvement de rotation est communiqué au tambour par une horloge électrique d'une grande précision et qui permet de déterminer à un millième de seconde près à quelle vitesse tourne le tambour.

Vous apercevez sur les parois extérieures du tambour des lignes verticales et horizontales. Elles servent de points de repère pour les calculs. Afin d'obtenir une plus grande précision, l'arme est soutenue sur un chevalet, en face le tambour.

Il est clair que si le tambour restait stationnaire au moment du feu, la balle, après avoir traversé le tambour, ressortirait de l'autre côté du cylindre par un des points de repère correspondant exactement au point d'entrée.

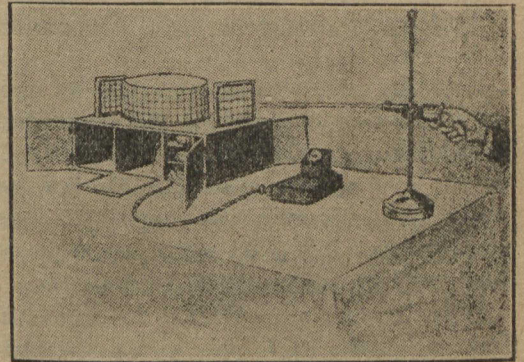
Mais en raison de sa rotation, le tambour parcourt un certain espace pendant le temps que la balle le traverse.

La balle ne ressortira donc pas en face du trou d'entrée, mais plus ou moins en

arrière, selon la vitesse. C'est donc cet espace entre le point réel de sortie et le point théorique par où la balle aurait dû sortir si le tambour avait été immobile, qui permet de calculer la vitesse du projectile.

Il est néanmoins assez difficile d'obtenir un tir suffisamment exact pour que la balle atteigne toujours le milieu du tambour.

En ce cas, sa trajectoire à travers le tambour traversé obliquement est dimi-



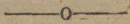
L'appareil qui sert à déterminer la vitesse d'une balle.

nuée. C'est pour tenir compte de cet écart et en corriger l'irrégularité que l'on a placé devant et derrière le tambour deux écrans. Perforés par la balle, ils servent de témoins pour dire si la balle a atteint trop à droite ou trop à gauche du milieu du tambour.

On tient compte de ces données et il suffit d'une correction au calcul pour remettre les choses au point en déterminant

quelle a été la longueur du chemin parcouru par la balle à travers le tambour.

Il ne reste plus, dès lors, qu'à calculer le temps que cette traversée réduite a pris, pour connaître la vitesse de la balle.



CURIOSITES SUR LE CHIFFRE 9

Le chiffre 9 se retrouve très souvent dans la vie et les actes de Guillaume ; le fléau de l'humanité.

Il est né en 1859.

Il est le 9ième roi de Prusse.

Il est entré dans l'armée en 1869.

Il a fini sa carrière universitaire en 1879.

Il est né le 27 janvier.

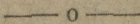
Il s'est marié le 27 février.

Si l'on additionne 7 et 2 on retrouve le même nombre 9.

Voilà pour ses actes ou événements chanceux.

Son seul acte malchanceux pour lui mais heureux pour le monde a été d'accepter la démission de Bismark, le véritable fondateur de l'empire allemand. Or il a accepté cette démission en mars 1890 ; en additionnant 8 et 1 on retrouve encore ce nombre 9 en accompagnant un autre.

D'après ceux qui ajoutent foi aux chiffres ce serait 1917 qui verrait tomber Guillaume car dans 1917 en additionnant les chiffres on retrouve encore les deux 9 de l'année 1890 qui a été pour la première fois une année malchanceuse pour lui. Après tout cette prédiction a beaucoup de chances pour être vraie.

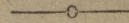


Les Dames de la Société à Londres, font vacciner leurs chiens, parce que ces animaux contractent facilement la petite vérole.

LA TAXE SUR LE CELIBAT

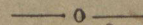
En République Argentine, depuis le 18 janvier 1898, il existe une loi qui fixe une taxe très forte sur tous les jeunes gens de de 20 à 28 ans qui sont encore garçons. Cette taxe se paie mensuellement et le paiement cesse le jour du mariage. Cette loi oblige les jeunes gens à se marier et il n'y a que les riches qui peuvent se permettre le luxe de rester garçons.

Cette loi prévoit aussi le cas de rupture de promesse de mariage. D'après cette loi la personne, de l'un ou de l'autre sexe qui rompt une promesse de mariage est condamnée à une amende de trois cents dollars envers l'état sans préjudice aux dommages que l'autre personne peut lui réclamer.



LE ROCHER DE GIBRALTAR

La hauteur du fameux rocher de Gibraltar dépasse 1400 pieds, il est presque à pic et cet immense précipice est sillonné à l'intérieur du rocher par des galeries de plusieurs milles. Tout le long de ces galeries sont percées des meurtrières pour les canons. Depuis le niveau de l'eau jusqu'aux deux tiers de la hauteur du rocher se trouvent placées l'une après l'autre de nombreuses batteries de pièces de canon énormes. En temps de paix la garnison permanente a toujours été de 5,000 à 10,000 hommes avec des provisions et des vivres pour soutenir un siège de six mois. Si pendant cette guerre un danger était à craindre tout serait augmenté pour rendre la forteresse capable de résister des années.



Le nombre d'étoiles connues excède cent millions.

LE POISSON-CANON

Ce serait une erreur de croire que l'idée, pour ainsi dire instinctive, de lancer des projectiles dans un but offensif ou simplement défensif soit le privilège de l'homme.

Allez taquiner les grands singes des cotiers au moment où ils prennent leurs ébats sur les hautes branches de leurs ar-

Habitants du Gange et communs aussi dans la mer des Indes et dans les rivières de la Malaisie, ces poissons sont caractérisés par un museau très court, par un front vertical et une nageoire dorsale armée de fortes épines, ce qui rend leur maniement très difficile quand on les a pêchés.

On les désigne communément sous le nom de "poissons cracheurs", à cause de la manière dont ils projettent des gouttes d'eau sur les insectes qu'ils aperçoivent sur les plantes aquatiques ou volant à leur portée.

Rarement leur jet manque la proie visée, qu'il fait tomber aussitôt.

Ce filet d'eau est lancé avec force par l'archer qui, pour cela s'est empli la bouche d'eau ; le poisson ferme ses ouïes, sort le bout de son museau à l'air, vise la victime choisie, et celle-ci, étourdie et alourdie par la trombe, se laisse choir dans la bouche ouverte de l'archer, qui l'engloutit pour s'en nourrir.

Longtemps, on a tenu pour fabuleuse l'adresse des archers et des chortodons.

Aujourd'hui, on ne met plus la chose en doute : à l'aquarium royal de Java plusieurs archers font quotidiennement la joie des visiteurs qui lâchent des mouches à la portée de ces habiles poissons.



L'insecte est touché avec habileté.

bres favoris. Vous me donnerez des nouvelles de la plus belle volée de noix qui ne tardera pas de tomber sur vous dru comme grêle !...

Les poissons eux-mêmes, du moins deux espèces d'entre eux, les "chortodons" et les "archers", connaissent l'art de la balistique.

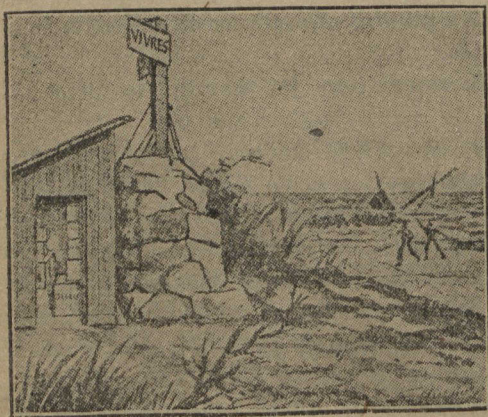
Les archers sont les plus intéressants : voyez plutôt :

Les oies sont l'emblème de la béatitude conjugale en Chine, et un couple d'oies est considéré comme un riche cadeau d'un amoureux à sa fiancée.

LE RAVITAILLEMENT DES NAUFRAGES

Ce serait une erreur de croire qu'on ne rencontre de Robinson Crusocé que dans les romans d'aventures. Il y a encore quantité d'îles désertes et les naufrages sont toujours très fréquents.

Mais le héros de Daniel de Foë eut la chance de tomber sur une île où il pouvait tuer du gibier et se nourrir de fruits. Les îlots actuellement inhabités sont pour la plupart des rochers arides. Y mettre le pied signifie toujours être condamné à mourir de faim.



Une île déserte approvisionnée.

Voilà pourquoi, certains navigateurs, lorsque le hasard les conduit sur ces terres inhospitalières, ont toujours la charité d'y laisser des provisions. Elles pourront quelque jour être très utiles à des naufragés.

Ainsi, il y a, en maints endroits, des terres absolument désertes où l'on a créé des dépôts d'approvisionnements.

Ils sont indiqués dans tous les manuels de navigation fournis aux capitaines des

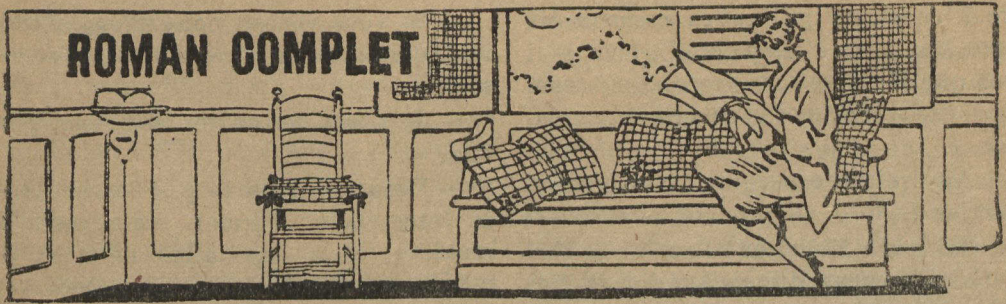
vaisseaux de la marine anglaise.

On s'arrange pour que l'emplacement où sont abrités les vivres soit visible de très loin. On construit une sorte de monticule que l'on surmonte d'un mât avec un écriteau ou un pavillon. Les naufragés savent ce que cela veut dire.

C'est ainsi qu'en 1893, le navire français l'"Eure" laissa dans l'île Kerguelen une tonne de viande et de biscuits, des vêtements et des allumettes. Huit ans plus tard, un baleinier se perdit sur les rocs de l'îlot. Le capitaine se mit tout de suite à la recherche du dépôt. "Je l'aperçus de très loin, a-t-il raconté ensuite. Il était aussi visible que l'enseigne d'un restaurant."

C'est dans l'Océan Pacifique que l'on a créé le plus de dépôts de ce genre. Il y en a de nombreux sur les côtes désertes de Tasmanie, d'Australie, de la Terre de Feu et sur les rochers avoisinant les régions glaciales du Pôle.

Un rédacteur du "Times" a calculé quelle était la superficie des colonies anglaises et il arrivait à un total de 8,409,790 milles carrés ainsi répartis: En Europe seulement 120 milles carrés, en Asie 1,414,130 milles carrés, en Afrique 300,000 milles carrés, en Amérique 4,610,000 milles carrés et en Australie 3,085,540 milles carrés. A ce calcul qui a été fait avant la guerre, il faudra ajouter les nombreuses colonies qui viendront augmenter la richesse de l'Empire Britannique après la guerre actuelle.



L'HÉRITAGE DE CARCASSOU

par CHARLES SOLO

**UN MILLION
EG. LE ZERO**

—Entrez! cria-t-on.

Et dans l'étude silencieuse où les plumes râclaient le papier timbré, dans l'étude puant la vétusté des dossiers, un client s'insinua.

Un client ! Ceci est plutôt une façon de s'exprimer ; car aux yeux stupéfaits des scribes de M. le notaire Pigeolet le visiteur réalisait un spécimen de la race sublunaire jusqu'alors inconnu à Pétignac-les-Colombes.

C'était un garçon d'un âge incertain, mais paraissant louvoyer entre la vingtaine et la trentaine ; il était de taille élancée et maigre, tellement maigre que ses jointures se profilait à angles aigus sous le drap de la redingote, dont les reflets polychromes attestaient des années de bons et loyaux services.

La tête, fort expressive dans son ensemble, se dodelinait à l'extrémité d'un cou qu'une cravate à larges plis cherchait à rendre moins long ; le front ample s'arçonnait d'une crinière blond cendré et ses yeux pétillants de malice, accentuaient mieux encore la blancheur, pour être plus exact : la pâleur de son teint.

Ce personnage peu banal, qui — nous avons oublié de le dire — tenait à la main un chapeau de soie contemporain de la redingote polychrome, s'avancait à petits pas. Devant les six faces des six clercs qui l'analysaient avec effacement, il eut une courte hésitation ; puis, avisant un petit homme chauve et poupard, lequel se mordillait les ongles avec un air de supériorité marquée, il demanda très embarrassé :

— M. le notaire Pigeolet, s. v. p. ?

Le petit homme cercla son interlocuteur d'un regard passablement malveillant, et grasseya :

— Monsieur le Notaire ! Il est occupé pour quelques minutes, monsieur.

Il essuya ses pouces entre la doublure de son gilet, et reprit avec la même aménité :

— Je suis le maître clerc. Pourquoi est-ce ?

Le visiteur avait eu le temps de s'accoutumer à l'ambiance de l'endroit et du lieu.

— Je serais vraiment désolé d'arracher M. le notaire Pigeolet à ses captivantes occupations mais je prie M. le premier

clerc de constater qu'il est exactement dix heures trente, et c'est pour dix heures et demie que M. le notaire Pigeolet m'a convoqué, voilà pourquoi je suis ici en ce moment.

— Ah ! c'est vous qui êtes monsieur l'héritier ?

— Oui, cher Monsieur ! Pour vous servir, j'ai l'honneur d'être Agésilas-Clodomir-Napoléon Carcassou, artiste sculpteur, domicilié à Paris, rue de Vaugirard, quinzième arrondissement, d'où j'arrive, en ligne à peu près directe, cueillir entre les mains de maître Pigeolet, la succession de mon oncle maternel Isidore Durand, en son vivant maire de Pétignac-les-Colombes.

À cette énonciation, les faces des barbouilleurs de papier timbré se dégelèrent ; sur celle du maître clerc passa un sourire dont Agésilas-Clodomir-Napoléon Carcassou ne remarqua pas, ou ne voulut pas remarquer la férocité.

— Mes félicitations ! reprit le gratte-papier. Je vais prévenir le patron. Il se laissa glisser de son perchoir et, tout clopinant, disparut derrière la porte à deux vantaux qui donnait accès au cabinet du notaire. L'éclipse ne fut pas longue, elle fut même très courte.

— M. le notaire est à la disposition de M. Carcassou. Par ici...

Me Pigeolet était debout, les patmes collées aux rebords de son bureau et les épaules voûtées d'un demi-quart. À l'apparition de l'héritier, il daigna quitter cette pose éminemment notariale, et tendit sa main flasque. Il invita son client à s'asseoir et, avec les variantes de circonstance, commença le speech traditionnel à la mémoire de celui dont il avait mission d'exécuter les dernières volontés.

Cette petite formalité accomplie, il eut un accès de toux, et ouvrant la chemise d'un dossier :

— Si vous voulez, nous allons aborder immédiatement le règlement de la succession.

— Je suis à vos ordres, Monsieur le notaire.

— Vous ne l'ignorez pas, la succession de votre oncle Durand était assez embrouillée, et la liquidation ne s'est pas faite sans difficultés. Voici les pièces, vous pouvez en prendre connaissance.

— Inutile, je m'entends fort peu en matière de liquidation et m'en réfère à votre expérience.

— La vente du domaine des Eglantiers, de la ferme adjacente et de deux immeubles sis à Pétignac respectivement rue des Chantereüles et rue du Mail, s'imposait ; car M. votre oncle, qui avait placé tout son avoir dans la Compagnie des Mines d'or Ouraliennes, s'était vu obligé d'hypothéquer ses domaines pour des sommes considérables. Ces ventes, tous frais et honoraires défalqués, ont produit la somme de cent vingt mille sept cent trente-deux francs soixante-quinze centimes. Voici les comptes, vous pouvez vérifier.

— Allez toujours...

— D'autre part, le montant des créances hypothécaires, intérêts et enregistrement compris, s'est élevé à cent dix-neuf mille quatre cent soixante-trois francs quarante-cinq centimes. Vous pouvez contrôler.

Agésilas, sans être de première force en mathématiques, se livrait à une opération mentale dont le résultat fut d'amener sur son physique une grimace qui n'avait rien d'esthétique.

— La liquidation se clôture donc par un boni de douze cent soixante-neuf francs trente centimes, que je vais verser entre vos mains.

Certes, la somme n'était pas à dédaigner ; mais, dans ses calculs les plus pessimistes, l'héritier avait espéré mieux.

beaucoup mieux.

— Juste de quoi payer les termes que je dois à M. Rossignol, m'acheter un "complet" neuf et vivre jusqu'au prochain Salon ! dit-il oubliant la dignité du notaire et la majesté du lieu où il se trouvait.

Le notaire reprit :

— Voilà pour la vente des immeubles.

Restent les titres...

— Ah ! il y a des titres ! Vous me lancez la bouée de sauvetage, Monsieur le notaire.

— J'ai dit que feu Isidore Durand laissait des titres. Neuf cent quatre-vingt-dix titres nominatifs et privilégiés de la Compagnie des Mines d'or Ouraliennes. Emis à cinq cents francs...

Agésilas eut un éblouissement ; il interrompit

— Neuf cent quatre-vingt-dix titres à cinq cents francs, mais ça fait quatre cent quatre-vingt-quinze mille francs ! près d'un demi-million.

— Effectivement, Monsieur ! Cela fait près d'un demi million, ou plutôt ça le faisait au moment de l'émission, car aujourd'hui...

— Les titres valent le double ! Le triple peut-être...

— Ils valent absolument zéro.

— Hein ! Quoi ! vous dites !... Ils valent...

Pulvérisé, anéanti, brutalement arraché aux rêves d'or qui, un instant l'avaient grisé, le pauvre diable s'affala sur son siège, bras balants, bouche bée. Un brouillard couvrit sa vue et dans ce brouillard passa la vision du maître-clerc avec son énigmatique sourire.

Ses oreilles bourdonnaient et une voix aigrette répétait :

— Ah ! c'est vous qui êtes l'héritier ! l'héritier ! l'héritier !

Implacable, le notaire poursuivait tou-

jours

— Hélas, Monsieur ! Ce résultat provient des audacieuses spéculations de M. Isidore Durand. S'il m'avait fait l'honneur de me consulter sur le placement de ses capitaux, je lui aurais certainement conseillé la bonne rente française. Comme tant d'autres, ébloui par des dividendes fictifs, il a engagé sa fortune dans des entreprises exotiques, et a récolté la ruine.

— Mais ! mais... mon oncle aurait pu se débarrasser des Ouraliennes quand la baisse s'accroissait. S'il les a conservées, c'est qu'il espérait un retour à la hausse ?

— C'était sa conviction. Malheureusement, l'événement ne lui a pas donné raison.

— Alors, tout est perdu ?

— Je le pense. Voulez-vous signer ceci, Monsieur ?

— Signer quoi ?

— Ces deux formules. L'une est la décharge que vous me donnez des fonctions de liquidateur ; l'autre est un reçu de la somme de douze cent soixante-neuf francs trente centimes, que je vais avoir l'honneur de vous compter...

LA VICTIME

D'UN KRACK

Dix minutes après Agésilas Carcassou quittait maître Pigeolet, son étude et ses scribes, précédé du galopin de la maison portant le paquet assez volumineux qui renfermait les Ouraliennes.

L'artiste cheminait la tête basse, l'échine courbée comme s'il avait entrepris le dénombrement des galets qui pavait la grand'rue ; la vérité est qu'il se livrait à de philosophiques considérations sur la fragilité des espérances terrestres qui sont presque toujours vaines.

L'on peut être bohème par nécessité et ne pas mépriser les avantages que procur

re une honnête aisance. C'était son cas.

Depuis bientôt dix ans qu'il peinait à ses glaises, le pauvre diable, produisant des oeuvres remarquables, mais non appréciées faute de pouvoir faire sonner à son profit les trompettes de la renommée, végétait dans une médiocrité peu rémunératrice. Alors que d'autres, moins bien doués, mais plus heureux, avaient conquis leur place au soleil, il devait se contenter, lui, de travaux d'arrière plan, marqués au coin du génie, mais que la hâte de produire, le besoin de gagner le pain quotidien contribuaient à laisser s'écouler inaperçus dans la grande industrialisation de l'art.

Agésilas Carcassou vivait un beau rêve !... Ah ! s'il pouvait se libérer des soucis matériels qui annihilèrent ses facultés créatrices, avec quelle ardeur il se mettrait au travail et quelle oeuvre magistrale sortirait de ses mains !

Ce rêve, il crut enfin l'avoir atteint quand le notaire lui annonça l'héritage de l'oncle Durand.

Ces quelques milliers de francs allaient lui permettre de travailler selon l'inspiration qu'il sentait en lui, de produire une oeuvre impeccable, d'attirer l'attention de ceux qui avaient réellement le goût du beau et l'amour dans toute sa pureté.

Tout ragailardi par l'annonce de cette bonne fortune, il bâtissait des projets et son imagination se mettait à chevaucher sur les ailes de sa chimère ; il s'en allait au pays des étoiles, là où les gouttes de rosée sont des perles, et y cueillait à pleines mains les trésors qu'il déposait dans le giron de l'aimée.

Et voilà que, tout d'un coup, le rêve croulait dans un cauchemar ; des hauteurs azurées où il s'était élevé, il dégringolait, tête en avant, dans le noir bourbier de la réalité.

Il se retrouvait sur le pavé de Péti-

gnac-les-Colombes, avec ses illusions perdues, un paquet de titres sans valeur et douze cent soixante-neuf francs en poche.

— Hé ! Monsieur, de ce côté, on va droit au Mail, la gare est par ici. Où allez-vous donc ?

Cet avis qu'énonçait le saute-ruisseau acheva de le rappeler au sentiment de la réalité ; il eut un gros soupir ; sa taille se redressa.

— Fini mon beau rêve !... suis-je fou de me chagriner pour quelques louis qui m'échappent !... Cent livres de regrets n'ont jamais payé une once de dettes. Il me reste douze cents francs, c'est du pain assuré. Je travaillerai et, de gré ou de force, je ferai ma trouée ! Quant aux intentions du papa Rossignol, dès demain je serai fixé et, avant peu, le père de Lucille devra se prononcer.

Agésilas Carcassou devait être passablement rassuré sur les intentions de cette demoiselle Lucille dont il venait de prononcer le nom, car son visage acheva de se dérider.

Au haut de la rue s'apercevait le massif de la gare ; le saute-ruisseau semblait pressé d'arriver.

— Holà, jeune homme ! le train de Paris ne passe que dans une heure. Tu me laisseras j'espère, le temps de casser une croûte ?

— Si Monsieur désire que j'aie le paquet à la consigne ?

— A la consigne ! Au fait, est-il donc nécessaire de véhiculer ces chiffons à Paris ? L'épicier de Pétignac-les-Colombes en ferait mieux son affaire. Peuh ! emportons toujours. Après, on verra.

Il glissa au galopin les sept sous qui formaient l'appoint de son héritage, le remercia, prit le colis sous son bras et se disposait à entrer au Grand Café de la Gare, quand un monsieur d'âge, très proprement vêtu, fleuri du Mérite agricole, et

qui le suivait depuis sa sortie de l'étude l'aborda.

— Monsieur Agésilas Carcassou, sans doute ?

— Lui-même ! fit le sculpteur assez surpris d'être interpellé de la sorte dans une localité où à part le notaire, il ne connaissait âme qui vive. A qui ai-je l'honneur ?...

— A M. Maurel, propriétaire, ancien collaborateur et ami intime de votre oncle, Isidore Durand.

— J'en suis charmé, M. Maurel. Précisément j'allais m'offrir un bock, et si vous me faisiez l'honneur...

— Un Bock ! C'est cela, nous le jouons au jacquet, car je suppose que vous jouez le jacquet comme votre oncle ; il en raffolait le cher garçon, et tous les soirs, j'étais son partenaire au Café des Arcades, dont les habitués nous offrirent un "bac" d'honneur, à nous, les meilleurs joueurs du département. Oui, Monsieur ! Je puis le certifier sans craindre un démenti : les amateurs venaient assister à nos joutes, de six lieues à la ronde ! Ah ! c'était le bon temps ! Oui, c'était le bon temps !

— Ces parties n'eussent pas manqué de m'intéresser. Pour l'heure, j'en suis à me demander comment, entièrement inconnu à Pétignac et n'y connaissant personne, il vous a été possible...

— Que vous êtes impatient, Monsieur. Si j'ai en ce moment, le plaisir de vider la coupe de l'amitié avec l'héritier de ce pauvre Durand, c'est qu'un clerc de M. Pigeolet s'est chargé de m'annoncer votre passage en nos murs. J'habite à l'autre bout de la rue, il m'était donc aisé de guetter votre sortie et de vous suivre.

— Vous m'avez suivi ! Et cela pour me proposer une partie de jacquet ?

M. Maurel eut un sourire discret ; il montra du doigt le colis qu'Agésilas avait

déposé sur une banquette du café.

— J'ai à vous parler de choses sérieuses... de ce qui se trouve là-dedans.

— Sapristi, Monsieur Maurel ! Permettez-moi de constater, une fois de plus, que vous êtes bien informé.

— Mon vieil ami Durand n'avait pas de secrets pour moi ; nous étions comme deux têtes sous le même bonnet, et si je vais me permettre de vous donner un conseil que vous ne me demandez pas, c'est sur la recommandation qu'il m'en fit un soir, alors que déjà il sentait sa fin prochaine. Mais d'abord, que comptez-vous faire de ces titres ?

— Que sais-je ! En tapisser les murs de mon atelier, ou les vendre à ma fruitière qui les transformera en cornets.

— Gardez-vous-en bien !

— Ils ne valent plus une queue de cerise.

— Pour le moment, oui... mais plus tard...

— Ah ! Est-ce que vous auriez l'espoir ?

— Je n'ai pas l'avantage d'être prophète, cher Monsieur ; je suis simplement, ici, le porte-parole de mon vieil ami Durand. Ecoutez-moi bien : c'est votre oncle qui va vous parler.

L'ironique sourire qui errait sur les lèvres de Carcassou s'évanouit. Brusquement, il se sentit de la sympathie pour ce petit homme qui, jusqu'alors, lui avait produit l'effet d'un maniaque.

— Je suis toute oreille, dit-il.

— J'étais, de longue date, l'ami d'Isidore Durand, reprit M. Maurel ; sa propriété des Eglantiers était en quelque sorte enclavée dans les quatre cents hectares de bois que je possède du côté de Vareilles ; nous étions les premiers joueurs de bac de notre département et, à ces divers titres, nos rapports étaient fréquents et cordiaux, si cordiaux que jamais l'un de nous ne se lançait dans une quelconque

spéculation sans prendre l'avis de l'autre. Il en fut ainsi lors de l'émission des mines d'or Ouraliennes ; ces affaires exotiques ne m'inspiraient qu'une confiance relative, et je fis le diable à quatre pour détourner mon vieux camarade du projet qu'il avait de mettre ses capitaux dans cette affaire ; rien n'y fit. Il commença par souscrire cinq cents titres. Tout d'abord, l'évènement parut lui donner raison, les Ouraliennes montèrent, elles atteignirent six cents, sept cents, mille, deux mille francs : Ce vieux roublard de Durand triomphait. Moi, je ne disais rien ; mais, "in petto", je faisais mes réserves et j'avais raison, car la dégringolade eut lieu avec la même rapidité que s'était produite la hausse. Dans les gazettes financières, on raconta que les ingénieurs de l'Ouralienne avaient tablé sur des sondages pratiqués à la légère, que le premier filon était épuisé et qu'on ne trouvait pas les autres. Les titres descendirent bientôt au-dessous du pair, on les cota deux cents francs. La catastrophe était imminente ; pour mon vieil ami c'était la ruine certaine, et je lui conseillai de vendre, tant que les Ouraliennes n'étaient pas descendues à zéro. Savez-vous ce que fit Durand ? Il me dit au nez. "Vendre ! dit-il. Mais, pas plus tard qu'hier, j'ai télégraphié à Paris d'acheter pour mon compte tous les titres en circulation."

— Mais tu n'as plus de fonds disponibles, malheureux !

— Je viens d'hypothéquer les Eglantiers, et les quarante mille francs que je retire de cette opération seront consacrés à l'achat d'Ouraliennes." Pensez donc, cher monsieur, hypothéquer un magnifique domaine comme les Eglantiers pour acheter des titres en dégringolade, n'est-ce pas le comble de l'aberration ? Ma conviction était faite. Je crus que les facultés de mon ami Durand avaient subi une notable

oscillation, et vous eussiez partagé mon avis...

Le sculpteur approuva. Son estime pour le petit homme avait considérablement grandi, depuis qu'il le savait propriétaire de quatre cents hectares de bois.

M. Maurel reprit le fil de son histoire :

— N'étant pas qualifié pour faire autrement la morale à mon ami, je me cantonnai dès lors dans la neutralité la plus stricte. Durand possédait près de mille Ouraliennes qui, la baisse s'accroissant, tombèrent bientôt à zéro. Tout autre se serait désolé ; lui souriait et ne cessait de plaisanter. A ceux qui s'avisèrent de le plaindre, il répondait, en se frottant les mains :

— "C'est bon ; c'est bon : Je sais ce que je sais. Laissez-moi faire : on se couche comme on fait son lit."

Cette inexplicable confiance dans une affaire qui avait accumulé tant de ruines, il la garda jusqu'au dernier instant... Huit jours avant sa mort, m'ayant fait appeler, il me dit.

Vous écoutez bien, n'est-ce pas ?...

— Ne voyez-vous pas que je reste suspendu à vos lèvres.

— ... Il me dit : "Mon vieux Zach... c'est ainsi qu'il m'appelait à cause de mon petit nom de Zacarie — mon vieux Zach... le docteur Chapuzot a beau me débiter ses lanterneries, je sens que les ficelles cassent et que, bientôt, je m'en irai régler mes comptes chez le bon Dieu. En conséquence, j'ai mis ordre à mes affaires ; le curé est venu ce matin m'aider à régler celles qui me préoccupent le plus en ce moment ; quant aux autres, le notaire Pigeolet s'arrangera pour les tirer au clair. Il ne me reste que deux neveux : l'un est une sorte de gremlin qui est parti un jour, se faire casser la tête, on n'a jamais su où ; l'autre est un brave garçon d'artiste habitant Paris, et qui se nomme Agésilas Carcassou. C'est à lui que je lè-

gue tout ce que je possède ; à dire vrai, il ne recueillera pas le Pérou en espèces trébuchantes, mais il recevra neuf cent quatre-vingt-dix titres des Mines Ouraliennes. A cet égard, rien n'est spécifié dans mon testament ; mais je te charge de lui transmettre verbalement mes dernières recommandations... Que jamais, entends-tu, jamais il ne se sépare de ces titres ! Je sais ce que je sais et l'on se couche comme on fait son lit."

Il ne voulut pas m'en dire plus, et comme j'insistais, il me répéta à plusieurs reprises le même refrain : "Je sais ce que je sais." Néanmoins, je m'engageai à vous transmettre ses recommandations et je viens, cher Monsieur, de m'acquitter de ma mission.

Agésilas Carcasson était rêveur ; il roula machinalement une cigarette et demanda :

— Voudrez-vous me dire votre impression, à l'heure où mon oncle vous parla pour la dernière fois des Ouraliennes ?

— Mon impression ?

— Oui : au sujet de son état mental.

— Ça dépend. Au point de vue général, Durand raisonnait comme vous et moi ; mais en ce qui concerne les titres, il me paraissait fou à lier. Toutes ses illusions au sujet de cette malheureuse émission, il les emportait dans l'autre monde. Par la suite le docteur Chapuzot m'a scientifiquement expliqué comme quoi un homme sain d'esprit en temps ordinaire arrive à battre la campagne quand il touche l'objet qui fait sa manie. Sa manie, à lui, était de considérer comme étant de tout repos, des papiers momentanément dénués de valeur.

— Alors, vous croyez que ces titres ?

— Permettez. Je n'ai pas d'opinion à émettre ; je vous transmets les recommandations du défunt, à vous d'en faire

l'usage qui vous conviendra.

M. Maurel absorba une copieuse ration de tabac, et prenant son ton le plus engageant :

— Et maintenant que j'ai dit ce que j'avais à dire, si nous faisons une partie de jacquet ?

Agésilas consulta l'heure, il sursauta :

— Midi moins dix, et le train passe à midi trente ! Je n'ai même plus le temps de déjeuner.

— Si le neveu de mon meilleur ami voulait me faire l'honneur d'accepter l'hospitalité que je puis lui offrir, nous déjeunerions à l'aise et je lui ferais admirer le magnifique jeu de jacquet que M. Durand m'a légué à titre de souvenir.

— Votre proposition est flatteuse et j'y suis très sensible ; malheureusement, un travail urgent, et que je ne puis remettre, me rappelle à Paris.

— Dans ce cas, je n'insiste pas ; nous sommes gens de revue et, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, vous me laisserez votre adresse...

Agésilas griffonna son nom sur le premier bout de papier qu'il rencontra, et le remit à M. Maurel.

Songeant ensuite aux besoins matériels, il fit envelopper dans un journal les quatre sandwiches qui se morfondaient sur le buffet, fit à M. Maurel des adieux précipités et déboucha dans la gare au moment où venait stopper le train de Paris.

UNE VISITE

MAL VENUE

A Paris, rue de Vaugirard, non loin de l'avenue du Maine: un de ces mastodontesques immeubles, baptisés "maison de rapport" par leurs propriétaires, mais que les pauvres Parisiens obligés d'y gîter désignent tout autrement.

Les bâtiments ayant "vue" sur la cour

sont occupés par une vingtaine de ménages casés à la diable. A signaler, sous les combles, un atelier d'ébénisterie où retentit un vacarme d'enfer et, au rez-de-chaussée de "l'aile droite", les appartements du "proprio" dont les fenêtres, garnies de grands rideaux embrassés de soie crème, et fleuries de géraniums, ont une petite apparence cossue qui tranche avec le reste.

Il y a une remise, qualifiée de pavillon, elle mesure environ huit mètres de large sur quatre de haut et cinq de profondeur ; on y accède par un escalier de trois marches et, sur la porte, se trouve clouée une plaque de carton ainsi manuscrite :

A. C. N. CARCASSOU

Sculpteur

En cas d'absence s'adresser chez

M. Rossignol.

M. Rossignol ! Quel est ce M. Rossignol ?

Tout simplement l'habitant de l'appartement aux géraniums ; en d'autres termes : le propriétaire.

Et c'est chez lui que, conformément au texte de l'écrétaireu, nous allons nous introduire.

C'est dans le salon que nous trouvons M. et Mme Rossignol ; l'un penché sur sa "feuille" dont il épèle à haute voix les faits divers, l'autre occupée à ravauder les socques de son époux.

Un peu rococo, ce salon.

Au moment où nous pénétrons dans cet intérieur essentiellement pacifique, l'horloge de la cuisine sonne quatre heures et, nous l'avons dit, M. Rossignol déguste son journal. Précisément, il donne lectu-

re d'un fait-divers intéressant :

"Ainsi que nous l'avions prévu, le juge d'instruction a remis en liberté le sieur Galupet. On se rappelle que ce malheureux, absolument sans antécédents judiciaires, fut mis en état d'arrestation à la suite de certaines rumeurs malveillantes. Il est entièrement démontré aujourd'hui que Galupet qui a subi cinq semaines de détention préventive, n'a participé en rien au crime qu'on lui imputait."

— Que penses-tu de cela, chérie ?

— Que c'est une vraie misère de vivre par les temps qui courent ! Dire que, sur de simples racontars, on peut être jeté en prison, c'est à donner le frisson aux honnêtes gens !... La justice devrait être plus sévère pour les calomniateurs !

— Je suis de ton avis, car l'aventure de ce pauvre Galupet n'est pas la première de ce genre, et, hélas ! ne sera pas la dernière !... Tiens ! tiens !... voilà autre chose !... "Triste fin d'un joueur à Monte-Carlo..."

Instinctivement, Mme Rossignol s'était rapprochée.

— Encore un !... Ce n'est pas...

Il régna dans le salon un profond silence ; juste le temps indispensable à M. Rossignol pour lire mentalement l'article.

— Eh bien ?

— Non, ce n'est pas lui ! C'est un officier russe qui a mangé la grenouille. Nous voilà sauvés, cette fois encore.

Et M. Rossignol eut un grand soupir de soulagement.

Mme Rossignol repoussa les socques à demi ravaudées ; elle croisa les bras, et se campant à l'autre bout de la table :

— Eh bien ! là !... j'en ai assez !

— Assez de quoi, chérie ?

— De cette menace continuelle, de cette épée de... de...

— De Damoclès.

— Oui ! cette épée de Damoclès sans cesse pendue audessus de nos têtes. Qu'il en finisse une fois pour toutes, ce gremlin de baron, et qu'on n'en parle plus !

— Mais, s'il en finissait, chérie, nous ne serions plus propriétaires.

— Propriétaires dans ces conditions-là, j'en ai mon saoul.

— Tu dois songer à notre mignonne qu'il faut établir.

— Nous l'établirons sans cela. Et puis, nous avons des économies ; avec cent mille francs, on peut espérer un bon mari. Quant à nous, si un malheur nous arrivait du côté du baron, j'espère que sa fille, Mlle Solange, nous permettrait de finir nos jours dans cette loge.

— Ce n'est pas une loge, chérie.

— C'en était une avant la mort de M. de Boisrobert.

M. Rossignol, que cette remarque contrariait visiblement, chercha un dérivatif.

— Puisque nous parlons de la mignonne, as-tu remarqué son petit manège chaque fois que le locataire du pavillon traverse la cour ?

— Oui ! Et je dois avouer que M. Carcassou est un jeune homme qui me plaît beaucoup.

— Il ne possède pas un sou.

— Mais il a du talent, de l'avenir.

— Possible ! Mais avec ces choses-là, on meurt de faim ! entends-tu, on meurt de faim !

M. Rossignol se leva, alla se camper près de la fenêtre et continua :

— Oui ! Les artistes d'aujourd'hui ne sont pas du bois dont on fait les maris ! Ces gens-là...

Brusquement, M. Rossignol changea d'intonation :

— Ah ! saperlipopette !... Que peut-il encore nous vouloir, celui-là !

D'un bond, Mme Rossignol avait rejoint son époux et, du regard, plongeait dans la cour.

— Cette canaille !... Ah ! Je vais lui offrir une entrée...

— Prends garde, chérie !... du calme ! Ne brusquons rien et attendons-le de pied ferme.

Le visiteur cause de tout cet émoi se disposait à tirer le cordon de la sonnette ; mais, trouvant la porte entre-baillée, il la poussa sans plus de façon.

Mme Rossignol, les poings sur les hanches, les narines frémissantes, l'attendait de pied ferme.

— Par exemple ! On entre chez les gens comme dans une gare. Eh ! allez donc, M. de Boisrobert, où il y a de la gêne...

— Je t'en supplie, chérie !

— C'est cela ! des façons, à cette heure ! Au lieu de le mettre dehors. Demandez-lui donc ce qu'il va prendre !... A votre aise, M. Rossignol ; moi, je m'en lave les mains ! Comprenez bien !... Je m'en... la...ve les... mains.

Et elle disparut, telle une furie, derrière la porte de la cuisine qui faillit sauter de ses gonds.

Tranquillement, le visiteur s'était installé dans un des fauteuils Louis XIV, il reposa ses bottes crottées sur un tabouret brodé, et regarda M. Rossignol d'un air narquois.

— Hé ! mon brave Rossignol, vous voilà tout ahuri parce que j'arrive sans m'annoncer ?...

— Entre amis, n'est-ce pas, on ne fait pas de façons... Et Mlle Lucile ? Toujours charmante ? Parfaitement. Ça me fait plaisir. Asseyez-vous donc, mon ami. Rien ne me gêne comme de causer avec une personne debout. Très bien ! Et maintenant, donnez-moi des nouvelles de votre santé.

— Toujours bonne !

— Moi, je vais comme le Pont-Neuf, un vrai charme ! Ça vous fait rire en dedans, vieux ouistiti ! je sais que personne au monde ne s'intéresse autant que vous à ma santé. Veinard, va ! Plus longtemps mes os se porteront d'eux-mêmes. Plus longtemps les écus cascaderont dans le bas de laine de Mme Rossignol. Ça ne fait pas le compte de ma fille, Mlle de Boisrobert ; mais c'est la faute au grand oncle. Oh ! le plus heureux des pipelets. S'il connaissait sa félicité !

Le digne Rossignol ne justifiait guère l'appréciation du baron ; il allait et venait dans le petit salon comme si des scories incandescentes se fussent gissées entre la plante de ses pieds et le fond de ses pantouffles.

Le baron prit un cigare dans son étui armorié, l'alluma, et laissant le ton sarcastique.

— J'ai à vous parler !

— Nous y voilà ! pensa Rossignol, cependant que son regard allait anxieusement vers la cuisine, appelant son épouse à la rescousse.

Mais Mme Rossignol ne paraissait pas.

— J'ai à vous parler, reprit le baron.

— Eh bien, quoi ? Allez-y !

— Figurez-vous que je sors de mon cercle.

— Ah !

— Où je comptais me refaire.

— L'espoir fait vivre.

— Mais où j'ai attrapé une de ces culottes...

— Depuis que vous les collectionnez, vous devez en avoir à revendre !

— Me voici donc entièrement décavé.

— C'est un mal chronique chez vous.

— Et comme je viens de mettre la main sur une combinaison infailible pour faire sauter la banque à Monaco, j'y vais.

— Bon voyage, M. de Boisrobert !
Quand partez-vous ?

— Dès que vous m'aurez remis le petit billet de mille dont j'ai absolument besoin.

Quoiqu'il s'attendit à cette conclusion, le placide Rossignol sentit une bouffée de colère lui monter au cerveau, son visage devint couleur tomate, il croisa les bras et alla se planter droit comme un "i" devant son interlocuteur.

— Un billet de mille ! un billet de mille ! Dites-donc ! Est-ce que vous vous moquez de moi ?

— Je parle très sérieusement. Il me faut même cet argent tout de suite.

— Un billet de mille ! Est-ce que vous croyez que ça se trouve ainsi, un billet de mille ! Pourquoi pas dix, pourquoi pas vingt, pourquoi pas cent !

— Ne faites donc pas l'enfant, Rossignol. Exécutez-vous et que cette comédie finisse.

— M'exécuter ! Franchement, baron ! Pour du toupet...

— Appelez-le comme vous voudrez. Ce billet ?...

— Vous ne l'aurez pas.

— Fort bien ! Je sais ce qui me reste à faire.

Froidement, le baron tira de sa poche un petit objet brillant, se leva, salua et fit mine de sortir.

Un frisson coulut sous l'épiderme du malheureux Rossignol. En présence du revolver qu'exhibait M. de Boisrobert, on eût pu croire qu'il allait appeler à l'aide. Mais non, il se jeta devant la porte et en barra le passage.

— Où allez-vous ?

— Dans la cour de cet hôtel qui fut celui de mes ancêtres, en finir une fois pour toutes...

— Vous sui...eider ?

— Oui !

— Mais, Monsieur, le suicide est l'action la plus criminelle et la plus lâche que je connaisse ; c'est la ressource des misérables, et la mémoire de ceux qui mettent fin à des jours qui ne leur appartiennent pas, est vouée à l'exécration générale ! Tenez ! asseyez-vous et... causons.

— Je veux bien, mais que ça aille vite.

Hors de lui, épuisé par l'effort moral qu'il venait de déployer, M. Rossignol s'était laissé tomber sur une chaise.

— Oh !... Comme on voit bien qu'un cadavre se dresse entre nous ! gémit-il.

— Vous exagérez, Rossignol ! Il n'y a entre nous que le caprice d'un vieillard cacécitique et je vais rafraîchir vos souvenirs.

DU CADAVRE DONT PARLAIT ROSSIGNOL

Rossignol — le teint couperosé recroquevillé sur lui-même, telle une grande crevette ébouillantée—ne protesta pas ; mais ses pupilles dilatées suivait avec effroi le va-et-vient du mignon revolver que M. de Boisrobert passait d'une main à l'autre.

Le baron commença :

— Cet immeuble où nous sommes ne fut pas toujours ce qu'il est aujourd'hui. C'était autrefois la demeure familiale du baron de Boisrobert dont les ancêtres furent aux croisades. Le dernier Boisrobert qui l'habita fut mon oncle, le baron Agénor, et vous étiez son concierge, Rossignol.

Rossignol eut un brusque reflux d'énergie qui le redressa sur ses jambes.

— Monsieur le baron, de grâce, faites disparaître ce revolver, la vue des armes à feu me fait mal.

— Si cela peut vous être agréable, je le mets en poche.

Puis il reprit :

— Mon oncle, le baron Agénor de Boisrobert, tombé dans une misanthropie féroce, habitait seul le premier étage de cet hôtel où vous tiriez le cordon. Mes rapports avec l'excellent vieillard étaient plus que tendus ; il est vrai que je fis mon possible pour encourir sa disgrâce. A ma majorité mon premier soin fut de croquer l'héritage de mes parents, puis ce fut celui de ma femme née de Viesville, que j'enterrai après deux ans de mariage ; puis ce fut la fortune de ma fille mineure, puis encore la succession de mon cousin de Tintange. Le jeu, la roulette, le baccara, les courses, l'écarté, le trente et quarante dévoraient tout. Je me mis à escompter mes dernières espérances ; mon oncle paternel, Agénor de Boisrobert, paya d'abord mes dettes, puis il se lasa ; un beau matin, il me mit à la porte.

— Même que ce matin-là, je vous prêtai cent sous.

— Je revins à la charge. On m'expulsa "manu militari" et je continuai à mener de ville d'eau en ville d'eau, de casino en casino, de tripot en tripot, une existence de bâton de chaise, avec des hauts et des bas, des alternatives de splendeur et de débine qui eussent eu raison d'un tempérament autre que celui dont la nature m'a gratifié. Que voulez-vous... "Quod scripsi..."

Le narrateur alluma un nouveau cigare attacha un instant son regard aux spirales que la fumée décrivait autour de lui.

— Je patientai, j'attendis le trépassement de mon oncle Agénor et sa succession. Hélas ! cette succession fut le plus beau tour qu'on me joua. Il me connaissait, mon bon oncle, et il s'était arrangé pour mettre le morceau à l'abri de ma fringale, tout en le laissant dans la famille. Cet immeuble, seule propriété que je

me lui avais pas croquée et dont la valeur est de cinq cent mille francs, cet immeuble fut légué en "nue-propriété" (il insista sur le mot) à ma fille Solange qui doit en avoir la jouissance réelle et exclusive à ma mort, ma mort, à moi ! L'usufruit, c'est-à-dire les revenus locatifs furent attribués, "ma vie durant" (il appuya de nouveau) à l'homme intègre, au fidèle serviteur qui soigna ses bobos avec un dévouement à toute épreuve, à l'heureux piquelet dont la femme, cordon-bleu émérite, savait trousseur les petits plats dont raffolait le vieux gourmand, au sieur Albert Rossignol, ici présent...

— Monsieur de Boisrobert, il faut respecter la volonté des morts. Cet usufruit, je ne l'ai pas demandé.

— Mais vous ne l'avez pas dédaigné, c'était bon à prendre, et vous avez bien fait. A vrai dire, mon oncle n'a pas agi trop sottement ; du même coup, il récompensait les bons offices d'un vieux serviteur et il sauvegardait cet immeuble qui, tombé entre mes mains, se serait écroulé comme tant d'autres sur le tapis vert d'un tripot. Je ne maudis donc pas le sort à condition que vous soyez raisonnable. Regardez-moi, Rossignol, j'ai quarante-cinq ans, je suis droit comme les tours de Notre-Dame et n'ai pas un cheveu gris. De ce train, vous jouirez longtemps encore des revenus de l'ancien hôtel de Boisrobert, tandis que s'il m'arrivait d'oublier le goût du pain, si un mauvais rhume m'envoyait rejoindre mes ancêtres ou si, à la suite d'une culotte trop bien mesurée, j'avais recours à ce petit instrument qui vous donne la chair de poule, crac, patatra, votre poule aux oeufs d'or crèverait du coup, car, les revenus de cet immeuble retournant à ma fille Solange, il vous en faudrait déguerpir ! Ce serait drôle, n'est-ce pas ? Dites-moi, Rossignol, combien

vous rapportent les locations ?

— Quant à cela, c'est assez vague. Il y a des locataires qui payent, d'autres qui ne payent pas.

— Prenons une moyenne.

— De dix à quinze mille francs.

— Mettons le double et nous serons près de la vérité. Or, si je venais cinq fois par an solliciter un petit billet de mille, cela ne ferait encore que vingt pour cent de vos revenus. A ce prix, je veux me garder en bonne santé et vous laisser jouir le plus longtemps possible des bienfaits de mon oncle Agénor.

Il tira sa montre.

— Cinq heures dix. L'express pour la Côte d'Azur n'attendra plus longtemps et si vous voulez que je parte...

— Ecoutez, Monsieur de Boisrobert, puisque vous me placez le couteau sur la gorge, puisque la dot de ma Lucile reste suspendue au fil de vos jours, je ne m'obstinerai pas à vous refuser ce billet de mille, mais j'entends que ce soit le dernier, le dernier cette année...

— Je m'engage à ne pas vous écorcher.

— Parce que, si vous y reveniez, vous vous arrangeriez avec Mme Rossignol, et quand Mme Rossignol s'en mêle...

L'ex-concierge ouvrit son secrétaire d'acajou et y prit un rouleau qu'il tendit au baron.

— Voici cinquante louis, Monsieur de Boisrobert. Puissent-ils vous apporter la veine.

— Je vous avais bien jugé, Rossignol, vous n'êtes pas un ingrat et, pour vous prouver mon estime, je veux vous laisser mon revolver qui, le cas échéant, vous servira à défendre votre honnête demeure contre l'audace des barons. Prenez, vous dis-je !

Rossignol dut accepter le cadeau.

Il le prit avec méfiance et, non sans

d'infinies précautions, alla le poser sur la cheminée.

Ce que voyant, M. de Boisrobert éclata de rire.

— Oh ! ce n'est pas la peine de mettre des gants ! Il n'est pas chargé.

Et il s'éloigna.

LE POETE

Le lendemain.

JEAN LATRUITE

Une de ces radieuses matinées où Paris semble moins maussade, le travail moins pénible, la vie plus belle.

M. Rossignol, dont le sommeil a été entrecoupé d'effrayants cauchemars, a quitté son lit plus tard que d'habitude. Dix heures sonnent, et voilà seulement qu'il fait son petit tour matinal dans la cour ensoleillée, sous l'oeil inquiet de Mme Rossignol qui écosse des pois sur le pas de sa porte.

Tout rit, tout chante dans cette laborieuse fourmilière ; seul M. Rossignol encore sous l'impression de ses nocturnes visions, vague, le nez en l'air, les mains croisées derrière le dos, telle une ombre tourmentée.

Soudain, une grande et belle jeune fille passe comme un tourbillon derrière les géraniums donne en passant une amicale taloche au gros matou plaque un baiser sur les joues de Mme Rossignol et vient, d'un air calin, tirer les favoris poivre et sel de l'auteur de ses jours.

— Où vas-tu, mignonne ?

— Prendre ma leçon de piano, papa. J'étudie une nouvelle sonate, et la maîtresse m'a recommandé d'être exacte.

— Tu as raison, fillette ; l'exactitude est une qualité qui mène à tout et dont on s'est toujours honoré dans notre famille.

— Ça n'empêche que, pour l'heure, tu t'en moques joliment de cette qualité-là ;

je viens de réchauffer ton café au lait pour la troisième fois et il attend toujours...

— Que veux-tu ?... Quand l'appétit ne vient pas...

— On le force. Et puis qu'as-tu besoin de toujours penser à la visite d'hier ?

— Encore une visite pareille et l'on pourra creuser ma tombe.

— Peuh ! Ce billet de mille francs ne m'empêcherait pas de dormir, moi, et non plus de chanter. Voyons, papa, ton café au lait n'en peut mais. Un petit effort, je t'en prie. Sinon, je ne jouerai pas, ce soir, ma nouvelle sonate, je bouderais aussi, là !

M. Rossignol se laissa persuader et, pendant que, docilement, il prenait le chemin de la cuisine, la jolie fille s'engagea sous le porche, se garant de son mieux d'une énorme tapisserie que les commis du magasin chargeaient de colis.

Comme elle débouchait sur le trottoir, elle s'arrêta net devant un grand jeune homme qui venait en sens inverse, c'est-à-dire qui se disposait à rentrer.

— Mademoiselle Lucile.

— Monsieur Carcassou !

Effectivement, c'était M. Carcassou, mais Carcassou tout flambant neuf, Carcassou beau comme une image, Carcassou habillé à neuf des pieds à la tête.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent à trois pas l'un de l'autre, le bohème déposa les paquets qui l'encombraient et balbutia une formule de politesse.

La demoiselle rougit puis elle éclata de rire.

— Hé ! Monsieur Carcassou, que vous êtes beau ! C'est papa qui va en être étonné et qui ne dira plus que les artistes sont toujours fagotés à la diable ! Bon ! voilà que je dis des sottises. Sachez que les idées de papa ne sont pas les miennes ; je les estime moi, les artistes ! Oui, je les estime, surtout quand ils ont du talent

comme vous.

— Vous me flattez, Mademoiselle.

— Il n'y a que la vérité qui blesse...

Dites... j'inaugure ce soir, une nouvelle sonate ; venez donc dire bonsoir à papa, comme vous êtes là... Mais voilà près d'onze heures !... Mlle Dufer sera mécontente d'avoir failli m'attendre. Adieu Monsieur Carcassou, à ce soir... ,

Carcassou, debout près de ses colis qu'il avait à protéger contre les bousculades des passants, semblait en proie à une grande irrésolution ; mais, comme la jeune fille allait le quitter, il la retint d'un geste :

— Mademoiselle Lucile !

— Monsieur Carcassou !

— Ce matin, j'ai écrit une lettre.

— C'était votre droit.

— Oui ! mais voilà. C'est que cette lettre n'est pas destinée à la poste, je la destinais... Non ! je n'oserai pas !... Enfin !... si vous voulez me permettre...

Et il exhiba une grande enveloppe cachetée à la façon d'un pli diplomatique.

Les joues de Mlle Lucile reprirent leur couleur purpurine.

— Une lettre pour moi ! Fi donc, M. Carcassou ! Est-ce qu'une demoiselle bien élevée reçoit les lettres d'un jeune homme ?

— Mon Dieu ! je sais bien qu'au point de vue des usages, ce n'est pas d'une correction absolue, mais j'ai pour excuse la pureté de mes intentions. Je vous en supplie, acceptez-la, vous la décachèterez en présence de Mme Rossignol.

— Dans ces conditions, je ne refuse plus, et puis, vous savez, je ne suis pas pressée de la lire, votre lettre...

— Mademoiselle !

— Non ! Je ne suis pas pressée, parce que...

— Elle fit disparaître la missive dans

son corsage et acheva :

— ... Parce que je me doute un peu de ce qu'il y a dedans.

Toute honteuse, elle pivota sur ses talons et s'enfuit.

Agésilas Carcassou, stupéfait de sa propre audace, la regarda disparaître.

— Un ouragan incarné, cette petite ! Mais jolie comme un coeur et douce et bonne ! Ah ! si le père Rossignol voulait...

— Hé, là-bas ! Prenez donc garde !...

Carcassou eut juste le temps de se garer de la tapissière qui se mettait en marche ; puis, le coeur palpitant d'espoir, il s'engagea sous le porche déblayé.

Dans la cour, son apparition fut un événement.

De surprise, Mme Rossignol laissa choir le récipient aux petits pois qui allèrent jouer à cache-cache entre les fissures du pavé ; le canari s'arrêta court au beau milieu d'un trille, le chat roula des prunelles ébahies, et les ouvrières de Mlle Fanchon Laduron se précipitèrent aux croisées.

— Le locataire du pavillon ! Avez-vous vu ? Quelle élégance !

— Pour sûr, il a hérité.

— Comme ça lui va, la toilette ! On a beau dire, Mesdemoiselles, mais c'est la belle plume qui fait le beau-zoiseau.

— Vous êtes des bécasses, fit une petite boulotte aux cheveux carotte, et qui brandissait les cols qu'elle venait de passer à l'amidon. Je sais, moi, pourquoi M. Carcassou s'est habillé comme un ministre.

— Il te fait donc ses confidences ?

— Non ! Mais j'ai entendu dire par les voisins que M. Carcassou n'est pas le premier venu dans son métier et qu'il avait des chances d'obtenir une médaille avec cette grande statue qui est sortie l'autre jour de son atelier.

— Alors...

— C'est bien simple ! Si M. Carcassou a fait les frais d'un complet neuf, c'est qu'il l'a eue sa médaille.

— Tiens ! C'est quand même possible.

— Dites que c'est la vraie vérité ! j'en suis sûre, moi !

— Alors faudra qu'on se mette ensemble pour offrir le bouquet. On est des voisins ou on ne l'est pas.

Pas du tout guindé dans son costume qui lui seyait comme un gant, Agésilas traversa la cour, eut un sourire pour les aimables blanchisseuses, et ôta son impeccable huit reflets devant la bonne Mme Rossignol qui, oubliant ses petits pois, courut d'une haleine mettre son époux au courant des métamorphoses du bohème.

L'atelier d'Agésilas Carcassou était en tous points digne du maître de céans. Servant à la fois de chambre à coucher, de salle à manger, de cuisine et de laboratoire, il tenait de ces multiples affectations et offrait au regard du profane le plus bizarre assemblage des choses les plus disparates.

Des deux grandes baies vitrées donnant sur la cour, la première était garnie de rideaux de tulle rose zébrés de maints accrocs ; la seconde était badigeonnée de craie et dérobait la vue d'une modeste couchette de fer, où de vagues couvertures étaient jetées sur un sommier plus vague encore. Un petit poêle chargé de rouille, puant le bitume, semblait rougir de honte à l'extrémité d'un long tuyau qui allait se perdre dans la toiture. Contre les murailles, garnies d'ébauches et de médaillons, s'alignaient un bahut de vieux chêne, une bibliothèque encombrée de livres et un respectable canapé empire à colonnes, tout désorienté d'avoir échoué dans ce capharnaüm. De droite et de gauche, pêle-mêle, se dressaient sur leurs selles des statuette drapées de linges humi-

des, oeuvres prêtes pour le moulage et des études inachevées. Une table couverte d'ébauchoirs, d'outils, de vaisselle sale, de bibelots étranges tenait le milieu de la pièce, dont une demi-douzaine de chaises boiteuses complétaient l'ameublement.

Certes, le home d'Agésilas Carcassou n'avait rien de particulièrement somptueux, et pourtant les héros d'Homère rentrant au gîte après dix années de pérégrinations n'éprouvèrent pas la satisfaction que ressentit l'artiste en retrouvant ses choses familières.

— Ouf ! dit-il en prenant place sur un canapé. La chanson dit vrai : Dans un grenier qu'on est bien... même à plus de vingt ans... Pauvre vieux bric-à-brac ! Dans mes rêves fous, n'ai-je pas eu un instant l'ingrate pensée de me séparer de toi ! Dans en paix sous ta vétusté, je ne t'abandonnerai pas de sitôt.

Ayant en ces termes repris contact avec son cadre habituel, il étala à ses côtés les titres de l'oncle Durand.

— Et dire que ces images, payées si cher, par mon oncle, ne valent pas la peine d'en faire des cornets ! Des Mines d'or Ouraliennes ! Mines d'or ! Quelle ironie ! Qu'avais-je besoin aussi de m'encombrer de cela ! Mon oncle désire que je les garde précieusement, recommandation inutile, car, qui en voudrait, de ces papiers ?

Dans un accès d'humeur, il lança les Ouraliennes à l'autre bout de la pièce où elles s'éparpillèrent en tous sens.

Cette exécution faite, Agésilas comprit à certains tiraillements d'estomac qu'il était l'heure de déjeuner : en conséquence, il couvrit la table d'un vieux journal et déballa ses provisions, savoir : un triangle de brie, un carné de veau froid, du saucisson, des tomates fraîches, un quignon de pain et une "cachetée à seize" qui fut prestement débouchée.

— Carcassou invite Carcassou, et l'hôte sera digne de l'amphitryon. A la tienne, Etienne !

Le sculpteur se faisait à lui-même les honneurs de la table, et il venait d'attaquer le carré de veau quand, toc-toc, quelqu'un frappa discrètement.

— Des visites ! Est-ce que déjà le bruit de ma fortune courrait les rues !

Il alla ouvrir et se trouva en présence du personnage le plus bizarre qui se puisse rêver.

Cet être amorphe, au teint livide, aux joues creuses, à la poitrine oppressée d'un perpétuel sifflement, tenait à la fois de l'espèce humaine et du monde des fantômes. Toute la vie de cette ruine ambulante semblait s'être réfugiée dans ses yeux qui brillaient comme des escarboucles, des loques sordides, des hottes éculées l'habillaient tant bien que mal, et pourtant malgré sa misère, malgré son aspect lugubrement famélique, il portait le front haut comme ces fleurs des marais dont les tiges baignent dans la vase et les corolles s'épanouissent au soleil.

— Jean Latruite, chansonnier, poète lyrique et auteur gai ! fit-il, s'inclinant comme il l'eut fait dans un salon du meilleur monde.

— Ah ! M. Jean Latruite ! Le locataire du sixième. Je vous reconnais ! Entrez donc, M. Jean Latruite.

— Ma visite sera courte, cher maître ! Nous sommes voisins, c'est-à-dire que nous occupons le même immeuble. Bien plus, nous sommes l'un et l'autre enfants des Arts, et c'est à ce titre que j'ai voulu être le premier à vous apporter mes félicitations.

“Je m'en doutais ! L'histoire de l'héritage a fait son chemin !” pensa Agésilas.

Et avec une modestie qui n'était pas feinte :

— Oh ! ce n'est pas la peine.

— Comment, pas la peine ! Un voisin obtient pour ses oeuvres magistrales la plus haute distinction honorifique, et ce ne serait pas la peine...

— La plus haute distinction ! Qu'est-ce que vous me chantez-la ?

— Mais, cher maître ! vous entendez fort bien que je ne chante pas. Je suis l'écho d'un bruit qui, depuis une demi-heure, circule dans l'immeuble !

— Eh bien, si ce bruit est très flatteur, il n'a qu'un défaut, c'est d'être absurde.

— La modestie !

— Tout ce qu'il y a de plus absurde ! Voyons ! Est-ce qu'on expose au Salon des sujets de pendule ? Est-ce que je puis espérer y conquérir ma place, en tripataillant le “boulo” des camarades trop occupés. Et puis, pour couper court à cette fable, je vous ferai remarquer que le Salon ne s'ouvre que dans quelques mois. Faites-moi donc le plaisir de rengainer ces félicitations, tout au moins prématurées.

Jean Latruite avait laissé rôder par l'atelier son regard discrètement inquisiteur ; un rauquement plus sinistre monta de ses cavités pectorales, une teinte rosée alluma ses pommettes.

— Vous n'avez pas la médaille, cher maître, et pourtant, ces apprêts de festin.

— Ils célèbrent un petit... oh ! un tout petit héritage que je viens de recueillir. Justement, ça m'ennuyait de déjeuner seul, et si le coeur vous en dit...

— Hé ! cher maître, par les temps qui courent les vers ne nourrissent plus leur homme et, pour une fois qu'un généreux ami m'offre le pain et le sel, je ne me ferai pas tirer l'oreille.

Joignant l'acte à la parole, l'auteur gai s'installa.

Bon Dieu ! Quel appétit il avait ce fantôme !

C'était un vrai gouffre, un estomac sans fond où s'engloutirent et le carré de veau, et le saucisson, et le brie, et les tomates, et le pain.

Emerveillé, Carcassou regardait cette hécatombe de victuailles et il souriait le brave garçon !

Quand tout fut dévoré, Jean Latruite cessa de manoeuvrer ses formidables mâchoires. Sa poitrine ne sifflait plus, son visage était moins livide, il semblait moins fantôme, moins apocalyptique.

Il alluma la cigarette que lui tendait son hôte, et d'une voix qui avait perdu son accent caverneux.

— Alors, c'est vrai ! Vous avez hérité de beaucoup.

— A peine de quoi payer mes dettes et attendre des jours meilleurs.

— Heureux homme ! Et qu'allez-vous faire maintenant ?

— Renoncer pour quelque temps aux petits travaux qui m'assuraient le pain de chaque jour, entamer un travail sérieux, oeuvre de longue haleine sans recherche de profit immédiat et qui...

— Vous permettra de déployer ce merveilleux talent dont le ciel vous a doué. Ne faites pas la petite bouche, cher maître. Vous avez du talent, tous ceux qui vous connaissent le crient sur les toits et je sais même quelqu'un... quelqu'un qui n'habite pas fort loin d'ici...

En même temps, il désignait d'un geste malicieux l'appartement de Rossignol.

Carcassou rougit jusque derrière les oreilles.

— Comment, Monsieur Jean Latruite ! Vous, un poète ! vous, un gentleman, vous avez surpris...

— Oh ! n'enfourchez pas votre grand cheval. Croyez-vous que ces mille petites bévues que les amoureux commettent à leur insu m'aient échappé, à moi, qui ai

l'habitude de contempler le ciel et la terre du haut de ma gouttière ? A quoi bon dissimuler...

— Eh bien ! après tout, si vous aviez touché juste....

— Je devrais rééditer, à cette occasion, les félicitations que vous m'avez fait ren-gagner tout à l'heure. Mlle Lucile Rossignol est jolie comme l'amour, sage comme un ange, honnête comme la vertu, et l'escarcelle de M. son père me semble copieusement garnie. Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous, et je croirais avoir mérité de la patrie si je réussissais à vous placer bec à bec. Ne vous récriez pas, cher maître, quand on est né pour la guigne à défaut de bonheur pour son compte personnel, il faut se contenter de celui des autres et y contribuer quand l'occasion est là.

Agésilas Carcassou ne s'offusqua plus de l'intrusion du poète dans ses affaires de coeur. Il appartenait à cette catégorie d'amoureux communicatifs, pour lesquels parler de l'aimée est évoquer sa présence.

Il reprit :

— Hélas ! en ce bas monde, tout ne s'arrange pas comme nous le voudrions bien. Si je crois pouvoir augurer favorablement des sentiments que Mlle Rossignol nourrit à mon égard, il n'en est pas de même de son père. Le bonhomme sait la valeur des écus et entretient, à l'égard de ceux qui n'en possèdent pas, certains préjugés...

— Ta ta ta ! Il n'est pas de cheval rétif qu'on ne réussisse à mettre au pas. Puisque la fille est de votre côté, elle finira par entraîner le père dans son sillage. C'est Jean Latruite qui vous le dit.

— Tenez, voisin ! Laissons cela et parlons d'autre chose.

— De quoi voulez-vous que nous parlions ?

— De vous ! qu'est-ce que vous fabriquez en ce moment ?

— Oh ! moi ! J'essaie toujours vainement d'équilibrer un budget qui connaît les amertumes du déficit : je rime des quatrains pour les fabricants de mirlitons et les lanceurs de spécialités pharmaceutiques ; je rédige des pétitions et des couplets sur commande. De temps à autre, je me produis sur les tréteaux du "Merle blanc"...

— Ce qui vous rapporte ?...

— Bon an, mal an, juste de quoi payer ma ration de pain et parfois un soupçon de côtelette. Quant à mon logis, au plancher des hirondelles, n'était le bon caractère du papa Rossignol, voici longtemps que j'aurais dû l'abandonner pour l'arche des ponts et les banes du Luxembourg ! Mais, cher maître, que vois-je ? Ces documents d'un genre spécial qu'on n'a pas coutume de rencontrer vaguement sur les parquets...

— N'y faites pas attention. C'est la plus belle partie de la succession de mon oncle.

— Mais il y en a des tas et des tas. Ce petit, tout petit héritage dont vous parliez, vous hisse d'emblée au grade de Crésus. Vous allez pouvoir faire des folies, acheter l'Obélisque, l'Arc de Triomphe...

— Je n'achèterai rien du tout, voisin ! Ces titres, tels que vous les voyez, sont entièrement dépréciés et ne valent pas qu'on les ramasse.

Jean Latruite ne répliqua pas, il se contenta de palper les Ouraliennes et de les déposer finalement, avec un gros soupir.

— Encore un krach de la finance ! Vrai, cher maître, à voir ces choses-là, on se sent fier de n'être pas capitaliste. . .

Le pauvre hère avait dit cela d'un ton de dignité si comique, qu'Agésilas Car-

cassou ne put s'empêcher de sourire ; cette misère stoïque l'impressionnait et, pour une fois qu'il possédait quelques billets de cent francs bien à lui, il sentait le besoin de venir en aide à plus malheureux que lui.

Mais il ne savait comment s'y prendre. Tout à coup, il lui vint une idée.

— Monsieur Jean Latruite, je vous remercie d'être venu. Ce matin, je me proposais de monter chez vous à propos de certain travail. Vous tournez gentiment les vers, paraît-il.

— C'est mon état, cher maître, en admettant toutefois que le métier de poète soit un état.

— Un de mes amis m'a chargé de lui fournir une pièce très longue, trois cents rimes en moyenne, et tous alexandrins. C'est pour un dîner de noces, et mon ami en veut pour son argent.

— Bien ! bien ! Le sujet ?

— C'est pour un mariage et l'on dit toujours la même chose à propos de mariage. Mon ami évalue ce travail à cent francs, et comme les bons comptes font les bons amis...

— Cher maître ! Point n'est besoin...

— Prenez, vous dis-je, c'est mon ami qui paye ; il est assis sur des dollars, mon ami !

— Ah ! c'est un Américain ? Dans ce cas, j'accepte sans remords la rémunération anticipée de mon travail. Votre ami sera servi dès ce soir.

— Rien ne presse. Mais à propos, un service encore ?

— Dites.

— Démentez donc cette folle histoire de médaille, de distinction honorifique ! J'y tiens énormément...

— Je m'en charge et... d'autre chose encore...

— Ah !

— Oui ! avant trois mois, Mlle Rossignol

s'appellera Mme Carcassou en neuf lettres le chiffre des Muses. Elle le sera, ou j'y perdrai mon nom. Dans trois mois, retenez bien cette date ! Adieu, cher maître, je cours remplir certaines obligations que m'impose ma fortune nouvelle.

Et comme Agésilas s'était levé, Jean Latruite prit congé avec le cérémonial qui avait marqué son arrivée.

L'artiste le suivit des yeux et le vit entrer chez Rossignol, son billet de cent francs à la main.

La visite du poète au propriétaire se prolongea. Elle dura près d'une heure, et la suite de cette histoire dira quelles conséquences elle devait avoir sur les destinées du héros.

LAPEREAU AU VIN BLANC

— Papa ! si tu voulais être bien gentil, tu irais chez M.

Carcassou, le prier de venir entendre ma nouvelle sonate.

A la surprise de Mlle Lucile, l'auteur de ses jours ne se fit pas autrement prier.

— Mais certainement mignonne. Que ne ferais-je pour t'être agréable. Le temps de passer mes chaussons et j'y cours.

M. Rossignol échangea un coup d'œil entendu avec son épouse et il se disposait à remplir sa mission, quand le jeune homme se présenta de lui-même.

De joyeuses exclamations saluèrent son entrée.

— Quand on parle du loup... fit Mme Rossignol.

M. Rossignol se précipita, la main tendue. Ce cher Monsieur Carcassou. Que c'est gentil de votre part ! J'allais vous prier de venir entendre la sonate que notre Lucile compte exécuter au concert de charité des Petits Savoyards. On vous dit connaisseur....

Le jeune homme chercha du regard l'aimable Lucile. Celle-ci, après avoir salué d'une inclination de tête, s'était mise à fureter son carton à musique.

— "C'est bon signe ! pensa Agésilas."

Il se dit que l'empressement de M. Rossignol à cultiver des relations qu'il avait jusqu'alors un peu dédaignées était l'oeuvre diplomatique de la demoiselle.

— Je me trouve excessivement honoré de la haute idée que vous vous faites de mes connaissances musicales, dit-il ; mais il faut beaucoup en rabattre.

— On sait ce qu'on sait, et je maintiens ce que j'ai dit. Vous allez dîner avec nous M. Carcassou. Apporte le mêlé-cassis, Lucile. M. Carcassou dîne avec nous. C'est sans façons... Quand il y en a pour trois...

— Il y en a pour quatre ! acheva Mme Rossignol.

— "Bon ! pensa derechef Carcassou. Je parie que cet animal de Jean Latruite a bavardé et que l'histoire de l'héritage, considérablement grossie, a passé par ici.

Et à haute voix.

— Je cède à la violence, mon cher propriétaire ; mais d'abord, vous allez me permettre une petite formalité. Je vous suis redevable de deux termes, le terme échu et le terme courant...

— Ne parlons pas de ça aujourd'hui.

— Les dettes payées sont des dettes oubliées. Si vous voulez me préparer un bout de quittance.

Il plaça devant lui le portefeuille où — hormis la brèche opérée par l'achat des habits neufs et le subside alloué à Jean Latruite — l'héritage de l'oncle était encore à peu près au complet, et en tira six billets de cinquante francs.

— Trois cents francs, montant de deux termes. Prenez, cher Monsieur.

— C'est le jour ! fit M. Rossignol.

— Ouh ! C'est le jour. Ce matin, nous avons eu la visite du locataire du sixième, ce pauvre M. Jean Latruite. En voilà une visite que nous n'attendions guère ! Il faut croire que les héritages se sont mis à pleuvoir dans la maison...

“Ça y est, Jean Latruite a fait du zèle !” se dit encore Agésilas.

L'honnêteté naturelle du jeune homme s'insurgea, il ouvrit la bouche pour remettre les choses au point. Mais, à ce moment, son regard croisa celui de Lucile qui avait fini par découvrir la partition qu'elle cherchait.

Ce regard lui parut si sympathique, la demoiselle était si jolie que ses bonnes résolutions s'évanouirent.

— Ma foi ! tant pis ! si je n'ai pas la force, mon cœur y suppléera. Vogue la galère !

M. Rossignol devenait tout à fait paternel.

— Alors, c'est vrai ! Un grand changement s'est opéré dans votre existence ?

— Mais oui, Monsieur Rossignol. Mieux vaut tard que jamais ; et puis j'ai l'avenir devant moi.

— Sans doute, sans doute ! L'avenir c'est beau, mais une mauviette dans la poêle, a toujours mieux valu qu'une oie dans le pré du voisin. C'est un proverbe de mon pays. Vous songez donc à vous établir sérieusement ?

— Pourquoi pas ! J'en ai assez de mon existence triste, sans but et sans stimulant.

— Hem ! hem ! L'idée pourrait être plus mauvaise et il ne manque pas, à Paris, de jeunes filles honnêtes dont les parents seraient les premiers à vous encourager.

Les allusions du père Rossignol étaient si précises, si transparentes, que le sculpteur eut un nouveau scrupule.

“Diable de Jean Latruite ! Dans quelle aventure il m'embarque. N'eût-il pas mieux valu y aller franchement.”

Il maudissait le poète et le bénissait à la fois.

Mais ses révoltes contre le mensonge reprenaient le dessus. Comment finirait l'idylle, quand le père Rossignol apprendrait que le fameux héritage se bornait à quelques centaines de francs et à des titres sans valeur ?

Il n'eut pas le courage de dissiper un malentendu qui lui semblait évident, mais il résolut de se retrancher derrière une prudente réserve.

M. Rossignol qui, de son côté, cherchait à provoquer des confidences, continua :

— Vous ne tarderez donc pas à nous quitter, à vous installer plus confortablement ?

— Pour l'instant, je n'en ai pas la moindre idée. Je conserverai mon atelier quelque temps encore. Je vais travailler pour le salon, essayer de conquérir cette fameuse médaille.

— A la bonne heure ! jeune homme. Je suis de votre avis : la fortune ne doit jamais exclure le travail.

Des profondeurs de la cuisine arrivaient des buées qui en disaient long sur les talents culinaires de Mme Rossignol.

— Mon épouse nous prépare un petit plat dont vous me direz des nouvelles. Ah ! Ah ! jeune homme, ne me parlez pas de la cuisine des restaurants ! Le pot-au-feu du ménage, je ne connais que ça !... Encore un mêlé-cassis ?

Mme Rossignol, des joues empourprées par le voisinage des fourneaux, venait de rentrer.

— Allons, M. Carcassou, débarrassez-vous ! Lucile va mettre la nappe.

En un clin d'œil, le couvert fut dressé. Était-ce un effet du hasard ?... Mlle

Lucile se trouva placée à côté du sculpteur.

Le potage fut accueilli silencieusement. Puis, la bonhomie du père Rossignol, la verve d'Agésilas prirent leur envolée, et le dialogue entra dans sa phase la plus animée.

Le lapereau au vin blanc, chef-d'oeuvre de Mme Rossignol, fut salué avec enthousiasme.

— Délicieux ! Délicieux ! ne cessait de répéter Agésilas Carcassou qui avait tout intérêt à pincer la corde sensible de son hôte.

— Vous ne sauriez mieux dire, jeune homme ! Et pourtant vous n'appréciez jamais le lapereau au vin blanc comme je l'apprécie, moi !

— Je sais qu'en matière de cuisine...

— Vous me croirez ou vous ne me croirez pas, M. Carcassou, mais chaque fois que je mange du lapereau au vin blanc, je sens mon coeur qui fait toc-toc ! Non ! je n'y tiens plus ! il faut que je vous raconte ça.

Mme Rossignol intervint.

— Ne l'écoutez pas, M. Agésilas, il va dire des sottises. Vieux fou ! A-t-on jamais vu... A son âge !

— Voyons chérie, il n'y a pas de mal à dire que je dois mon bonheur au lapereau au vin blanc ! Oui, jeune homme, imaginez-vous qu'en mon jeune temps je rechinais à m'engager dans des liens du mariage. Non pas que le célibat me sourît outre mesure, mais par simple indécision. J'avais fait la connaissance d'une aimable voisine dont la mère possédait une recette de lapereau au vin blanc à se lécher les doigts. J'allais chez elle pour jouir de la vue de Mlle Euphrasie, et aussi pour le lapereau au vin blanc ! Vous comprenez ?

— Parfaitement ! fit Agésilas qui ne comprenait rien du tout.

— Mes fréquentes visites chez la mère de Mlle Euphrasie avaient fini par mettre en mouvement les bonnes langues du quartier, si bien qu'un jour la future belle-maman me reçut d'une façon !... mais d'une façon !... — Te voilà, mon garçon, tu viens pour le lapereau ! dit-elle. — Mais oui !... — Eh bien, petit, il n'y a plus de lapereau pour toi, à moins que tu n'aies en demander la permission au maire et à M. le curé ! C'était parler, ça !

— Je vous crois !...

— Alors, mon cher Monsieur, je n'ai plus hésité !... Je suis allé avec Euphrasie chez le maire et chez le curé !... Et j'ai eu du lapereau au vin blanc toute ma vie ! N'est-ce pas, chérie ?

Toute confuse, Mme Rossignol approuva du geste.

— Une idylle !... Vraiment, ce lapereau au vin blanc a des propriétés que j'étais loin de lui soupçonner ! insinua le sculpteur.

— C'est ainsi, cher Monsieur, tout ce qu'il y a de plus ainsi ; j'ajouterai que le lapereau au vin blanc est de tradition dans notre famille. C'est-à-dire que notre mignonne est dépositaire de la recette, et si son mari...

— Vous ne demandez pas si ce mari, encore problématique, appréciera comme vous ce plat sans pareil ! interrompit Lucile.

Carcassou se sentit pris au piège ; mais comme ce piège ne l'effrayait nullement, il se décida à brûler ses vaisseaux.

— Je ne sais quels sont les goûts de l'heureux mortel qui fera battre le coeur de Mlle Lucile ; mais, pour ma part, je mangerais du fameux lapereau deux fois par jour, à déjeuner et à dîner.

M. et Mme Rossignol échangèrent une oeillette significative, Mlle Lucile paraissait très occupée à nettoyer son rond de

serviette.

On servit le café, les liqueurs, puis Mlle Rossignol se mit au piano.

La sonate annoncée était une horreur, mais Agésilas ne s'en douta pas ; il tournait les pages et n'avait d'yeux que pour la musicienne.

— Vous chantez, M. Carcassou ? demanda Lucile quand elle eut plaqué le dernier accord.

Agésilas s'exécuta de bonne grâce.

Dans des fauteuils qu'ils avaient roulés côte à côte, M. et Mme Rossignol se pâmaient.

— Quelle jeunesse ! quel feu ! Réellement, ces jeunes gens sont faits l'un pour l'autre et nous aurions tort de mettre obstacle à leur union.

— Je ne dis pas, chérie. Mais es-tu bien sûre que M. Jean Latruite nous a dit la vérité, concernant ce gros héritage ?

— Quel intérêt ce garçon trouverait-il à mentir ! Je te dis que M. Carcassou est devenu riche par son oncle de Pétignac. Il a chez lui une liasse de titres, haute comme ça. M. Jean Latruite les a vus. Au reste, tu peux t'informer.

— C'est ce que je compte faire. Connais-tu le nom du notaire de Pétignac ?

— Avec ça que, dans ces petits trous, il y a des notaires autant que d'épiciers !

— Tu as raison. Par acquit de conscience, je demanderai des renseignements, par dépêche, ce soir même... Bravo !... Bravo !

Ils s'interrompirent pour applaudir le chanteur.

— Bravo, jeune homme ! C'est chanter, ça !

Les jeunes gens restèrent en tête à tête : Mlle Lucile, sur le tabouret du piano ; Agésilas, près de la fenêtre et assez embarrassé de lui-même.

— Vous ne jouez plus, Mademoiselle ?

dit-il pour dire quelque chose.

— Mais non, Monsieur Carcassou, je pense.

— A quoi ?

— A votre lettre de ce matin.

— Vous l'avez lue ?

— Oui !... A cette occasion, je dois vous transmettre les félicitations de maman !... elle trouve que vous écrivez presque aussi bien que M. Jean Latruite qui nous a fait lire un jour de ses poésies...

D'un geste nerveux elle rajusta les boucles qui folâtraient sur ses tempes et reprit :

— Alors, c'est vrai ce que vous dites !... Vous... vous m'aimez ?

— Pourriez-vous m'en empêcher ? Car vous êtes charmante !...

— Assez de phrases. J'aime les situations nettes et je vais droit au but ! Vous allez me répondre franchement.

Elle baissa la voix.

— Et cet héritage qui oriente de notre côté les sympathies de mes parents !... Là !... entre nous ?...

— Il existe réellement.

— Vous êtes donc riche ?

— Non, Mademoiselle, je ne suis pas riche.

— Ces titres dont Jean Latruite nous a parlé ?

— Sont entièrement dénués de valeur. La succession de mon oncle se chiffre par quelques centaines de francs qui seront bientôt à leur fin. Mais je suis riche d'espérances. Je travaillerai, je ferai ma trouée !... Si Dieu m'assiste, je mettrai à vos pieds un nom et une fortune acquis par le travail.

— En bon français, cela signifie que vous êtes pauvre.

— Plutôt pauvre !

— Elle eut une pause, puis reprit :

— Ça change les affaires du tout au

tout.

— Lucile ! Est-ce que vous aussi...

— Si vous eussiez été riche, j'aurais peut-être hésité ; mais l'aveu que vous me faites si loyalement renverse mes dernières préventions. Vous m'aimez donc bien ?

— Osez-vous le demander ? Pour vous, pour un de vos sourires, je donnerais ma vie.

— Propos d'amoureux qui se disent dans les romans.

— Propos du coeur. Tenez Lucile, si vous me rebutiez, je ne sais ce que je ferais, mais je m'enfuirais bien loin, si loin que...

Brusquement, elle posa sur le clavier sa main qui y plaqua un accord inattendu.

Ses joues étaient d'un rouge ardent, ses lèvres frémissaient ; avec la même brusquerie, elle interrompit ses arpèges, et pivotant sur son tabouret :

— Monsieur Carcassou, aimez-vous le lapereau au vin blanc ?

— Mademoiselle !...

— Qui ne dit rien, dit oui. Eh bien ! répondez cela à mon père, ce soir même, vous entendez ?

M. Rossignol, qui y avait mis le temps, opérait sa rentrée ; il déposa les cigares en même temps que Mme Rossignol arrivait avec les bols de punch.

Ni l'un ni l'autre n'avaient vu le manège des jeunes gens ; seulement, M. Rossignol avait un sourire, mais un sourire...

On alluma les cigares, on fit honneur au punch et le dialogue reprit à bâtons rompus. Carcassou, qui avait un peu perdu la tête, ne cessait de faire des coq-à-l'âne du plus merveilleux effet. Mme Rossignol, subissant l'influence du punch, se livrait à de visibles efforts pour tenir les yeux ouverts. M. Rossignol proposa une partie de dominos. Mlle Lucile était décidément une

petite femme qui n'aimait pas à y aller par quatre chemins ; les hésitations de son prétendant l'exaspéraient et, en présence de son inaction, elle résolut de lui donner une bonne poussée.

— Papa, dit-elle, laissons là ces insipides dominos. M. Carcassou a quelque chose à te dire.

— Ah ! fit l'ex-concierge, avec un étonnement joué.

— C'est que... balbutia Agésilas.

— Quoi ! Vous voilà d'un coup, bien déconfit. Ai-je l'air si terrible que ça ?

— Enfin voici... Je vous ressemble, Monsieur Rossignol ! J'aime le lapereau au vin blanc...

Il bredouilla :

— J'adore le lapereau au vin blanc. J'adore Mlle Lucile, et je voudrais en manger toute ma vie, du lapereau, s'entend, et j'ai l'honneur de vous demander sa main, la main de Mlle Lucile qui... qui...

— Qui conspire avec vous... Parfaitement, jeune homme.

D'un coup de coude, M. Rossignol interrompit la somnolence de son épouse, et s'adressant à sa fille :

— C'est un complot ! Avouez-le, Mademoiselle...

Agésilas, le gros paquet lâché, avait retrouvé tout son calme.

— Je suis disposé, cher M. Rossignol, à ne plus donner qu'un but à ma vie : le bonheur de Mlle Lucile. Nous nous sommes franchement expliqués à ce sujet, et pour être heureux, nous n'attendons que votre consentement.

— Je me trouve fort honoré de votre demande, mon garçon ; mais enfin, vous en conviendrez, on n'achète jamais un chat dans un sac. Qu'est-ce que tu en penses, chérie ?

— On pourrait voir. Personnellement, M. Carcassou ne me déplairait pas.

M. Rossignol reprit :

— En principe, je ne dis pas non, c'est plutôt oui que non ; seulement, vous me prenez au dépourvu, et comme la nuit porte conseil...

Il s'était levé.

— Regagnez en paix votre domicile, jeune homme. Demain, dans le cours de la journée, nous vous ferons connaître le résultat de nos délibérations.

— Et papa vous apportera lui-même son consentement, ajouta malicieusement Lucile.

Agésilas serra énergiquement la main que lui tendait M. Rossignol, il s'approcha de la grosse dame pour en faire autant.

Mlle Lucile intervint encore.

— Quel mauvais soldat vous faites, Monsieur mon fiancé. Embrassez donc votre belle-maman. là, sur les deux joues.

— A demain ! répéta Agésilas.

Et, comme épouvanté de l'acte de bravoure qu'il venait d'accomplir, il fit une sortie qui ressemblait à une fuite.

Comme il se disposait à rentrer chez lui, il se heurtait à un personnage accroupi sur les marches de l'escalier et que les ténèbres l'avaient empêché de voir.

— Maladroit !

— Maladroit ! Ohé... Qui pouvait prévoir que vous sortiriez de là comme Vulcain précipité de l'Olympe ? Il est vrai que, dans cette cour, il fait noir comme dans un four. Vous ne me reconnaissez pas, cher maître ! Faut-il faire de la lumière ?

— Jean Latruite ! Que faites-vous là ?

— Ah ! le plus ingrat des hommes. Je veille sur mon oeuvre, sur votre bonheur ! Ah ! Ah ! les petits gâteaux que j'ai mis au four viennent à merveille et bientôt seront bons à croquer. J'ai suivi les débats de cette première audience ; pour

être précis, j'ai écouté aux portes. Ne récriminez pas, c'était mon droit et mon devoir.

— Jean Latruite, il faut que je vous parle.

— Je n'en doute pas, cher maître ; c'est même afin que vous me parliez que je suis ici... Seulement, voilà, pendant que vous faisiez la connaissance du vin chaud de belle-maman Rossignol, je n'ai dégusté, moi, que l'air du temps...

— Entrons chez moi ! Je possède encore une couple de bouteilles de ce petit briolet...

Deux minutes après, le sculpteur et le poète étaient installés dans l'atelier.

Carcassou avait débouché le flacon de briolet et empli les verres, mais il ne soufflait mot.

— Eh bien ! fit Jean Latruite, vous ne dites rien ! Pourtant, les choses se sont passées comme si j'en avais tracé le scénario.

— Il est de fait que vous y avez collaboré.

— Oui, cher maître, et cette collaboration a mieux réussi que d'autres hélas !

— Je vous en félicite ; mais, comme je tiens à être fixé sur votre participation à la pièce, vous allez me répéter sans embages ce qui a été dit, ce matin, entre le père Rossignol et vous.

— J'ai débuté par une opération qui m'a relevé d'un certain nombre de crans dans l'estime du bonhomme, c'est-à-dire que je lui ai payé mes nombreux termes échus. M. Rossignol n'en revenait pas...

— Passons ! et après ?

— Quelle fougue, cher maître ! N'oubliez pas que je me suis établi votre mentor, votre guide, votre conseil, et qu'à ce titre, j'ai droit à des égards. Je reprends donc le fil de mon récit. Où en étais-je ?... Je dépeignais l'ahurissement du père Ros

signol qui me demanda : — Vous avez donc hérité, M. Jean Latruite?... — Moi! pas le moins du monde ; c'est cinq louis que je dois à la libéralité de mon ami Carcassou, lequel hérite de son oncle, un archi-nabab de Pétignac-les-Colombes." Ah! si vous aviez vu le physique du bonhomme et de madame son épouse ! Dare, dare, ils vont chercher le mêlé-cassis et voilà l'interrogatoire qui reprend.

— Vous n'avez pas lâché de sottises ?

— Des sottises ! Vous avez pu vous convaincre du contraire.

— Mais enfin, que leur avez-vous dit? Que j'étais riche ?

— Comme l'antique Crésus.

— Au moins, vous n'avez pas fait allusion aux Ouraliennes ?

— Elles furent, au contraire le principal sujet de l'entretien.

— Malheureux ! Ces titres ne valent rien.

— C'est un détail.

— Il viendra un jour où on saura tout, où M. Rossignol apprendra la vérité.

— Ce jour-là, vous serez marié !

— Rossignol me reprochera de l'avoir trompé !

— Il ne vous reprochera rien !

— Le jeu est dangereux.

— Homme pusillanime ! Vous voyez tout par le petit côté. Au pis aller, Mlle Rossignol — pardon — Mme Carcassou arrangera les choses. L'essentiel est que le mariage se fasse sans encombre, et cela me regarde. Je ferai votre bonheur et, si c'est nécessaire, je le ferai malgré vous ! Décidément, ce briolet est du velours liquide. Encore un verre, s'il vous plaît !..

DEPART

POUR L'EXIL

noees était arrivé et qu'il conduisait la

charmante Lucile à la mairie, dont la grande salle ressemblait énormément à l'étude du notaire Pigeolet.

Il faisait grand jour quand il se réveilla ; par la fenêtre restée entr'ouverte s'insinuait un large rayon d'or dans lequel tout un peuple d'infiniment petits prenait ses ébats ; sur son socle, une figurine inachevée souriait béatement à une grosse mouche qui se cognait contre la vitre. Au dehors, la cour était déjà pleine de bruits et, sous les combles, l'ébéniste mélomane vocalisait une tyrolienne.

— Ah ! le beau rêve ! le beau rêve ! dit le dormeur, se frottant les yeux.

Il sauta du lit, se recueillit un instant, passa ses vêtements et alla consulter sa montre.

— Neuf heures ! Est-il possible de passer comme ça ! Le punch de Mme Rossignol, le mêlé-cassis et mon petit briolet ont produit leur effet. Et moi qui ai tant à faire....

Il alla ouvrir la fenêtre à deux battants, et, sous prétexte de prendre d'air, il regarda dans la direction de l'appartement Rossignol ; mais il ne vit que les géraniums rouges sur la tablette et le gros chat qui se passait la patte derrière les oreilles.

"Le temps va changer. Il pleuvra," pensa le jeune homme.

Et il ajouta :

— Pourvu qu'il ne pleuve pas sur mon bonheur ! Ah ! ce rêve ! fallait-il qu'il finit ainsi...

Il s'amusa quelques minutes à regarder les compagnons ébénistes qui descendaient un gros meuble à l'aide d'une poulie ; puis il se retira pour vaquer aux préparatifs du déjeuner.

Il remarqua un carré de papier qu'on avait glissé sous sa porte, alors qu'il dormait encore.

— Le père Rossignol m'écrit. Pourquoi ne vient-il pas lui-même ? C'est de fâcheux augure.

Mais il fut rassuré en constatant que la lettre portait l'estampille de la poste et le timbre du Havre ; il déchira l'enveloppe et prit connaissance de l'épisode dont voici la teneur :

“Mon cher cousin,

“En remontant bien haut dans vos souvenirs, vous retrouverez peut-être les traits de votre cousin Aristide Carcassou avec lequel vous fîtes si souvent l'école buissonnière et qui certain matin, à la suite d'une correction paternelle, disparut sans tambour ni trompette.

“Ce cousin, cher cousin, est celui qui a le plaisir de vous écrire.

“Comme le reste de la famille, vous vous serez dit que j'ai mal tourné ; il n'en est absolument rien, et si je n'ai pas fait une grosse fortune, je crois avoir employé de façon utile mes nombreuses facultés qui n'eussent jamais été appréciées à Paris.

“Tel que vous me verrez bientôt, je reviens d'Amérique où j'ai successivement exercé les professions de matelot, de dentiste, de cow-boy, de chercheur d'or, de batteur d'estrade et de maître d'école dans une tribu indienne de Sonora.

“Depuis un an, je fais partie de la troupe du cirque Buffalo qui vient donner en Europe une série de représentations.

“Nous voici au Havre ; dans un mois, nous serons à Paris et vous pensez, cher cousin, que je profiterai de l'occasion pour vous serrer la main et causer des temps lointains, hélas ! de notre prime jeunesse.

Aristide CARCASSOU.”

“P. S. — Avec l'espoir que cette lettre

vous parviendra, je l'envoie à votre adresse que j'ai eu la bonne fortune de trouver dans le “Bottin.”

Cette lettre, d'une grosse écriture hachurée, émaillée d'un nombre respectable de fautes d'orthographe, ne laissa pas que de lui causer une grande surprise.

Agésilas se souvenait parfaitement du cousin Aristide, une sorte de mauvais sujet au coeur d'or, vrai gamin de Paris, toujours à l'affût d'une mauvaise farce, amoureux de longues balades sans but dans les fortifs et dans la banlieue, grand batailleur et arbitre de toutes les querelles entre galopins, où il prenait le parti du plus faible contre le plus fort.

Ah ! les belles explorations qu'ils firent de conserve, les jours où l'air de l'école sentait le renfermé. La belle vie de vagabonds qu'ils avaient menée jusqu'au jour où le cousin Aristide, se sentant à l'étroit dans Paris, avait pris la clef des champs pour de bon, sans dire où il allait voilà bientôt dix-huit ans !

Depuis, on n'avait plus eu de ses nouvelles ; on le croyait mort dans quelque naufrage ou dans quelque rixe lointaine. Agésilas lui-même, avait fini par oublier.

— Pour un revenant, je crois qu'en voilà un ! Après tout, je me serai pas fâché de le revoir, ce diable d'Aristide ! conclut le sculpteur en mettant la lettre en poche.

Il acheva de préparer le déjeuner, mais tant étaient grandes ses préoccupations qu'il cessa de penser au cousin Aristide.

L'heure où vraisemblablement, il allait recevoir notification de l'arrêt prononcé par M. Rossignol approchait ; d'un moment à l'autre, le digne homme pouvait faire irruption dans l'atelier et lui dire, de cette voix émue qu'il savait prendre quand il parlait du lapereau au vin blanc :

— Embrassez-moi, mon gendre, ma fille est à vous !

Car le doute n'était pas possible : si la veille, le père Rossignol n'avait pas donné son consentement pur et simple, c'était par respect de la forme.

Tout irait donc au mieux dans le meilleur des mondes. Agésilas se livrait à ces considérations optimistes quand Jean Latruite, après s'être annoncé par la fenêtre, entra la mine réjouie.

— Salut au plus fortuné des mortels ! Mais que les mânes de Balthazar me confondent ! Vous êtes toujours à table ?

— Les émotions d'hier m'ont creusé la dent. Voulez-vous m'aider ?

— Je sais cher maître, que vous me tendriez rancune de décliner l'invitation. Passez-moi donc la moutarde...

— Avez-vous achevé le poème que je vous commandai hier ?

— Désirez-vous que j'en donne lecture ?

— Non ! je m'en délecterai après déjeuner, et vous allez m'en trousser un autre pour ce soir-même ; quelque chose de léger, une chanson à boire sur un air quelconque. Mon ami payera ce travail un louis.

— C'est un Mécène, votre ami ! Dites-moi son nom que je le grave en lettres d'or au temple de Mémoire.

— Mon ami préfère garder l'anonyme ; mais, comme il vous porte beaucoup d'intérêt, il désire que vous consacriez cette somme à... à... à votre garde-robe. Le prix qu'il paye n'est pas énorme...

— Comment ! pas énorme !... Je sais un marchand du dernier chic qui, à ce tarif-là, me fournira de véritables trésors somptuaires.

— Voici les vingt francs.

— Mille grâce, cher maître !... Je cours, de ce pas, chez mon couturier où je choisirai un smoking qui sera de tenue

pour la noce prochaine.

— Mais ne filez donc pas comme ça ! Si ça ne vous dérange pas, entrez sous un prétexte quelconque chez les Rossignol, tâchez de cueillir une information, je suis littéralement sur le gril.

— Tout vient à point à qui sait attendre. A bientôt, cher maître. Voici dix heures ; sur le coup de midi j'apporterai des nouvelles.

Resté seul, Carcassou s'abandonna quelque temps au fil de ses rêveries, puis il se leva et retourna à la fenêtre.

Les ébénistes avaient fini de déménager le gros meuble. Du côté Rossignol, les choses restaient dans le même état, à l'exception du gros chat qui, ayant fini ses ablutions, ronronnait au soleil.

Derrière les géraniums et les rideaux embrassés de crème, Agésilas crut voir une silhouette féminine ; il se pencha et reconnut la femme de ménage qui vaquait à son service.

Quant aux maîtres, pas un indice n'annonçait leur présence.

Ne sachant que conclure, le sculpteur s'arrêta au parti d'attendre le retour de Jean Latruite : il prit ses ébauchoirs. Mais le travail l'agaçait, il gâcha une statuette ; mécontent, il rejeta les outils et arpentait l'atelier de long en large.

Une demi-heure, trois quart d'heure, une heure passèrent.

Un bruit de pas précipités annonça le retour du poète.

Celui-ci avait l'air tout déconfit. Agésilas eut un mauvais pressentiment.

— Vous me faites l'effet de revenir de vos propres funérailles ! Qu'avez-vous ? interrogea-t-il.

— Ce que j'ai ! Laissez-moi reprendre haleine. Prenez garde : Vous allez arracher les boutons de mon smoking.

Carcassou trépigrait.

— Ce que j'ai ! reprit le bohème. J'en ai de drôles à vous annoncer. Imaginez-vous que Rossignol...

— Eh bien ! Rossignol ?

— Ce matin, après avoir reçu un petit bleu, il... il... est parti pour la campagne.

— Qu'est-ce que vous me racontez-là ?

— La vérité, telle que je la tiens de la bouche de Mlle Fanfan Laridon. Votre futur beau-père est parti pour la campagne avec la future belle-maman et la future Mme Carcassou qui allongeait une mine, mais une mine...

Quand dans l'étude du notaire Pigeolet, Agésilas Carcassou avait appris qu'un demi-million de titres ne valait pas un sou, son ahurissement avait été voisin de la stupeur ; mais ce n'était rien, comparé à l'abîme d'hébêtement où le précipitait la révélation de son messenger.

Il rougit, il pâlit, le sang afflua à ses tempes, des sons d'orgue mugirent dans ses oreilles ; il fut plusieurs minutes sans réussir à prononcer un mot.

— Parti pour la campagne ! Sans prévenir ! Mais c'est la ruine, c'est la culbute de mes espérances ! Vous ne dites rien, Jean Latruite !

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Un mot pour me rassurer. Ne voyez-vous pas comme je souffre ?

— Voilà que vous vous désolez parce que M. Rossignol a jugé bon d'aller respirer "extramuros." C'est hygiénique, ces excursions sous les ombrages. Votre fiancée y gagnera des couleurs.

— Comment avez-vous le courage de plaisanter ?

— Loin de moi toute idée malplaisante. Tout bien considéré, cette fugue en famille n'a rien d'intempestif. La smalah ne sera plus longtemps à réintégrer ses pénates, puisque la femme de ménage vaque

comme de coutume à son office. Tenez, voici qui va entièrement vous rassurer.

C'était un "chasseur" d'hôtel qui gravissait les marches, une lettre à la main.

— M. Agésilas Carcassou ?

Le sculpteur se précipita.

— C'est moi, donnez vite.

D'un coup sec il déchira l'enveloppe.

— Probablement la prose du beau-père ? fit interrogativement Jean Latruite.

Agésilas ne répondit pas, mais il devint livide ; la tête entre les mains, il éclata en sanglots.

Le poète respecta cette douleur, mais il ramassa la lettre.

Elle était réellement du père Rossignol.

Sur une feuille portant la firme d'un café voisin de la gare Saint-Lazare, l'excconcierge avait déposé le texte suivant :

"Monsieur,

"Vous pouviez supposer que je n'allais pas vous donner ma fille sans m'entourer de renseignements.

"Il résulte de mes informations que votre héritage est une vaste fumisterie.

"En conséquence, tout est rompu entre nous ; ne cherchez pas à revoir ma fille que je conduis, pour quelque temps à la campagne, chez des amis. Là-dessus, je vous salue.

"Albert ROSSIGNOL,"

"Propriétaire."

Jean Latruite semblait fort marri de la tournure que prenait l'affaire.

— Hé ! hé, cher maître ! L'immuable destin n'a pas répondu à vos espérances ! Qu'est-ce ! Vous pleurez ! Est-ce qu'un homme pleure pour une amourette contrariée ? Je vais accorder pour vous la lyre aux neuf cordes et réciter des vers.

— Allez au diable avec votre lyre aux neuf cordes ! C'est vous qui avez tout compromis par vos exagérations.

— Qu'entends-je ! Il faut une victime expiatoire et c'est sur moi que vous criez haro ! Adieu, Monsieur. Je me retire.

— Où allez-vous ?

— Dans le silence de mon cabinet, méditer sur l'ingratitude des mortels.

— Un instant, Jean Latruite. Vos intentions étaient bonnes et c'est pourquoi je n'éprouve aucun ressentiment à votre égard. Votre main, et séparons-nous bons amis.

— Nous séparer ! Qu'allez-vous faire ?

— Je quitte cette maison où s'attachent de trop pénibles souvenirs.

— Vous avez l'intention de planter vos lares dans un autre quartier, l'idée est bonne. Je vous tiendrai au courant de ce qui se passera ici. Chagrin d'amour n'est pas mortel, et si la petite vous aime, comme je le crois, elle finira par avoir raison de l'obstination du vieux crocodile.

— Inutile. J'ai l'intention de quitter Paris, la France, l'Europe si possible.

— Pourquoi pas la boule terrestre, pendant que vous y êtes. Et où irez-vous ?

— Où les vents me pousseront.

— C'est un système de locomotion fort irrégulier. Laissez-moi vous raisonner, vous démontrerez que c'est absurde.

— Je vous en prie, n'insistez pas, vos arguments tomberaient à faux et ne feraient que m'exaspérer.

— Jean Latruite se tut ; il parut réfléchir.

— Toutes choses bien considérées, vous n'avez pas tort de chercher à vous retirer de la circulation, une couple de mois : c'est le seul moyen de mettre un emplâtre sur le passé et d'amener le père Rossignol à d'autres sentiments.

— Comment...

— C'est mon affaire. Laissez-moi piloter la barque que vous désertez. Je suis votre Mentor, et à ce titre...

Chez Carcassou, la crise était passée : il haussa les épaules et alla précipiter dans une valise ses outils et quelques objets de toilette.

— Soudain, il se souvint de la lettre du cousin Aristide.

— Tenez, dit-il, la remettant au bohème. Si vous voyez ce monsieur, dites-lui ! dites-lui ! dites-lui... que j'ai dû m'absenter pour une affaire urgente, que je regrette beaucoup, mais que... puisqu'il parcourt l'Europe, j'espère le rencontrer quelque part !... En route, voisin, je vous permets de me faire la conduite.

— De quel côté ?

— Vers la gare du Nord, où je prendrai place dans le premier train en partance pour n'importe où.

— Et quoi y faire, n'importe où, là où vous allez ?

— Travailler de mon métier, en attendant que j'aie plus loin.

Déjà Agésilas Carcassou avait franchi le seuil, il tourna la clef et la glissa sous la porte.

Puis entraînant l'illustre Jean Latruite, il descendit la rue, contourna l'Odéon, gagna la rive droite et se dirigea vers la gare.

L'HOMME AU

GRAND

CHAPEAU

Un mois s'est écoulé.

A part l'atelier d'Agésilas Carcas-

sou qui reste obstinément clos, rien n'est changé dans l'ancien hôtel de Boisrobert. Mlle Fanfan Laridon et ses ouvrières plissent toujours des chemisettes, l'ébéniste mélomane chante ses chansons, les géraniums viennent encore s'épanouir à la fe-

nêtre et, fidèle à ses habitudes, le gros chat ne manque jamais, quand il fait beau, de s'ébrouer au soleil.

Si rien n'est changé à l'extérieur, il n'en est pas de même dans le ménage Rossignol.

Un grand air de tristesse plane dans les pièces assombries ; le piano se tait et ne vibre plus sous les doigts de Mlle Lucile qui les lèvres boudeuses, le geste nerveux, va et vient par l'appartement, parlant à peine, rêvassant sans cesse, brisant une potiche par-ci, une soucoupe par-là, et tournant le dos à Mme Rossignol qui hasarde parfois de timides consolations.

L'état d'âme de la demoiselle déteint sur son père ; il est devenu sombre, irritable ; il fuit son intérieur, dédaigne le lapereau au vin blanc et va, le malheureux, chercher au café, un oubli de ses maux.

Les nuits mêmes ne lui apportent plus la douceur du repos et le calme du sommeil, il se débat sous l'oppression d'horribles cauchemars et, le front baigné de sueur froide, engage des luttes désespérées contre ses persécuteurs.

Agésilas Carcasson ! Le baron de Boisrobert ! Ces deux misérables empoisonnent son existence, jadis si quiète et si pacifique.

Ah ! s'il les tenait, ces monstres ! Et après s'il venait à les tenir ? Qu'est-ce qu'il pourrait bien leur faire ? Non, tout cela finirait mal.

Ce matin là, M. Rossignol — selon l'expression de son épouse — s'était encore levé du "pied gauche", c'est-à-dire avec des dispositions qui permettaient d'augurer un certain nombre de bourrasques pour le courant de la journée.

M. Rossignol arriva dans la cuisine en pestant contre les courants d'air, il maugréa à propos de son lait qui avait un goût de brûlé, expédia sa pantoufle sur

l'échine du chat et finit par s'adresser à Mlle Lucile qui, accoudée à la fenêtre, regardait avec une extrême attention quelque chose de vague et d'imprécis, visible pour elle seule, sur le mur d'en face.

— Eh bien, fille ! Nous allons ce soir à la Gaité ? On y joue une pièce nouvelle dont M. Jean Latruite dit beaucoup de bien.

— Merci, papa, je n'aime plus le théâtre.

— Mais c'est une distraction, et tu as besoin de distractions !

— Si ça peut vous faire plaisir, allez-y avec maman.

— J'oublie que tu n'aimes pas la Gaité. Veux-tu le Châtelet ?

— Non !

— L'Opéra ?

— Encore moins.

— J'ai l'intention de faire des sacrifices. Veux-tu que nous bouclions nos malles, que nous fassions un petit voyage en Suisse ! en Italie ! Ça changera tes idées.

— Merci, je ne veux pas quitter Paris.

— La campagne ?

— J'en ai eu mon compte, dans cette ferme de la banlieue où vous m'avez séquestrée quinze jours comme si...

— C'était dans ton intérêt, fille, et, plus tard, tu m'en sauras gré.

Mlle Lucile haussa les épaules, elle rajusta son chignon devant la glace et s'en alla dehors éclaircir le feuillage des géraniums.

M. Rossignol renonça à poursuivre les négociations ; il chaussa ses bottines et se disposait à sortir, quand se présenta un monsieur dont les allures n'annonçaient rien de bon.

— M. Rossignol ?

— C'est moi ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous avez eu comme locataire un

sieur Carcassou, se disant artiste sculpteur et âgé de trente-deux ans ?

— Permettez ! Avant de me poser comme ça des questions vous pourriez me dire qui vous êtes.

— Buissonnet, de la maison Bigorneau et Fils qui m'a chargé de prendre des renseignements sur ledit Carcassou.

— Et qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Son domicile actuel.

— Alors vous pouvez courir après, car j'en sais autant que vous.

— Voilà qui est extraordinaire !

— C'est comme ça.

— A quelle époque remonte le départ de votre locataire ?

— Je n'en sais rien ! Un mois, je pense.

— Et il ne vous a pas dit où il allait ?

M. Rossignol commençait à perdre patience.

— Dites donc ! Est-ce que ça va durer longtemps cet interrogatoire ?

— Une dernière question. Savez-vous ce que M. Carcassou a fait des "Ouraliennes" à lui léguées par son oncle ? Les a-t-il vendues ?

— Mes locataires n'ont pas l'habitude de me rendre des comptes. Quant aux "Ouraliennes", je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— En êtes-vous bien sûr ?

— C'est trop fort ! Auriez-vous la prétention de m'apprendre ce qui se passe chez moi ! Sortez, Monsieur. La patience humaine à des bornes.

Le quidam eut un sourire insolent ; il salua et sortit comme il était venu.

— Qu'est-ce qu'on te voulait encore ? demanda Mme Rossignol qui n'avait entendu que la fin du dialogue.

— Encore un oiseau qui vient s'enquérir de ce monstrueux Carcassou. C'est le dixième depuis huit jours. S'il en arrive

un onzième, tu le jetteras dehors sans autres compliments.

Et M. Rossignol, enfonçant son bonnet jusqu'aux oreilles, traversa la cour, passa sous le porche, remonta la rue et, après quelques détours, — le chagrin lui faisait reprendre les mauvaises habitudes du temps où il n'était pas encore propriétaire — s'engouffra dans la boutique d'un marchand de vin.

Dans l'arrière-salle réservée aux habitués, se trouvait un client unique qui s'absorbait dans la mélancolique contemplation d'un apéritif.

A l'arrivée de l'ex-concierge, le buveur leva la tête.

— Par le hibou de Minerve ! Voici M. Rossignol. Vrai ! Je ne comptais plus vous voir, ce matin ? Quoi de neuf à la maison ?

— Ce serait à moi de vous poser la question. Avez-vous des nouvelles ?

Jean Latruite simula l'étonnement.

— Des nouvelles de qui ? de quoi ?

— Mais vous le savez bien. Des nouvelles du misérable qui s'est enfui avec le cœur de ma mignonne !

— Auriez-vous par hasard, l'intention de revenir sur une décision que vous annonciez irrévocable ?

— Moi ! revenir sur un arrêt que j'ai rendu dans la sérénité de mes facultés ! Vous ne me connaissez pas ! Regardez-moi !... Ai-je l'air d'une mazette ?

— Vous avez plutôt l'air du chevalier à la triste figure. Parole d'honneur, Monsieur Rossignol, votre physique tourne au lugubre.

— Mon physique, cher Monsieur, est ce qu'il est. Veuillez donc cesser ces plaisanteries d'un goût que je ne puis apprécier.

— Puisque vous le prenez ainsi... Vous demandez ?

— Si vous avez des nouvelles de l'infâ-

me Carcassou.

— Mais... Puisque vous n'êtes pas décidé à revenir sur la décision que vous avez prise dans la sérénité de vos facultés, je ne vois pas trop en quoi la personnalité de cet infâme Carcassou peut vous intéresser.

— Votre remarque ne manque pas d'à-propos, Monsieur Latruite ; mais, sans porter le moindre intérêt à celui qui a jeté le trouble dans l'harmonie de mon intérieur, il m'est permis, il est même de mon devoir de scruter le mystère qui entoure sa disparition. Allons, entre nous, croyez-vous que réellement...

— Je me suis suffisamment expliqué à ce sujet et, tel que je connais mon vieux camarade, je pense bien que tout est fini.

— Vous l'avez vu au moment du départ que disait-il ?

— Il parlait d'aller aux colonies.

— Aux colonies !

— Un de ses amis prépare une excursion scientifique dans le Sud-Oranais et l'Atlas Saharien ; il va solliciter la faveur d'en faire partie.

— A-t-on jamais vu !... Quelle idée !..

— Oui ! quelle idée !... Il paraît que dans ce diable de pays, les indigènes préparent un soulèvement qui éclatera à bref délai. D'autre part, on assure que les fièvres pernicieuses y battent leur plein.

— Ce qui veut dire...

— Qu'il doit être fou pour organiser une expédition scientifique dans ces conditions ! Vous pouvez m'en croire, père Rossignol, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent que le pauvre garçon n'en revienne pas.

Le malaise du père de Lucile allait "crescendo"; il balbutia à plusieurs reprises :

— A-t-on jamais vu !... S'en aller dans un pays comme ça !... Quelle idée !... Quelle idée !...

Le poète préparait un de ces effets dont il avait la spécialité !

— Ne vous en prenez qu'à vous-même, cher Monsieur !... Si les os du malheureux Carcassou blanchissent sans sépulture dans les scmbres défilés du Djebel, je sais celui qui en portera l'éternelle responsabilité !

Sa voix prit des sonorités cavernueuses.

— Homme sans entrailles !... Vous avez provoqué la mort d'un brave homme dont l'unique aspiration était de devenir le modèle des fils ! Votre fils...

— Monsieur Jean Latruite !

— C'est encore vous, père barbare, qui, par obstination, creusez la tombe de votre enfant, de votre Lucile !

Et cambrant sa maigré échine, le bras tendu dans un geste accusateur, l'oeil allumé d'une flamme vengeresse, il scandait "tremolo:"

— Oh ! le plus dénaturé des pères !... Prenez garde ! Le châtement est proche !

C'était très réussi. M. Rossignol frissonna, il regarda autour de lui et constata avec soulagement que le cabaret restait désert. Le patron, vivement intéressé par une bataille de chiens, se tenait sur le seuil et, probablement, n'avait rien entendu.

Le nez dans son verre, Jean Latruite ricana.

M. Rossignol parut comprendre le ridicule de la situation.

— Assez, Monsieur ! Vos facéties de cabotin m'écoeurent, et je déclare que je me retirerai immédiatement si vous persistez dans cette voie déplorable. Tenez !... puisque vous faites amende honorable, je vais offrir le vin blanc !...

Quand ils eurent trinqué, Jean Latruite continua :

— Des altitudes où je perche, il m'arrive souvent d'entrevoir l'aimable sil-

houette de Mlle Lucile. Savez-vous, père Rossignol, que la pauvre enfant dessèche sur pied, telle une rose privée de soleil ? Avez-vous remarqué comme elle s'attarde souvent à regarder l'atelier de Carcassou obstinément clos ! Vous avez tort de lui tenir rigueur ! Et maintenant, dites-moi, que comptez-vous faire du pavillon abandonné ?

— Attendre l'échéance du terme, et puis, nous verrons.

— L'échéance du terme, c'est trop long ; dès demain, nous allons pénétrer chez le fugitif, nous emparer des Ouraliennes et les mettre chez vous, en lieu sûr.

— Des titres qui n'ont plus que la valeur du papier.

— C'était vrai, il y a un mois.

— Ah ! Et maintenant ?

— Ce n'est plus la même chose.

— Je... je... ne comprends pas.

— C'est pourtant d'une simplicité. Ah ! ah ! père Rossignol, que vous êtes drôle ainsi ! A propos... Et ce vilain rhume dont Mme Rossignol souffrait l'autre soir ?

— Ne vous inquiétez pas du rhume de mon épouse : Ces titres ?...

— Eh bien ! ces titres, ils remontent, ils valent trois francs !

M. Rossignol sursauta :

— Parfaitement ! Et, d'après ce qui m'a été conté ce matin, c'est une bien singulière histoire que cette histoire des Ouraliennes, une vraie histoire de brigands.

— Où probablement les actionnaires ont été dépouillés comme dans un bois.

— Que vous êtes clairvoyant ! Quand aux raisons qui provoquèrent la dégringolade subite des titres, elles sont vraiment stupéfiantes. Après les premiers essais couronnés de succès et une première période d'exploitation qui donna de gros bénéfices, le filon du précieux minerai se

trouva brusquement épuisé. L'on procéda à d'autres sondages, l'on fit les nouvelles recherches sans autre résultat appréciable que l'augmentation des frais qui finirent par absorber le capital. De ce train, la Compagnie ne tarda pas à suspendre ses paiements.

— Un petit Panama, quoi !

— Or, la culbute de la Compagnie aurait été l'oeuvre d'un coquin d'ingénieur à la solde d'un petit groupe d'actionnaires ne valant pas mieux que lui. Cet ingénieur, dit-on, connaissait fort bien la position des filons aurifères ; seulement, il s'arrangeait pour diriger les recherches vers des points où il savait qu'on ne trouverait rien. Comprenez-vous ?

— Oui ! Les titres tombés à zéro, grâce à la complicité de l'ingénieur, ont été rachetés pour la valeur du papier par les actionnaires complices et aujourd'hui que la petite combinaison a réussi, l'ingénieur retrouvera les filons et les titres remonteront. C'est assez canaille !

Soudain, M. Rossignol, d'un formidable coup de poing, enfonça sa calotte.

— Ah ! milliasses de tuyaux de pipes ! Je m'explique enfin ces visites !

— Quelles visites ?

— J'omettais de vous dire que, depuis une huitaine de jours, des oiseaux sinistres rôdent autour de ma demeure et de l'atelier de M. Carcassou. Ne trouvant pas votre ami, c'est chez moi qu'ils viennent, et ce sont des questions et des questions à n'en plus finir. Tenez, ce matin, un de ces drôles a eu le toupet de me demander ce qu'étaient devenues les Ouraliennes. Je me suis empressé de l'envoyer paître, heureusement, car, si votre histoire n'est pas forgée de toutes pièces, c'est à l'héritage de Carcassou qu'ils en veulent..

— Père Rossignol ! Je m'extasie devant votre perspicacité ! Ces personnages

sont évidemment des émissaires du syndicat des Baissiers.

... Un des émissaires vous a-t-il dit qui l'envoyait ?

— Oui ! mais le nom m'échappe ! Ah ! saperlotte ! J'aurais dû le noter.

— Faites un effort !... Essayez de vous souvenir.

M. Rossignol porta le regard dans les arabesques du plafond fit claquer sa langue avec impatience et enfin :

— Le nom m'échappe.

— S'il vous revenait, n'oubliez pas de l'inscrire ; le cas échéant il peut nous être utile. Mais revenons à nos moutons : les titres valent aujourd'hui trois francs et l'on m'a assuré qu'ils monteront à plus de deux mille.

M. Rossignol eut un éblouissement.

— Deux mille francs ! et comme M. Carcassou possède près de deux mille titres...

— Cela réaliserait la bagatelle de deux millions de francs en bonne monnaie française. Ah ! père Rossignol, où aviez-vous la tête le jour où vous vous êtes opposé au mariage ! Je vous avais prévenu cependant, mais vous aviez préféré croire ce notaire de Pétignac qui, à parler franc, est un drôle de notaire.

— Hélas ! hélas ! J'ai cru bien faire, j'ai agi selon ce que je croyais mon devoir...

Et après avoir longuement torturé ses favoris poivre et sel :

— De qui tenez-vous cette histoire, M. Jean Latruite ?

— D'une personne qui mérite la plus entière confiance, de l'ami intime de l'oncle d'Agésilas Carcassou, de M. Maurel, notable propriétaire de Pétignac-les-Colombes qui a fait exprès le voyage de Paris. Hier, il s'est présenté à l'atelier du sculpteur et comme il frappait vainement

je me suis approché. Nous avons lié connaissance, nous avons causé et voilà comment je suis initié à l'histoire des Ouraliennes.

— Et ce M. Maurel est toujours à Paris ?

— Oui. Il m'a laissé l'adresse de son hôtel et une invitation à dîner pour ce soir.

— M. Jean Latruite, vous allez me rendre un service ?

— Si c'est possible.

— Ce soir, vous me permettrez de vous accompagner chez M. Maurel.

— Heu ! heu ! Je ne sais pas si c'est faisable ! Les convenances... Enfin, je parlerai de vous et, si M. Maurel y consent, je vous présenterai un autre jour. Et maintenant qu'allez-vous faire ?

— Pénétrer dans le pavillon à l'aide de ma double clef, prendre les titres et les cacher sous mon lit.

— Je vous l'ai déjà conseillé.

— Puis je m'habillerai et, muni d'un titre, j'irai chez mon agent de change.

— Ne faites jamais cela.

— Et pourquoi pas ?

— Les Ouraliennes sont des titres nominatifs ; par acte notarial, ils appartiennent à Carcassou et, l'absence de celui-ci étant constatée, on les mettrait immédiatement sous sequestre, ce qui nous causerait des ennuis.

— Mais si, réellement, le cher garçon succombait ?...

— Ils retourneraient à ses héritiers les plus directs, et, à défaut d'héritiers, à l'Etat.

— Comme si l'état n'était pas assez riche !

Le bonhomme se confina dans ses réflexions les plus amères : puis, comme s'il voulait, à tout prix trouver une planche de salut :

— Vous dites que M. Carcassou est en route pour les colonies. Rien ne m'oblige à vous croire. Avez-vous des preuves ?

— Ses propres déclarations.

— Tout ça ne veut pas dire grand chose. Le premier venu peut annoncer qu'il part sans esprit de retour, et revenir par le premier bateau.

— Je souhaite que vous disiez juste, en ce qui concerne Agésilas.

Par-dessus la table qui les séparait, M. Rossignol prit dans les siennes les deux mains du poète.

— M. Jean Latruite, vous me portez une profonde et sincère amitié, n'est-ce pas !... Vous avez pitié du chagrin de ma mignonne et vous souhaitez de tout coeur que ce bon M. Carcassou nous revienne sain et sauf ?

— Comment pouvez-vous en douter !

— Eh bien ! Unissons nos extrêmes efforts !... Retrouvons la piste de ce malheureux jeune homme !

— Ce sera difficile !... A l'heure présente, l'expédition doit avoir dépassé les limites de l'Atlas Saharien ! Qui nous dit que tous ses membres n'ont pas déjà succombé ?

— Et qui vous dit que Carcassou est réellement parti... Peut-être qu'en cherchant bien l'on trouverait sa retraite sans courir trop loin ! Tenez ! nous allons nous mettre à l'oeuvre. Dès demain, vous commencerez vos recherches, vous fouillerez Paris, vous irez chez les amis, chez les confrères du fugitif !... Peut-être y glaneriez-vous quelques indices qui nous mettraient sur la trace. Je paierai tous les frais.

— Ça coûtera cher.

— Je ne lésinerai pas et, dès ce soir, je vous remettrai les premiers fonds, cinq cents ou mille francs !... Ne s'agit-il pas du bonheur de ma mignonne !

Tout en conversant de la sorte, les deux hommes avaient quitté la boutique du marchand de vin et reprenaient le chemin de l'ancien hôtel de Boisrobert.

Ils étaient arrivés devant le porche, quand ils se heurtèrent à Mme Rossignol, tout hors d'elle.

— Albert ! au nom du ciel ! Venez vite ! dit la bonne dame.

M. Rossignol ne savait que penser.

— Est-ce que la maison est en feu ?... demanda-t-il.

— Non ! mais ça ne vaut guère mieux.

— Lucile, peut-être...

— Rien n'est arrivé à Lucile, mais il y a dans notre cour une sorte d'olibrius travesti comme un vrai carnaval et qui menace de tout mettre en pièces, s'il ne retrouve pas son cousin Carcassou !

— Allons voir ! dit Jean Latruite.

Le quidam, cause de ce remue ménage, se tenait au milieu de la cour, solidement campé sur ses jambes, la tête en arrière et les bras croisés sur la poitrine dans une attitude provocatrice.

Il était grand et fort, de stature athlétique ; ses traits étaient énergiques et fortement basanés.

Son crâne s'abritait sous un immense feutre mou, que ses bords extravagants faisaient ressembler à un oiseau aux ailes déployées ; une petite veste brodée et de couleur foncée laissait passer par-devant les bouffissures d'une chemise du plus beau rouge ; ses culottes de velours vert étaient retenues aux hanches par une large ceinture de cuir à boutons d'or et s'engouffraient, par le bas, dans des bottes montant jusqu'au genou. Les excentricités du personnage, son verbe haut, son costume ébouriffant avaient attiré aux fenêtres tous les habitants de l'immeuble qui paraissaient follement s'amuser ; les plus hardis s'étaient mis de la partie et cri-

blaient l'homme de lazziis gouailleurs.

Celui-ci s'exaspérait et son indignation allait crescendo.

— Hé ! tas d'empaillés ! Je voudrais savoir ce que vous avez à me reluquer ainsi ! Est-ce que j'ai l'air d'une bête de ménagerie !... Je vous répète que je rentre d'Amérique pour voir M. Agésilas Carcassou qui habite la cambuse et qui est de ma famille.

— Et ton chapeau ! Est-ce qu'il est de la famille aussi !

— S'il a des petits, faudra nous en réserver un ; nous l'exhiberons.

L'homme trépignait, il levait les poings, lançait un peu d'artifice de menaces. Des cris, des huées, des hurlements d'animaux éclatèrent de toutes parts.

— Hou ! où ! où !

— A Charenton, l'orateur !

L'homme au chapeau continuait ses discours ; sa voix, quoique d'une sonorité puissante, se perdit dans l'ouragan des clameurs.

Toutes les entrées donnant aux étages avaient été prudemment closes, mais il en fallait plus pour arrêter le terrible personnage. Il adressa une dernier geste de menace à la collectivité des locataires, alla s'arc-bouter contre une des portes et, presque sans efforts, la fit sauter de ses gonds.

Des cris de terreur avaient succédé aux huées.

C'est le moment que choisit Jean Latruite pour s'interposer ; il saisit l'homme par un pli de sa veste.

— M. Aristide Carcassou, je pense ?

L'irascible individu se retourna tout d'une pièce.

— Parfaitement !... M. Aristide Carcassou. Et après ?

— Veuillez me permettre de vous serrer la main et de m'acquitter d'une com-

mission.

— Une commission de qui ?

— De votre cousin Agésilas dont j'ai l'honneur d'être le plus fidèle collaborateur.

— Bon !... Et qui êtes-vous, l'ami ?

— Jean Latruite !... poète !... chansonnier et auteur gai.

— Pour un auteur gai, vous avez une frimousse qui ne l'est guère ! Mais c'est égal !... je suis à vous !... mais il faut d'abord...

Il fit mine de reprendre les hostilités. Jean Latruite ne le lâcha pas.

— Laissez donc ces gens tranquilles et venez causer avec moi ! Je perche là-haut dans l'aile droite du bâtiment, nous y serons à merveille pour nous entretenir de l'absent.

— Ah ! mon cousin Agésilas est absent ?

— Je vous conterai cela... Venez...

— A la bonne heure !... Vous me faites l'effet d'être un frère, vous !... Allez, je vous suis.

Et, au soulagement général, le carnavalesque personnage suivit son nouveau carade.

BIGORNEAU PERE ET FILS

En plein quartier
de l'Opéra, dans
une des rues les

plus fréquentées, on peut lire sur une plaque de cuivre rouge fixée dans la porte d'une luxueuse habitation :

Le Mercure Financier

O. BIGORNEAU ET FILS

Prêts hypothécaires. Ordres de Bourse.

Le Mercure Financier jouit d'une grande réputation ! La correction de ses

directeurs et l'habileté de ses combinaisons, qui rapportent du dix et parfois du vingt pour cent, lui ont acquis une nombreuse clientèle. Chaque jour, ses guichets sont encombrés de petits propriétaires et de modestes rentiers, venant confier à la maison la fructification de leurs économies.

M. Bigorneau ne traite personnellement que les "grandes affaires"; malgré cela, les visiteurs affluent et l'antichambre directoriale regorge de gens qui attendent "leur tour" sous l'oeil paternel d'un huissier aussi claqué, aussi chamarré que celui qui pontifie à l'entresol.

Les visiteurs sont introduits par numéros d'ordre, chaque fois que retentit le timbre placé dans le couloir; on les voit entrer mais non sortir car, l'audience terminée, ils s'en vont tous par une autre issue et un autre escalier.

Ces mesures sont prises par discrétion. Par discrétion aussi, les portes et les lambris du cabinet directorial ont été revêtus d'un capiton qui étouffe le bruit des conversations les plus animées.

— Numéro trente-deux ! crie l'huissier.

Un monsieur jeune encore, rasé de frais, engoncé dans un col trop haut, l'air d'un gentilhomme campagnard, se lève et pénètre dans le sanctuaire.

— M. de la Tour-d'Anglade ! fait Bigorneau. Asseyez-vous.

Il feuillette un dossier et en extrait un papier rectangulaire chargé de timbres et de signatures.

— M. de la Tour-d'Anglade, reprend Bigorneau, j'ai entre les mains un effet de trois mille six cents francs, tiré par nous sur votre caisse et qui revient impayé. Pourquoi cela ?

— Parce qu'il m'a été impossible de réunir les fonds en temps voulu.

— Il fallait les réunir et faire honneur

à votre signature.

— Monsieur, mes récoltes ont manqué cette année; j'ai trois procès onéreux sur le dos; j'ai fait de grosses pertes sur les actions de tramways que j'avais achetées d'après vos conseils. Il faut que vous m'accordiez un délai.

— Hum ! si nous accordions des délais à tous nos débiteurs, nous pourrions fermer nos guichets. Les affaires ne se pratiquent pas de cette façon. Je suis intervenu en votre faveur dans une situation difficile, vous avez engagé votre signature, et quand un honnête homme a engagé sa signature, il s'exécute.

— En me privant du strict nécessaire, en empruntant sur les bijoux de ma femme, j'ai tout juste réuni quinze cents francs.

— Vous les avez sur vous, ces quinze cents francs ?

— Oui, Monsieur

— Bien ! Par faveur spéciale et uniquement en considération des affaires que nous avons traitées précédemment...

— Et qui sont cause de ma ruine...

— Ne dites pas de sottises. Par faveur spéciale donc, je consens à vous restituer le billet impayé contre les quinze cents francs dont vous êtes porteur, et un nouveau billet de deux mille cinq cents francs.

— Quoi ? Pour ce nouveau délai, vous exigez un intérêt de quatre cents francs.

— Nos fonds sont engagés dans des entreprises qui exigent de grands capitaux.

...Du reste, c'est à prendre ou à laisser.

— Jamais je n'accepterai.

— A votre aise. Dans une heure, le billet sera mis à mon chef du contentieux, avec mission de poursuivre.

— Mais, c'est la ruine ! la ruine complète pour une misérable somme de mille francs que j'eus l'imprudenc

emprunter, à l'insu des miens, il y a deux ans !

— Monsieur, d'autres visiteurs attendent.

— Ne vous contenteriez-vous pas d'un intérêt de cent francs pour ce renouvellement ?

— Je ne reviens jamais sur une décision prise et vous avez une minute pour vous décider.

— C'est tout décidé, Monsieur. Je crois encore avoir des amis je leur exposerai ma situation, je m'humilierai...

— Bonne chance, Monsieur ! Mais prenez garde, dans trois jours la saisie.

Il pressa le bouton d'appel et l'huisier reconduisit M. de la Tour-d'Anglade, qui s'en alla le front haut.

— Garnier ! fit Bigorneau, si celui-ci se représente, comme c'est certain, vous l'éconduirez impitoyablement.

On fit entrer le No 33.

Les auditeurs se succédèrent ainsi pendant une couple d'heures. C'étaient des débiteurs venant solliciter des délais toujours plus onéreux que la saisie immédiate, de braves gens auxquels Bigorneau distribuait force promesses contre de beaux écus qu'ils ne devaient plus revoir ; c'étaient encore de pauvres hères venant réclamer à grands cris leur argent perdu.

Mais de ceux-là, le compte était vite réglé, le monumental Garnier les empoignait et les véhiculait doucement sur le palier.

— Si vous croyez être dans vos droits, adressez-vous aux tribunaux ! leur répondait imperturbablement Bigorneau.

C'est que le directeur du Mercure Financier était un habile homme, qui savait exécuter ses cabrioles en mange du code sans jamais faire la culbute.

Il était près de quatre heures quand on introduisit le dernier client.

Celui-ci était un beau et grand vieillard svelte encore malgré son âge, les cheveux et la barbe d'un blanc neigeux, correctement sanglé dans sa redingote et la boutonnière ornée de la rosette.

— M. le comte de Viesville ! fit Bigorneau, se levant. Que ne m'avez-vous fait prévenir, je me serais fait un devoir de vous recevoir plus tôt.

— Voici dix minutes à peine que je suis arrivé, car vous n'allez pas supposer que je vais dans l'antichambre attendre votre bon plaisir ?

— Je sais que vous êtes un homme plus occupé que moi encore. A ce propos, vous me permettez de vous demander si vos expériences d'aviation sont en bonne voie et si vous avez obtenu du gouvernement ce subside...

— Laissons cela, Monsieur, et venons au fait qui motive ma visite. Je suis en possession de la lettre par laquelle vous me faites l'honneur de solliciter pour votre fils, la main de ma petite-fille, Mlle Solange de Boisrobert, et je vous apporte la réponse.

— Qui ne peut manquer d'être favorable.

— Vous vous trompez, Monsieur, c'est un refus catégorique.

Bigorneau ne sourcilla pas.

— Je vous dirai que, pour ma part, je m'attendais à cette fin de non recevoir. Malheureusement, il n'en est pas de même de mon fils ; avec la fougue de la jeunesse il espérait...

— ...Faire de ma petite-fille une Bigorneau ! Je plains votre rejeton d'avoir eu de pareilles visées.

— Mon rejeton, Monsieur, tout Bigorneau qu'il soit, recevra une part de fortune qui s'élève à plusieurs millions.

— Avec ces millions, il pourra se caser avantageusement... dans son monde.

— Tandis que votre petite-fille, Mlle de Boisrobert, n'a pas un sou vaillant.

— Je vous demande pardon. A la mort de son père, le baron de Boisrobert, elle jouira de la succession de son grand-oncle dont elle ne possède actuellement que la nue-propriété. Cette succession ne vaut que cinq cent mille francs mais ma petite-fille pourra en jouir sans arrière-pensée, alors que les millions de votre fils sont échafaudés sur des larmes, des ruines et des grincements de dents.

— M. de Viesville, je vous en prie, laissez ces grandes phrases qui ratent entièrement leur effet, et permettez-moi de constater que vous vous exprimiez plus poliment quand vous eûtes recourus à mes bons offices.

— Je vous croyais alors un honnête homme.

— Que vous êtes en retard sur votre siècle M. de Viesville ! Aujourd'hui il n'y a plus d'honnêtes gens : il y a seulement des malins et des imbéciles.

— D'après le sens que vous donnez à ces expressions, je préfère me ranger dans la dernière catégorie.

— Libre à vous. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient et puisque nous y sommes, nous allons jeter un coup d'oeil sur notre situation réciproque.

— Je vous écoute.

Bigorneau feuilleta un registre et continua :

— Quand, entraîné par votre absurde passion pour l'aérostation vous entreprîtes la construction de vos ballons dirigeables, il vous fallait des capitaux, que j'ai fournis sur simple signature.

— Je sais ce qu'il va m'en coûter.

— Vos expériences n'ont pas réussi, c'était à prévoir, et vous m'êtes redevable d'une somme de trois cent vingt mille francs.

— D'après vos calculs, c'est exact.

— Somme qu'il me serait agréable de faire rentrer dans ma caisse.

— Fixez une date.

— Je vous accorde un mois.

— Dans un mois, vous serez désintéressé.

M. de Viesville se leva pour sortir. Bigorneau l'accompagna.

— C'est donc entendu, dans un mois. Mais, vous savez, ne vous gênez pas, si vous venez à changer d'idée en ce qui concerne ces chers enfants, nous pourrions toujours nous entendre. Quand on est père...

— Adieu, Monsieur.

Après le départ de M. de Viesville, Bigorneau alluma un cigare et s'en alla faire un tour par ses bureaux où les plumitifs, malgré l'heure avancée et la fermeture des guichets, grattaient encore le papier.

En traversant le département du contentieux, il remit à l'employé principal une liasse de petits papiers soigneusement épinglés.

— A poursuivre, mais soigner spécialement la créance de la Tour d'Anglade : faire saisir et vendre sans délai ! dit-il.

Après avoir distribué ses ordres et ses recommandations, il regagna le second étage où se trouvaient ses appartements particuliers.

M. Bigorneau père était un gros homme entre deux âges ; ayant encore des prétentions à l'élégance ; il était petit et ventru ; son front était bas, fuyant et dépourvu de toute végétation capillaire : sur sa physionomie vulgaire régnait une expression de ruse et de malice qui le rendait souverainement antipathique quand il se donnait plus la peine de mitiger cette expression d'un sourire mielleux.

Les appartements de M. Bigorneau étaient plus luxueux encore que ses bureaux ; il traversa l'antichambre, le salon et se rendit directement dans la salle à manger où Mlle Bigorneau faisait la toilette d'un affreux caniche vautré sur un sofa.

Mlle Bigorneau, Olympe de son prénom, offrait avec l'auteur de ses jours un bizarre contraste ; elle était aussi sèche qu'il était gras, aussi grande qu'il était petit, le père et la fille n'avaient qu'un point de ressemblance ; leur laideur.

Voyant l'occupation à laquelle se livrait son héritière, M. Bigorneau eut un geste d'humeur.

— Toujours à bichonner ces sales bêtes. Tu finiras par transformer le salon en chenil, et ça devient une peste ! Ton frère est-il rentré ?

— Je n'en sais rien... Et puis, c'est le cadet de mes soucis, fit l'intéressante personne.

— Tu pourrais y mettre un peu plus de forme. Je te parle poliment, moi, et après tout je suis ton père.

A ce moment, la portière se souleva et un jeune homme aussi vilain, aussi roux que la demoiselle fit son apparition.

— Encore à se chamailler comme chiens et chats ! C'est à vous dégôûter de rentrer.

— Si ça ne te va pas, tu peux t'en retourner là d'où tu viens.

— Merci ! Je sais quelqu'un qui serait capable d'illuminer. A propos, et ce dîner ? Est-ce pour aujourd'hui ? Olympe, va donc voir à l'office si tes gens sont disposés à nous servir.

— Compte là-dessus, mon petit. Parce que, une fois, Monsieur rentre à l'heure, toute la maison devrait se rompre le cou ! Que ne prévenais-tu, on aurait envoyé le dîner à ta rencontre.

Le dialogue eut continué ainsi, sans l'entrée du potage sur lequel Bigorneau père et fils se précipitèrent comme des affamés.

Pendant quelque temps, on n'entendit que le bruit des cuillers, des fourchettes et des vaisselles entrechoquées ; puis M. Bigorneau demanda :

— Ah ça ! D'où viens-tu ?

— De la rue Vaugirard, où j'ai consacré une bonne partie de la matinée à la recherche de ce mythe incarné qui s'appelle Carcassou.

— Et quoi de neuf ?

— La même rengaine pour changer. L'héritier des Ouraliennes reste introuvable, par la faute du maître clerc de Pétignac qui nous a prévenus deux heures trop tard.

— Le fait est que si nous avons mis le grappin sur l'héritier, immédiatement après sa visite au notaire Pigeolet, les Ouraliennes seraient aujourd'hui dans mon coffre-fort.

— Croyez-vous que le sieur Carcassou n'est pas au courant de notre combinaison ?

— D'après notre correspondant de Pétignac et une copie du testament que nous avons pu nous procurer, le bon jeune homme ne se doute de rien.

— Alors, sa fugue ne s'explique guère.

— Caprice d'artiste. A mon avis, il gaspille quelque part les douze cents francs en espèces de la succession ; le magot épuisé, il regagnera ses pénates, et ce sera le moment de lui faire des offres, de nous rendre acquéreurs des titres. Il importe donc d'entourer son logis d'une surveillance de chaque jour et de chaque heure. Buissonnet, que j'ai envoyé ce matin aux informations, m'a parlé d'un rimailleur, d'un bohème convaincu, appelé Jean Latruite, et qui fut l'ami de notre Carcas-

sou. Ce gaillard doit en savoir beaucoup plus long qu'il ne l'avoue et, en s'y prenant bien, on pourrait savoir de lui la retraite du sculpteur. Tu pourrais te rendre, ce soir même, chez un marchand de vin de la rue Cambonne dont il fréquente l'officine et dont j'ai l'adresse.

— Je passerai par là et je me charge de lui délier la langue, à ton bohème !

— Bien ! Et maintenant parlons de choses qui t'intéressent plus directement.

— Vous avez reçu la réponse du baron de Viesville ?

— Oui. Il refuse catégoriquement.

— L'imbécile !

— Que veux-tu ? C'est un noble, et les nobles, même quand ils n'ont plus le sou, chevauchent toujours leur marotte.

— Et cette marotte, vous ne l'avez pas combattue ?

— Je l'ai fait, et par les bons moyens encore : M. de Viesville me doit 320,000 francs, je l'ai mis en demeure de les rembourser et il ne pourra le faire qu'en vendant son hôtel de l'avenue de Kléber auquel il tient comme à la prunelle de ses yeux ; d'autre part, je lui ai fait comprendre...

— ...Qu'il pouvait se libérer en consentant à ce mariage ! C'est bien, papa ! Hardi ! Pousse-lui l'épée dans les reins.

— Tu es donc amoureux de cette petite Solange ?

— Si je vous disais qu'il en est ainsi, vous clameriez que je ne suis plus de votre race, et vous auriez raison. Je me contente donc de lui porter toute l'affection dont on peut honorer une future épouse ; un point, c'est tout.

— Je te croyais plus épris.

— Il est d'autres raisons pour lesquelles je tiens énormément à obtenir la main de Mlle de Boisrobert. Mais vous allez vous fâcher.

— Dis toujours.

— Supposons que ma douce et charmante soeur Olympe découvre enfin le prince bleu, objet de ses rêves.

— Si tu parlais pour toi...

— Mais c'est pour moi que je parle soeurette. Une minute et tu vas voir. En admettant donc que la rayonnante Olympe vienne à se marier, elle troquera son nom de Bigorneau contre celui de son mari, et n'entendra plus chuchoter autour d'elle : "Vous savez, c'est la fille à Bigorneau : Bigorneau le grippe sous, Bigorneau le roi des fibustiers."

— Tu sais, mon fils, que j'exècre les flatteries.

— Alors que moi, si je n'y mets ordre, je m'appellerai toujours Bigorneau. Figure-toi, papa, que l'autre jour, à cause de ce nom illustre, je me suis laissé mettre à la porte de "l'Orchidée-Club" où m'avait introduit le petit de l'Escaillère, tu sais celui qui me donne des "tuyaux" aux courses...

— Et auquel tu prêtes de l'argent ! Qu'as-tu besoin aussi de t'acoquiner avec des gommeux de ce calibre-là ?

— C'est que j'aime la bonne compagnie, moi ! Tu ne vas pas t'imaginer, je pense qu'avec ma fortune je vais me résigner à élever des chiens et autres quadrupèdes, comme ma soeur Olympe ?

— Mes chiens et mes quadrupèdes sont plus convenables que les vilains oiseaux que vous fréquentez, Monsieur. Et puis, qui aime les bêtes...

— Aime les gens, c'est entendu. Seulement, tu n'aimes personne, toi ! Tu ne t'aimes pas toi-même... Je veux donc fréquenter la belle société sans m'exposer à certains désagréments. Aussi ai-je résolu d'accoupler à mon nom celui d'une famille inscrite en bonne place dans l'armorial de France. Bigorneau de Boisrobert ! ça,

sonnera bien, et quand on m'annoncera ainsi dans un salon réellement chic, beau-coup de ceux qui me toisent du haut de leur particule seront les premiers à me donner du "mon bon" et du "mon cher", heureux de me taper d'un lous.

— Je sais, mon fils, que le nom de nos ancêtres se présente aujourd'hui assez mal ; mais que tu sois Bigorneau tout court ou Bigorneau de n'importe quoi, c'est toujours Bigorneau père qui a fait ta fortune.

— C'est vrai ! Mais aujourd'hui que la fortune est faite, il n'y a plus de raisons pour garder l'ancienne étiquette. Je compte donc que tu vas lui mettre les pouces, à ce vieux fou de Viesville.

— Je l'essaierai ; mais il ne faut pas négliger pour cela, l'affaire Carcassou ; il s'agit de quelques millions que nous pouvons aisément joindre aux autres.

— C'est entendu ! Ce soir même je m'abouche avec ce Jean Latruite, et je finirai par mettre la main sur l'insaisissable Carcassou.

— Et il faut se hâter ; le terme fixé par notre syndicat pour la remise en exploitation des Mines Ouraliennes touche à son échéance : les titres vont reprendre leur marche ascensionnelle et, tout bohème qu'il soit, l'héritier d'Isidore Durand pourrait avoir vent de nos combinaisons.

Le repas touchait à sa fin ; Bigorneau fils alluma un cigare et demanda :

— Garnier est-il encore à la maison ?

— Je pense qu'il est de service jusqu'à huit heures.

— C'est un homme solide et qui n'a pas froid aux yeux ; je vais le prier de m'accompagner rue Cambronne.

— La précaution est bonne ; ces bohèmes fréquentent des gens d'allures louches et on ne sait jamais ce qui peut arriver dans leur société.

— Suffit ! Un homme prévenu en vaut deux et Garnier compte pour quatre ; sans adieux !

Et il s'esquiva en sifflant une ritournelle de café-concert.

PREMIERS

EXPLOITS

D'ARISTIDE

Jean Latruite et le cousin d'Agésilas étaient gens mis au monde pour s'entendre ; deux heures après leur rencontre, ils en étaient à "tu" et à "toi."

Aristide Carcassou avait raconté ses aventures, ses débuts comme mousse à bord d'un lougre contrebandier où il recevait plus de coups de garçette que de rations de lard ; son naufrage sur une île du Pacifique où il avait vécu six mois de coquillages et de bananes ; son séjour dans les pampas où il s'était initié aux charmes de la vie du cow-boy ; ses excursions dans le Nord à la recherche du castor et du renard bleu ; ses fréquents combats contre les indigènes ; son passage dans une tribu de Peaux-Rouges auxquels il avait enseigné la finesse de l'argot parisien et, enfin son enrôlement dans la troupe du cirque Buffalo, dont il avait l'honneur d'être un des sujets les plus choyés et les plus applaudis.

— Vois-tu, mon vieux, concluait-il, j'ai toujours eu la passion des aventures comme tu as celle de la rimaille ; si j'avais voulu, à l'heure présente, je serais calé sur un trône et roi de l'île Papagète, en Océanie, dont la souveraine raffolait du fils à mon père et lui proposa un jour le conjungo.

— Tu aurais dû accepter. Des places de roi nègre avec l'encombrement des carrières, ça ne se présente pas tous les jours.

— Je m'en doute ! Mais, en même temps que le trône, il fallait prendre cel-

le qui était assise dessus et, décidément, je la trouvais trop foncée.

— Il y a des précédents dans l'histoire ; un sénateur romain épousa Zénobie, reine de Palmyre, dont le teint était légèrement bistré.

— Ton sénateur romain ne s'appelait pas Aristide Carcassou.

A beau mentir qui vient de loin. Jean Latruite le savait et il ne cessait de s'extasier sur les mirifiques aventures qui avaient marqué la carrière du cousin d'Agésilas.

A son tour, il narra les infortunes de l'amoureux de Lucile ; l'incomparable histoire des "Ouraliennes", l'idylle si gentiment ébauchée et si brutalement rompue.

Aristide avait écouté avec la plus grande attention, mais non sans couper le récit d'interruptions indignées :

— Alors, il l'aimait d'amour, cette demoiselle ?

— Tellement, que le pauvre garçon a failli en perdre le bon sens.

— Et la petite ?

— Elle passe ses journées à soupirer, à pleurnicher, à regarder l'atelier comme une cage dont l'oiseau s'est envolé.

— Et le père, ce vieux gredin, cause de tout le mal ?

— C'est le particulier qui m'accompagnait ce midi, quand tu te disposais à infliger une leçon aux loctaires.

Aristide Carcassou bossela son chapeau d'un magistral coup de poing et se leva.

— Où vas-tu ?

— Venger mon cousin Agésilas. Etrangler cette brute de Rossignol.

— Tu ne feras jamais cela ! La mort pure et simple est un châtement trop amo-din pour ce monstre. J'ai rêvé des supplices plus raffinés. A ce père barbare je veux servir goutte à goutte et jusqu'à la

lie la coupe des souffrances qu'il a infligées à mon pauvre ami. Son expiation sera mon oeuvre. Mon oeuvre à moi seul.

Et, à voix basse, il exposa l'arsenal des châtements qu'il tenait en réserve.

Le cousin d'Agésilas approuva avec enthousiasme.

— A la bonne heure ! Ton idée est géniale. Le torturer lentement, à petit feu, c'est ce qu'il mérite. Touche là, compère, je suis ton allié et, entre nous, c'est désormais à la vie, à la mort.

L'heure avançait. Jean Latruite proposa d'aller se rafraîchir et, bras dessus, bras dessous, les nouveaux amis se rendirent chez le marchand de vin de la rue Cambronne.

A ce moment, deux hommes entrèrent dans l'établissement et s'attablèrent en face des deux compères.

Des nouveaux venus : l'un était une sorte de géant, aux épaules larges, aux biceps saillants, l'autre, un personnage maigrelet, chétif et de piètre apparence. Ils commandèrent des grenadines à l'eau de seltz, ce qui amena un sourire de mauvais augure sur les lèvres du cousin.

Il fourragea dans sa barbe hirsute comme un buisson d'aubépine, haussa les épaules et cracha avec mépris.

— Des grenadines ! A-t-on jamais vu des hommes prendre des grenadines !... Pour le petit freluquet, passe encore mais pour l'autre ! Ils ont donc un estomac de papier mâché, ces paroissiens-là ?

Celui des deux consommateurs qui était bâti en athlète avait entendu la réflexion : il regarda Aristide d'une façon peu bienveillante.

Mais le cousin n'en parut guère gêné ; il quitta sa banquette, et allant se camper devant le buveur de grenadine :

— Hé l'ami !... On dirait que vous vous disposez à m'avaler tout cru, histo-

re de faire descendre votre grenadine, sans doute ! Pourquoi me narguez-vous ?

Le géant allait répliquer sur le même ton, mais son compagnon, le jeune homme maigre, l'invita à se modérer.

— Je ne vous nargue pas, Monsieur.

Le cousin prit sa pose familière, il croisa les bras sur la poitrine, rejeta la tête en arrière.

La foule des consommateurs était hâlante ; de-ci, de-là, on paria des tournées sur les champions, car il était visible que les choses allaient se gâter.

— Comment ! Vous ne me narguez pas ! Mais alors, j'ai menti ! Osez donc dire que j'ai menti...

Le géant avait blémi. Le dilemme était embarrassant, il lui était impossible de reculer ; il se dressa, le poing levé.

On crut Aristide assommé comme un boeuf ; mais, avec la promptitude de l'éclair, il avait paré le coup ; il pirouetta sur lui-même, exécuta une savante culbute, retomba sur ses mains et pan, pan ! ses deux talons s'abattirent sur le visage du colosse qui s'affaissa comme une masse.

Les clients trépignaient ; le patron même applaudissait.

Le géant, vaincu, s'était relevé et, revenu de son ahurissement, s'avançait à la rescousse, quand le jeune homme maigre l'arrêta.

— Assez, Garnier. Cette affaire me regarde.

Chose étrange, Garnier alla s'asseoir avec la docilité d'un enfant, et se mit philosophiquement à tamponner ses yeux passés au beurre noir.

Le jeune homme maigre s'avança.

— M. Carcassou, vous êtes un fameux lapin ! Voulez-vous me permettre de vous serrer la main ?

Le terrible cousin se radoucit.

— Qui êtes-vous d'abord ?

— Un admirateur et un ami, voici ma carte.

Aristide prit le bout de carton qu'on lui tendait.

— Hyacinthe Bigorneau, banquier. Vous êtes banquier, vous ?

— J'ai cet avantage.

— Vous n'en avez pas l'air ! Mais c'est égal. Puisque vous savez apprécier les coups de maître, je consens à vous saluer. Et ce bonhomme que je viens d'arranger qu'est-ce qu'il fait ?

— C'est mon domestique. Il est fort mal arrangé.

— Ça lui apprendra à regarder les gens de travers, et s'il demande son reste...

— Je vous en prie, cher Monsieur, vous le voyez tout confus et repentant. Voulez-vous me faire, à la fois, un grand honneur et un grand plaisir ?

— C'est à voir.

— Je suis amateur de sports athlétiques et, en vue d'une soirée que nous organisons au Cirque d'hiver, je réunis chez moi, demain, quelques princes de la boxe et de la lutte. Je suis persuadé que ces messieurs tiendront à se mesurer courtoisement avec un adversaire de votre trempe, et je vous invite à être de la partie.

— Est-ce qu'on boit de la grenadine, chez vous ?

— Ma cave est garnie des meilleurs crus de France, et mes invités sont priés de ne pas se gêner.

— Ça change d'affaire. Et vous ? Est-ce que vous faites de l'athlétisme aussi ?

— Non ! Je me contente d'être le Mécène des artistes du biceps. Je les encourage et, comme je suis riche...

— A quelle heure, cette réunion ?

— Deux heures.

— Vous pouvez compter sur moi et dire à ces messieurs que je suis leur homme.

Jean Latruite intervint.

— C'est le moment de nous rendre à l'invitation de M. Maurel, dit-il.

— Je suis prêt.

Il se retourna vers Bigorneau fils :

— Entendu, demain à deux heures ! Et maintenant, permettez, j'ai affaire ailleurs.

Aristide prit le bras de Jean Latruite, et tous deux s'éclipsèrent, salués d'un murmure admirateur.

Garnier et Bigorneau fils ne s'attardèrent pas.

Ce dernier arracha une feuille de son carnet et griffonna en toute hâte :

"Carcassou retrouvé. L'ai invité pour demain deux heures. Garnier donnera explications verbales."

Il mit le feuillet sous enveloppe.

— Garnier, cette dépêche à mon père, tu te soigneras après.

Les deux hommes sortirent. Garnier se rendit en toute hâte au Mercure Financier et Bigorneau fils s'en alla à ses distractions habituelles, car, malgré les instructions formelles de son père, il n'osait s'aventurer à suivre la piste du terrible Carcassou.

LA TRIPLICE

M. Maurel était descendu à l'hôtel de France, cité Ber-

gère.

Le poète et le cousin y arrivèrent à l'heure convenue.

À l'apparition de l'homérique personnage qui flanquait son invité, M. Maurel tomba des nues.

— Bonté du ciel ! Que m'amenez-vous là ?

— C'est M. Aristide Carcassou, le cousin germain de notre pauvre Carcassou, qui revient exprès des forêts de la Sonora pour retrouver les traces du disparu.

Aristide crut devoir rouler des yeux furibonds.

— Le cousin de M. Agésilas. En effet, il a dans les traits, quelque chose qui tient de la famille. Qu'il soit le bienvenu. Jouez-vous le jacquet, M. Carcassou ?

— Je ne joue qu'au revolver, au tomahawk et à la hache d'abordage, riposta le cousin qui prenait plaisir à épouvanter son monde.

— C'est un genre de délassément que nous ne cultivons guère à Pétignac-les-Colombes. Asseyez-vous, Messieurs, que vais-je vous offrir comme apéritif ? Madère ? Porto ? Vermouth ?

— Je préfère un demi-setier ! Et puis, que ça ne traîne pas ! j'ai une fringale..

Jean Latruite se pencha à l'oreille de l'amphytrion :

— Ne faites pas attention, il est un peu... Mais c'est le meilleur homme du monde, quand on sait le prendre par le bon bout.

M. Maurel répondit par un geste d'homme entendu.

Mais il se demandait où se trouvait le bon bout annoncé par Jean Latruite.

Il réfléchit quelques minutes et crut l'avoir trouvé.

— J'ai commandé un menu de Lucullus. Nous avons du lièvre en papillottes, une poularde à la Néva, une noisette de pré-salé à la Parisienne, des écrevisses à la bordelaise, du cassoulet toulousain, des...

— Pourquoi pas des croustades au petit lait et de la tisane de camomille. Moi il me faut du solide, une tranche de roast-beef, des côtelettes, beaucoup de côtelettes...

— Va pour les côtelettes. Garçon, vous nous servirez le menu et, à Monsieur, des côtelettes.

— Vous pouvez en servir trois ; après,

nous verrons.

M. Maurel et Jean Latruite se régalerent du cassoulet, de la poularde, du lièvre en papillottes. Aristide s'en tenait aux côtelettes.

Mais la consommation qu'il en fit fut stupéfiante. Le personnel de l'hôtel, les dîneurs installés aux tables voisines, Jean Latruite lui-même — et c'était beaucoup dire — ne pouvaient en croire leurs yeux.

Les gens lançaient dans la direction du cousin des regards ahuris. M. Maurel était gêné. Le poète craignit que l'indiscrétion des voisins ne leur attirât une mauvaise affaire, mais Aristide était trop absorbé par son travail de mastication pour se préoccuper de ce qui se passait autour de lui.

— Garçon ! des côtelettes !

— Inutile de me regarder ainsi parce que je demande des côtelettes. Je suppose que les côtelettes sont faites pour être mangées.

— Nous venons de vous servir les trois dernières.

— Alors, donnez-moi du roast-beef, du gigot, du jambon ! des choses solides, quoi !

Tout a une fin ici-bas, même l'appétit le plus féroce. A force d'ingurgiter des côtelettes, du roastbeef et du jambon, le cousin finit par avoir tout son lest ; alors, il repoussa son assiette, tira de sa poche une épouvantable bouffarde et dit :

— J'ai soif.

Dans la salle, l'ahurissement avait fait place à une douce gaieté ; les spectateurs riaient. Heureusement.

Et le cousin, bien repu, content de lui-même, riait aussi sans savoir pourquoi.

M. Maurel commanda du Pommard et, pendant qu'on sablait les bons crus, Jean Latruite raconta la dernière facétie de son compagnon chez le marchand de vin de la

rue Cambronne.

— Un laquais rossé dont le maître vous invite à venir apprécier sa cave. Ces choses-là ne se voient qu'à Paris. Il faut dire que le maître est banquier et qu'il s'appelle... Voyons !... Un si drôle de nom !

— Bigorneau ! acheva Jean Latruite.

— C'est en effet le nom que portent ses cartes de visite. Voyez plutôt.

— Par exemple ! Voilà qui est surprenant !

— Surprenant et pourquoi ?

— Parce que Bigorneau est précisément un des fibustiers qui ont provoqué la chute des Ouraliennes. C'est ce Bigorneau qui fit d'inutiles tentatives pour racheter les titres que possédait feu Isidore Durand et c'est lui qui, probablement, cherche aujourd'hui la piste de M. Carcassou pour se procurer à bon compte les mêmes titres qui vaudront bientôt une fortune.

— Tonnerre ! Et moi qui ne lui ai pas tordu le cou ! Mais, patience ! Demain, à deux heures, nous arrangerons ça.

— Vous ne toucherez pas un seul de ses cheveux, mon ami ! Parfaitement ! Il y va du bonheur de votre cousin. Nous allons former une triplique pour sauvegarder ses intérêts. J'en serai la tête, M. Aristide Carcassou le bras et notre sérénissime poète l'avant-bras. Mais, primo je dois vous mettre au courant de certains détails.

— Allez-y !

— J'ai déjà exposé une partie de l'histoire des Ouraliennes à M. Jean Latruite, qui, je suppose, en aura fait part à son ami.

— Effectivement, il m'a raconté l'affaire.

— Je ne lui ai pas dit que l'oncle d'Agésilas et moi, passions, à juste titre, pour les meilleurs joueurs de jacquet du département et qu'à sa mort, le pauvre Durand me légua comme souvenir un "bae"

incrusté d'or que lui offrirent jadis des amateurs enthousiastes. Je fus longtemps sans me servir de ce bac et je ne l'avais pas ouvert quand je fis la connaissance de M. Agésilas Carcassou à Pétignac-les-Colombes, le jour de sa visite chez le notaire Pigeolet. Or, la semaine dernière, ayant voulu y mettre des clous de girofle pour le préserver des insectes, je remarquai sur le drap un léger renflement que j'essayai en vain d'aplanir. Les bosses résistait, et je finis par me dire qu'il y avait quelque chose là-dessous ; je pris une lame de couteau bien mince, je détachai le drap.

— Et vous trouvâtes ?

— Une lettre de l'oncle Durand dont je vais vous donner lecture.

Il se pencha pour ne pas être obligé de donner trop d'ampleur à sa voix et commença, en ayant soin d'appuyer sur certains passages :

“Mon secret concerne les Ouraliennes et tu vas enfin comprendre pourquoi je me suis obstiné à garder des titres que tout le monde croyait entièrement dénués de valeur. Dès que la dégringolade s'accrut, je reçus, à ma grande surprise, la visite d'agents qui me proposèrent d'acquiescer les Ouraliennes au pair. Les allures de ces émissaires me parurent anormales, l'un d'eux était précisément un ancien courtier que j'avais eu l'occasion de voir autrefois à Dijon et qu'un de mes amis fit condamner pour indécence. Ces circonstances éveillèrent mes soupçons et je procédai à une enquête qui me mit sur les traces du fameux syndicat des baissiers. Celui-ci avait son siège à Paris et possédait comme chef un certain Bigorneau, sorte de banquier véreux habitant le quartier de l'Opéra et sur le compte duquel l'on racontait des histoires fort peu édifiantes. Cette première découverte m'encouragea et continuant discrètement mes

investigations, je finis par acquiescer la preuve morale de ce que je soupçonnais depuis longtemps : L'ingénieur de la Compagnie, ancien prospecteur de mines au Transvaal, où il avait laissé des souvenirs déplorables, était tout simplement le docile instrument de l'association Bigorneau. Si l'on ne trouvait pas le bon filon, c'était volontairement, dans le but de provoquer la baisse des titres et de les acquiescer à vil prix. Telle était ma conviction et je n'en doutais plus, quand je me fus mis en relation avec un ancien contre-maître de l'exploitation que ses patrons remercièrent parce que, dans sa naïve honnêteté, il avait voulu en remontrer au coquin d'ingénieur.

“Mon premier mouvement fut de dénoncer les fibustiers, mais les preuves matérielles manquaient pour établir la fraude et j'aurais infailliblement été condamné pour diffamation. Je me résolus donc à attendre les événements et je refusai obstinément de céder les Ouraliennes que j'avais payées de mon argent et qui, après tout, sont ma légitime propriété. A l'heure où j'écris ces lignes, je garde la conviction que, tôt ou tard, elles retrouveront leur valeur.

“Je t'ai dit que mon légataire universel est un de mes neveux, un sculpteur du nom de Carcassou et qui habite également Paris, rue de Vaugirard. Quand je ne serai plus, Bigorneau, qui entretient des espions partout, ne manquera pas de renouveler auprès de mon neveu les tentatives qui échouèrent chez moi.

“Je me permets donc d'escompter ta vieille amitié. Après ma mort, et en souvenir des innombrables parties de jacquet que nous fîmes lorsque j'étais de ce monde, tu te rendras immédiatement à Paris et tu mettras mon neveu au courant de cette histoire. Recommandation suprême :

qu'il se méfie de Bigorneau qui est un homme de sac et de corde et qui est capable de tout pour atteindre son but."

M. Maurel s'arrêta :

— Je vous fais grâce du reste qui se rapporte exclusivement à des combinaisons de jacquet.

— Les gredins ! Ils m'ont rien perdu à attendre, leur affaire est claire et dès demain...

— A mon tour de poser une question. Ces titres abandonnés par leur propriétaire, où sont-ils ?

— Fort bien cachés dans l'alcôve du père Rossignol.

— Ce Rossignol inspire-t-il une confiance suffisante ?

— J'en réponds comme de moi-même. C'est le futur beau-père d'Agésilas, et j'ai sur lui certains moyens d'action.

Jean Latruite eligna de l'oeil. M. Maurel qui avait la prétention de tout comprendre à mi-mot, approuva.

— Les titres sont en sûreté. Voilà un point éclairci. En second lieu, nous devons retrouver l'héritier.

— Dès demain, je me mets en quête. Je me rendrai chez tous ses amis, dans les établissements qu'il fréquentait, chez les patrons pour lesquels il travaillait, et ce serait bien de la malchance si je ne recueillais pas quelques indices.

— Avez-vous de l'argent pour poursuivre ces recherches ?

— Oui, la Providence m'a donné un banquier.

— Pas Bigorneau, je suppose ?

— Non ! le père Rossignol lui-même. Je vous l'ai dit, je possède sur lui certains moyens d'action.

— Tout s'arrange donc au mieux de ce côté comme de l'autre. Abordons le troisième point. Vous supposez bien que Bi-

gorneau n'est pas d'humeur à lâcher une proie qu'il guigne depuis si longtemps. Pendant que nous cherchons la piste du disparu, il est probable que le larron fait des recherches pour son compte, et il faut envisager l'éventualité où il la retrouverait avec nous. Ce serait son triomphe et notre défaite car Agésilas, ignorant la valeur des Ouraliennes, ne manquerait pas de se laisser séduire par des offres inespérées.

— C'est à craindre, et nous devons veiller au grain.

— Le moyen est simple et c'est Bigorneau lui-même qui nous le fournit. Vraisemblablement, il n'est pas venu rue de Cambronne sans renseignements préalables, mais dans l'espoir d'y rencontrer Agésilas Carcassou.

— Tonnerre de la Sonora ! J'y suis. Le Bigorneau a fait confusion, il m'a pris pour mon cousin.

— Parfaitement. Et c'est pour négocier la cession des titres qu'il vous a prié de vous rendre demain chez lui.

— Attendez, je les lui servirai tout chauds, les titres ! Ce sera drôle !

— Vous serez au contraire la sagesse incarnée, cher ami. Cette confusion de personnes facilite singulièrement notre besogne. Bigorneau, croyant avoir mis la main sur l'héritier, cesse, par le fait même, ses recherches, et nous pouvons nous mettre à la piste d'Agésilas sans avoir à craindre d'être dévançés au but. Il importe donc de ne pas dissiper l'erreur. Les fibustiers vous parleront des titres, vous les laisserez dire répondant selon la circonstance, mais sans vous départir un seul instant de votre rôle qui est de représenter l'absent.

— Je m'en tirerai en tout honneur. Du reste, Jean Latruite m'accompagnera et, au besoin, me soufflera mon rôle. Ce sera

drôle et, pourvu que la tentation de briser les côtes à ces vilains oiseaux ne me prenne pas...

— Il faudra veiller sur vos nerfs, mon garçon, et quand vous serez en présence du directeur du Mercure Financier...

— Le Mercure Financier !... Qu'est-ce encore ?...

— C'est le titre de l'officine Bigorneau.

— Enseigne bien appropriée ! Ce divin Mercure ! quel cumulard, non content d'être le dieu de l'éloquence, du commerce et des voyageurs, il se mêle encore de protéger les aigrefins !

— Quand vous serez en sa présence, vous agirez comme pourrait le faire Agésilas Carcassou.

— Je ferai mon possible pour rester dans le décorum, mais c'est égal ! on rira demain chez les Bigorneau. A la vôtre, Monsieur Maurel.

Les bases de la triplice étaient jetées, et le plan des opérations adopté à l'unanimité, l'on s'occupait d'autre chose.

Quand l'excellent M. Maurel quitta ses amis vers minuit, il était légèrement ému et c'est en fredonnant une gaudriole du bon vieux temps qu'il regagna son lit.

Ah ! Les gens de Pétignac-les-Colombes en eussent raconté de belles, s'ils l'avaient vu et entendu. Mais bast ! Pétignac était loin et, à cette heure les Pétignaciens ronflaient à poings fermés.

Aristide et Jean Latruite, solides comme des rocs, s'en allèrent faire un tour par les quartiers excentriques où le cousin trouva facilement la petite querelle qui lui était indispensable pour opérer une bonne digestion.

Mais, comme les noctambules qui payèrent la casse ne tiennent en rien au fil de cette histoire, nous épargnons aux lecteurs des détails qu'ils trouveraient fastidieux.

UN LOUP

CHEZ LES LOUPS

Les Bigorneau étaient sous les armes et attendaient

que l'héritier des Ouraliennes vint donner tête baissée au piège.

— Quelle heure est-il ? questionna Bigorneau père.

— Deux heures moins un quart. Il ne tardera plus.

— Quel homme est-ce ? demanda Mlle Olympe, qui avait prétendu être de l'entrevue.

— La mésaventure de Garnier nous dit ce qu'il vaut au physique ; quant au moral, il me paraît d'un intellect assez borné.

— Je n'en doute pas, car s'il eût été quelque peu physionomiste, ce n'est pas ce pauvre Garnier qui aurait pâti dans l'aventure d'hier soir.

— Toujours aimable, ma soeur !

Bigorneau coupa court à la petite querelle qui s'engageait.

— J'entamerai les hostilités en abordant la question des Ouraliennes ; je proposerai de m'en rendre acquéreur à dix francs, s'il refuse, j'irai jusqu'à cinquante.

— A propos, j'oubliais de vous dire qu'il court de singuliers bruits sur les Ouraliennes ; les boursiers font de transparentes allusions à notre syndicat et déjà annoncent la hausse prochaine.

— Pas possible !

— C'est comme je vous dis. L'ingénieur Davidson aura bavardé, et la preuve en est que le gros Goldentapf s'annonce acquéreur des Ouraliennes à vingt-cinq francs.

— Sans rencontrer vendeurs et pour cause !

— A la Bourse des "Pieds humides" on en conclut naturellement qu'il y a anguille sous roche, et je partage l'avis de

nos amis du syndicat, lesquels estiment que l'heure est venue de reprendre l'exploitation.

— Dans une heure, je ne m'y opposerai plus.

— Parce que dans une heure tu comptes avoir mis l'embargo sur les titres que ce rustre de Durand ne voulut jamais céder.

— J'espère que l'héritier sera moins intraitable.

— Combien vaudront dans un mois les titres que possède M. Carcassou ? demanda encore Mlle Olympe, achevant de nouer une faveur rose au cou d'un affreux barbet.

— Plusieurs millions... Ça t'intéresse ma soeur ?

— Quand on veut tondre un mouton, n'évalue-t-on pas d'avance le prix de la laine ?

Dans le vestibule on entendit retentir le timbre de l'huissier.

— Le voici ! Réellement, je suis curieuse de voir l'intéressante victime, acheva Mlle Bigorneau, rajustant l'épingle de diamant qui maintenait l'édifice de sa coiffure.

Le valet de pied vint annoncer :

— M. Carcassou, artiste sculpteur. M. Latruite, poète chansonnier.

— Tiens ! il n'est pas seul, votre héritier phénomène ?

— Il se fait pistonner par son inséparable rimailleux ; mais rassurez-vous, si le Carcassou est parfois dangereux, son cor mac l'est beaucoup moins.

Les deux bohèmes passèrent sous la portière. Jean Latruite avait arboré son smoking, son huit reflets et les gants jaunes qu'il appelait pittoresquement ses pattes de canard. Le cousin, fidèle aux instructions de M. Maurel, s'était habillé à peu près comme tout le monde ; un com-

plet gris, un melon, des escarpins vernis et un faux-col bien empesé remplaçaient son extravagante toilette de la veille.

Ainsi attifés, les deux compères étaient à demi présentables. Mlle Olympe cessa de taquiner ses caniches pour les dévisager à l'aise.

— Nous vous attendions avec impatience. Soyez les bienvenus, Messieurs ! dit Bigorneau fils s'avançant, les mains tendues et la bouche en coeur.

— Oh ! ce n'est pas la peine de la faire au protocole. Je vous amène une vieille branche, mon ami Jean Latruite, un grand poète, mais un bon zigue.

— Je reconnais Monsieur. Donnez-vous la peine d'entrer.

Aristide Carcassou, un peu méfiant, plongea le regard dans les profondeurs de la salle à manger.

Il demanda :

— Ce vieux bouffi qui grille son havane près de la fenêtre, qui est-ce ?

— Mon père.

— Et la roussotte qui bichonne ses cabots ?

— Ma soeur Olympe. Je vais vous présenter.

— Pas besoin, puisque vous m'avez dit qui c'est. Et les autres ?

— Quels autres ?

— Les amateurs de sports athlétiques dont vous me parlâtes hier ?

— Il nous arrive de ce côté un léger contretemps. Ces messieurs retenus par une fête de club, se font excuser.

— Alors, qu'est-ce que je viens faire ici ?

— Continuer des relations commencées hier sous de si bizarres auspices, causer sports et déguster un cru de Romanée qui n'a pas son pareil dans Paris.

— Dans ces prix-là, je reste votre homme.

Piloté par Bigorneau fils, les visiteurs s'aventurèrent sur le moelleux tapis de la salle à manger et, les précautions ayant eu lieu tant bien que mal, le dialogue s'engagea.

Aristide Carcassou s'était carré dans un fauteuil. Il sortit de sa poche un calumet noirci, le bourra et en tira d'opaques bouffées.

Bigorneau père, très aimable, prit la parole :

— M. Carcassou, je me félicite de l'idée qu'a eue mon fils de solliciter votre visite. Il paraît que vous êtes de première force à la boxe française.

— On fait ce qu'on peut, voulez-vous essayer ?

— Merci. L'expérience de ce pauvre Garnier me suffit. Puis-je vous offrir un havane ?

— Non ! Je préfère ma chiffarde.

Bigorneau fils venait de déboucher une bouteille de Romanée, et emplissait les verres avec d'innombrables précautions.

L'ex-cow-boy fit le geste de boire, mais il esquissa une horrible grimace.

— Pouah ! Vous appelez ça du Romanée ! Moi je dis qu'on trouve beaucoup mieux chez le droguiste du coin.

Bigorneau père et Bigorneau fils se regardèrent interloqués.

Mlle Olympe souriait. Jean Latruite, habitué aux facéties de son compagnon, ne soufflait mot, mais son oeil clignotait d'une façon qui voulait dire :

— Attendez. Vous en verrez d'autres ! Nous n'en sommes qu'au prologue !

Aristide Carcassou ne semblait guère se douter de son inconvenance ; il croisa les jambes et demanda :

— Si vous avez du rhum, vous pouvez le monter, mais là ; du gobino qui gratte.

Très résigné, Bigorneau fils s'exécuta.

Bigorneau père brûlait d'amener le dia-

logue sur le terrain des Ouraliennes ; mais, devant l'humeur du personnage, l'entreprise lui parut beaucoup moins aisée qu'il ne l'avait cru au début.

Il s'abandonna donc au hasard, prêt à saisir l'occasion favorable.

— Vous voyagez beaucoup, Monsieur Carcassou ? demanda-t-il.

— Assez bien ! Quand ça me prend, je plie bagage et je vous assure que c'est vite fait.

Jean Latruite intervint :

— Mon ami rentre à Paris après une tournée en province nécessitée par quelques travaux artistiques.

— Votre nom ne m'est pas inconnu. Vous habitiez, précédemment, rue de Vaugirard ?

— En effet ! Mais depuis mon retour, je demeure, 16, rue Papillon.

— Resterez-vous longtemps à Paris ?

— Ça dépend !... Dans mon métier, on n'a pas toujours le temps et les moyens de s'en aller au gré de ses loisirs !... Pristi !

Tonnerre de la Sonora ! Ces bottines neuves !... Quel supplice !

Vous permettez que je débouche mes flacons ?

— Comment donc !

— Ah ! qu'ils sont douloureux, les cors au fond des bottes ! Voulez-vous me donner un coup de main ! Là ! Très fort !

En voilà une ! A l'autre maintenant ! N'ayez pas peur, je suis calé... Ouf ! Ça fait du bien de donner l'air à ses ortels ! Voulez-vous approcher ce tabouret ?

Et Aristide se prélassait de son mieux, pendant que Bigorneau fils avançait le tabouret et que Bigorneau père, soufflant comme un phoque, déposait à ses pieds les chaussures qu'il venait de lui ôter.

Le spectacle amusait énormément Mlle

Olympe, qui ne s'en cachait pas. Bigorneau lui lançait des regards furibonds, mais l'aimable personne en riait de plus belle.

Le directeur du *Mercur*e Financier ne se sentait plus de rage, mais il faisait bonne contenance attendant que l'affaire des Ouraliennes fut conclue pour requérir son personnel et faire jeter l'olibrius à la rue.

Aristide Carcasson semblait aller au devant de ses désirs.

— Alors quoi ! dit-il, buvant à même le flacon de rhum, vous êtes banquier, c'est-à-dire que vous connaissez tout ce qui touche les tripatouillages d'argent ?

Le cousin tira de sa poche une liasse d'imprimés.

Malgré son flegme, Bigorneau père eut un blouissement il venait de reconnaître les Ouraliennes, dont Jean Latruite, pour faciliter le rôle d'Aristide, avait, le matin même, et sous un prétexte quelconque exigé quelques exemplaires du papa Rossignol.

— Pouvez-vous me dire ce que valent ces images-là ? demanda-t-il.

— Vous en possédez beaucoup ?

— Un millier.

— Hem ? Il y a deux ans, les Ouraliennes étaient cotées à six cent et vingt, mais aujourd'hui leur valeur est à peu près nulle.

Aristide s'était levé, il passait en revue les bibelots de la salle à manger et regardait curieusement un grand portrait qui s'encadrait d'or en face de la cheminée.

— Quelle est cette horreur ? demanda-t-il.

— On dit que c'est le portrait de mon frère. Il est ressemblant, n'est-ce pas ? s'empressa de dire Mlle Olympe.

— Très ressemblant.

Et s'adressant à Bigorneau fils :

— Quand on a le malheur d'être affligé d'une tête comme la vôtre, cher Monsieur, on commence par se faire guillotiner, et l'on pose devant le peintre ensuite.

Mlle Olympe battit des mains.

Bigorneau fils écumait. Volontiers, il eut lancé quelque chose à la tête de son hôte ; mais, comme il n'avait pas oublié la mésaventure de Garnier, il s'abstint.

Ses nerfs étaient surexcités, il fallait qu'il se vengeât sur quelqu'un ou sur quelque chose ; un caniche de Mlle Olympe se trouva par malheur sur son chemin.

— Sale bête ! dit-il.

Et il lui allongea un coup de pied.

L'animal s'enfuit en hurlant, Ki ! Ki ! Ki ! Ki !... et alla se blottir dans les jupes de Mlle Olympe qui se redressa d'un bond. On entendit un cri : "Misérable !" et le retentissement d'une gifle.

Bigorneau fils, au paroxysme de la rage, riposta ; il saisit le tisonnier et le lança dans la direction de sa soeur. Celle-ci baissa la tête, et le projectile alla donner en plein dans la superbe toile qu'il creva d'outre en outre.

Le cousin avait croisé les bras ! Chez lui, c'était toujours signe avant-coureur de bourrasque.

Il alla sur Bigorneau fils.

— Monsieur ! Votre acte est celui d'un cuistre ! Un gentleman ne lève jamais la main sur une femme, même quand cette femme a tort.

— Dites donc ! Si vous vous mêliez de ce qui vous concerne !

— Sortez, Monsieur !

— Ah ! par exemple !... Me mettre hors de chez moi ! Vous auriez donc cette audace ?

— Vous ne voulez pas sortir ?... Une fois !... Deux fois !... Vous ne voulez pas sortir ?... Trois fois ! Ça suffit !

Avant qu'il eût le temps de se mettre en garde, Bigorneau se sentait empoigné par le fond de sa culotte.

Deux secondes après, le cousin le déposait doucement dans l'antichambre et, regagnait la salle à manger.

— Vous n'êtes pas autorisé à rentrer sans présenter des excuses à votre soeur ! avait-il dit.

Bigorneau fils se tint pour dit et ne reparut pas.

Mlle Olympe faillit se jeter dans les bras du défenseur qu'elle trouvait si inopinément. Bigorneau père, fasciné par les Ouraliennes, était resté neutre ; au fond, il n'était pas fâché de la petite correction infligée à son rejeton.

Placide, comme si rien ne s'était passé, le terrible cousin avait repris place dans son fauteuil et, les pieds allongés sur le tabouret, il bourrait sa pipe.

Il fit un petit signe d'intelligence à Jean Latruite et reprit :

— Pour lors, père Bigorneau... A propos de ces titres, vous disiez tout à l'heure...

— Qu'ils sont fortement dépréciés. Mais si c'était pour vous faire plaisir...

— Vous m'en débarrasseriez !... A combien ?

— Je vous en offre dix francs.

— Tant que ça ?

— Par estime pour vous et dans le but de vous être agréable. Vous possédez neuf cent quatre-vingt-dix titres...

— Comment le savez-vous ?

— Vous l'avez annoncé vous-même, voilà un quart d'heure.

— Tiens ! je l'avais oublié.

— Neuf cent quatre-vingt-dix titres à dix francs font la jolie somme de neuf mille neuf cent francs qui vous tombe du ciel, au moment où vous vous y attendez le moins. Car, je le répète, les titres ne

valent plus rien, absolument rien.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Allez donc vous informer, et si quelqu'un vous offre un sou de plus...

— Votre dernier prix ?

— J'irai jusqu'à vingt francs, mais j'y perds, je vous jure que j'y perds.

— Hum ! Vous m'offrez vingt francs par Ouralienne. Voulez-vous maintenant que je vous fasse mon prix, moi ?

— Dites toujours.

— Eh bien ! mon dernier prix, c'est sept mille francs.

— Je vous offre plus que cela, et vous ne savez pas compter. Neuf cent quatre-vingt-dix titres à vingt francs vous donnent dix-neuf mille huit cents francs, une fortune !

— Ne faites pas la bête, père Bigorneau, je vous demande sept mille francs par titre ou six millions neuf cent trente mille francs pour le bloc.

Bigorneau père crut que le monde allait finir ; il sentait le plafond lui dégringoler sur la tête ; les chaises, les tables, les buffets, les statuettes, la ménagerie de Mlle Olympe se mirent à danser autour de lui une ronde endiablée.

— Sept mille francs par titre ! Six millions neuf cent trente mille francs pour le tout !... Mais vous êtes fou, mon ami, tout ce qu'il y a de plus fou, et je vais vous faire enfermer.

— Et moi je vais vous faire arrêter, avec vos complices du syndicat, avec votre camarade d'ingénieur, avec toute votre séquelle de flibustiers ! Ce sera vite fait ! Je vous en donne mon billet.

— Je... je ne comprends pas ! Que voulez-vous dire ?

Aristide était lancé.

— Ah ! vous m'avez cru pétri de cette pâte de gogo que les gens de votre espèce tripatouillent à leur gré ! Ah ! vous avez

eru que j'allais piquer dans le panneau ! Ah ! vous avez eru que j'allais vous lâcher pour une croûte de pain, ces titres qui manquent à votre collection ? Eh bien ! vous m'avez pris pour un autre, cher Monsieur et vous vous êtes mis le doigt dans l'oeil !

— Monsieur Carcassou ! Je vous prie..

— Je ne sais ce qui m'empêche de vous expédier par la fenêtre, vieille fripouille ! Non ! c'est plus fort que moi, faut que je passe mon idée...

Bigorneau eut un cri d'épouvante ; il se leva, culbuta les sièges derrière lui et, avec une vélocité qu'on ne lui soupçonnait pas, disparut dans l'antichambre où il se barricada.

Le cousin ne le poursuivit pas ; il rechaussait ses bottines, quand une main se posa sur son épaule :

— Un mot ! cher Monsieur.

— Deux, si c'est votre bon plaisir, Mademoiselle.

— Vous m'êtes très sympathique ! Je vous admire, M. Carcassou.

— Possible !

— Je ne suis pas très jolie, mais j'ai six cent mille francs de dot, une propriété à Asnières et trois millions d'espérances.

— Ce n'est pas mal.

— J'ai trente-deux ans, je suis donc majeure et libre de ma main.

Un autre serait tombé des nues. Aristide se contenta de vider ce qui restait dans le flacon de Jamaïque.

— Comment dois-je comprendre ce que vous me dites ? demanda-t-il.

— Comme vous voudrez.

— Eh bien ! Mademoiselle ! Puisque vous avez six cent mille francs de dot, une propriété à Asnières et des espérances, j'ai l'honneur de solliciter votre main, ne serait-ce que pour faire rager votre canail-

le de père.

— J'agréé votre demande, Monsieur ! Revenez demain à deux heures. Mon père sera prévenu et vous commencerez votre cour.

— Je vous avertis que lorsque j'ai pris une résolution, je l'exécute rondement.

— C'est également mon système. A demain, Monsieur.

Le cousin posa ses lèvres sur la main que lui tendait Mlle Olympe, salua et sortit, traînant à la remorque ce pauvre Jean Latruite qui ne pouvait en croire ni ses yeux, ni ses oreilles.

Quand le calme se fut appesanti sur le champ de bataille, Bigorneau père et Bigorneau fils se hasardèrent à revenir.

Pâles, défaits, anéantis par la tournure que venait de prendre l'affaire, ils se regardaient comme des chiens de faïence.

— Le gueux ! Il savait tout.

— Je vous avais dit que des bruits couraient en Bourse.

— Pourvu qu'il se contente de sa part du gâteau et qu'il n'aille pas jaser !

— Il est trop adroit pour cela !

— N'empêche que voilà de jolis millions qui nous passent sous le nez.

Mlle Olympe s'était approchée.

— C'est votre faute ! Vous êtes des maldroits.

— Entendu ! Si tu avais été chargée des négociations, tu aurais mieux réussi ?

— C'est ce qui s'est produit.

— Ah !

— Oui ! Les millions que vous avez laissé échapper, je les ai repêchés, moi !

Bigorneau père eut un haut-le-corps.

— Tu as repêché les millions de Carcassou, toi ! Et peut-on savoir de quelle façon ?

— De la façon la plus simple. Il m'épouse !

— Il... il... t'épouse ?

— Ne faites donc pas comme si vous tombiez de la lune, mon cher frère, et reconnaissez que vous n'êtes qu'un imbécille à côté de votre soeur.

Bigorneau père faisait des gestes d'insensé.

— Mais fille sans principes, tu ne m'as pas consulté, tu n'as pas demandé mon autorisation ?

— Vous savez qu'elle ne m'est pas indispensable. Je suis majeure depuis longtemps, hélas ! et j'ai le droit de disposer de la fortune de ma mère. Mon fiancé viendra demain, vous lui ferez bon accueil et vous donnerez à votre caissier des ordres pour qu'il réalise ma dot.

Elle siffla ses caniches et s'éloigna, laissant les deux hommes dans un état voisin de l'abrutissement.

LES NUAGES S'ACCUMULENT

— Eh bien ! vieux, que dis-tu de la petite comédie ? Est-ce réussi ? S'est-on épanoui la rate ?

— Je m'en reviens pas ! Ce mariage ? Est-ce sérieux.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Allons donc !

— On voit, cher ami, que tu n'as jamais habité l'Amérique. Là-bas, les gens sont pratiques et ne gaspillent pas le temps en tâtilonnements inutiles. Mlle Bigorneau m'offre sa main, je l'accepte.

— Elle est un peu mûre.

— D'une maturité dorée. Songe à ses écus.

— Et puis, elle ne semble pas précisément tout sucre et miel.

— Tu ne la rendras jamais jolie.

— Je la prends telle qu'elle est. A cet égard, elle vaut certainement la négresse de Papagète que j'ai failli épouser.

— Tes arguments deviennent indiscutables. C'est M. Maurel qui va jeter les

hauts cris, car ce morceau-là n'était pas inscrit au programme.

— Il ne fait que le conser. Les intérêts d'Agésilas sont saufs.

— Je n'aperçois qu'un point noir à l'horizon et ce point annonce l'orage. Il éclatera quand Bigorneau saura que tu n'es qu'un Carcassou "in partibus" et "ad interim."

— Bah ! Je m'arrangerai pour qu'il le sache au bon moment, ni trop tôt, ni trop tard.

— Il fera de la musique..

— Je t'assure qu'il fermera prudemment le bec. Oublies-tu que la combinaison des Ouraliennes peut l'envoyer en correctionnelle et qu'une indiscretion de ma part...

— Tu as réponse à tout.

— Où allons-nous ?

— Voici bientôt sept heures ; il importe que tu ailles chez M. Maurel pour le mettre au courant de ton aventure miraculeuse.

— Et toi ?

— J'ai affaire rue Cambronne où m'attend le père Rossignol. J'irai ensuite du côté de la Butte, pour te rejoindre, hôtel de France, sur les neuf heures.

Les deux compères échangèrent un énergique shake hand, et chacun s'en alla de son côté.

Chez le marchand de vins, Jean Latruite trouva M. Rossignol dans son coin habituel, la tête entre les mains et plongé dans un abîme de pensées plus noires les unes que les autres.

— Enfin ! vous voilà ! Je désespérais de vous voir aujourd'hui.

— Hé ! père Rossignol ! Il me serait difficile d'être aux quatre coins de Paris à la recherche de Carcassou et ici à vous remonter le moral.

— Avez-vous appris du neuf ?

— Rien.

— Pas de nouvelles, bonnes nouvelles !

— Hélas ! Ce n'est guère le cas. De deux choses l'une : Agésilas est en vie, ou il est mort. S'il est en vie, je ne vois pas bien pourquoi il s'obstinerait à faire le mort. S'il est réellement mort, tout s'explique.

— Mon Dieu ! mon dieu ! Serait-ce le châtement ?

— C'est comme ça, père Rossignol. Et Mlle Lucile ?

— Parlons-en de ma mignonne ! La pauvre n'est plus que l'ombre d'elle-même. C'est qu'elle l'aimait pour de bon son Carcassou !... Ah ! si j'avais su. Songez, Monsieur Jean Latruite, que les voisins ont fini par remarquer le chagrin de ma fille et que les potins prennent leur envolée. On dit que je suis un père sans entrailles, un bourreau !... N'est-ce pas l'abomination de la désolation ?...

— Si les commérages se bornaient à dire que vous êtes un bourreau, un père sans entrailles, il n'y aurait que demi-mal.

— Quoi vous avez entendu d'autres calomnies ?

— Oui ! des accusations très graves.

— Dites vite.

— On a fini par remarquer la disparition d'Agésilas.

— Il ne serait pas le premier qui déménagerait à la cloche de bois !

— Je le reconnais ; mais la coïncidence de cette fugue avec l'humeur de Mlle Lucile et cette histoire d'héritage qui s'est répandue on ne sait comment, n'a pas laissé que de donner lieu à des commentaires malveillants.

M. Rossignol semblait fort agité, il pâlit, rougit, et oubliant toute retenue :

— Des commentaires malveillants !... Mais... si Carcassou est mort, je ne l'ai

pas assassiné, moi !

— Plus bas ! plus bas ! On vous entend ! Il suffirait qu'un homme de la police se trouvât parmi ces buveurs. Vos paroles ne tomberaient pas dans l'oreille d'un sourd.

M. Rossignol perdait la tête.

— Sortons ! dit-il. Quittons cette maison où je ne mettrai plus les pieds.

Au dehors, l'ex-concierge respira avec délices l'air libre de la rue ; il se sentit plus calme plus rassuré.

— Entrez un instant chez moi, dit-il. Vous verrez ma mignonne et essayerez de lui rendre un peu de courage, parce que moi, voyez-vous, je n'en ai plus la force.

— Je regrette beaucoup. D'anciens camarades d'Agésilas m'attendent du côté de la Butte. Peut-être auront-ils des renseignements précieux.

— Ne manquez pas ce rendez-vous. Avez-vous encore de l'argent ?

— Le fait est que mes recherches d'aujourd'hui ont été assez onéreuses.

M. Rossignol plongea dans son gousset.

— Voici un louis et quarante sous, tout ce que j'ai sur moi. Ça suffira pour ce soir, je suppose.

— Très amplement ! A demain.

Toujours se lamentant, M. Rossignol regagna son logis sans remarquer le machiavélique rictus qui plissait les lèvres du poète.

Depuis qu'il était en fonds, celui-ci aimait à prendre ses aises. Dédaignant l'omnibus, il héla un fiacre qui vaguait en maraude et se fit conduire place Pigalle.

De là, il gagna à pied un de ces nombreux cabarets où l'on rencontre, entre chien et loup, tout ce que le quartier compte d'artistes chevelus, de poètes faméliques, de bohèmes impénitents, de gens qui espèrent un jour être quelque chose.

Jean Latruite y trouva une demi-douzaine d'esthètes réunis autour d'une table où, dans des verres louches, pétillaient les mixtures les plus étonnantes ; ils sirotaient le liquide à petites gorgées culottaient des pipes et "bêchaient" cordialement un confrère dont l'unique tort était de ne point faire partie de leur compagnie.

Au sein de cet aréopage, l'entrée de Jean Latruite fit sensation ; les mains se tendirent.

— Messire Jean Latruite ! Quelle brise vous amène céans ?

— C'est qu'il devient rare, le frère ! plus rare qu'un écu de cent sous.

— Voyez ! il prend du bedon. Il s'embourgeoise. Quel chic, Messieurs !

— Un vrai Bétien !

— Et d'où sors-tu avec cet air d'académicien en goguette ! Serais-tu enfin célèbre ?

Jean Latruite se trouvait enfin dans son élément ! il prit place à la table et réclama le silence.

— Amis, dit-il pas d'ovations intempestives, je ne suis pas académicien, je ne suis pas célèbre, je reste ce que j'ai toujours été, un des vôtres ! Et pour le prouver j'offre la tournée.

— Hourra pour Jean Latruite.

A l'ébahissement général, le poète paya rubis sur l'ongle ; on le vit ensuite extraire de son gousset la pièce de vingt francs qu'il devait à la munificence de M. Rossignol et l'encastrier dans l'arcade sourcilière à la façon d'un monocle.

— Un Louis ! fit le bohème.

— Laisse voir ! Il paraît qu'on les fait toujours ronds.

— C'est un vrai ! un authentique.

— Tu en as beaucoup de pareils ?

— Je ne possède que celui-là et je viens vous l'offrir ! Oui ? Je vous l'offre ;

mais, en retour, j'exige un service.

— Faut-il aller te chercher la colonne de la Bastille et te l'apporter dans de la ouate ?

— Te donner ma voix à l'Institut ?

— Te recommander pour les palmes académiques ?

— Rééditer les douze travaux d'Hercule ?

— Je n'en demande pas tant ! Ecoutez bien ce que je vais vous dire.

Et, baissant la voix, il exposa ses conditions.

Quand il eût fini, un jeune homme archi-chevelu, d'aspect famélique, les traits flétris par l'abus de l'absinthe, prit la parole.

— Je pense que, sans forfaire à l'honneur, nous pouvons accepter les offres de Jean Latruite.

— C'est notre opinion à tous.

Jean Latruite se leva.

— Messieurs, vous m'excuserez.

— Tu nous lâches déjà !

— La mission vengeresse dont je suis investi m'impose certains devoirs. A demain, rue Cambonne !

Nous serons exacts comme le terme.

Surtout n'oubliez pas la fruitière, l'épicier, la crémère, les marchands de vin. Je vous surveillerai de loin, et quand les fonds commenceront à baisser... Vous m'entendez ! Allons !... Sans adieux.

L'hôtel de France n'était pas fort éloigné. Jean Latruite y trouva M. Maurel et le cousin déjà à table.

Le bon M. Maurel était radieux.

Il disait :

— Placer les titres d'Agésilas à l'abri de Bigorneau et mettre, par l'hymen, le grappin sur une bonne partie de leurs propres millions, c'est vraiment travailler de main de maître. Et si Mlle Olympe, devenue votre épouse, vous donne du tintouin,

que ferez-vous, cher ami ?

— Je la rosserai ! répondit le cousin, attaquant la tranche de roastbeef qu'on venait de lui servir.

L'EXPIATION

COMMENCE

Le lendemain matin, vers dix heures, deux jeunes gens, dont l'absalonesque chevelure était en révolte ouverte contre la discipline du peigne, entraient chez Mme Cabochet, la fruitière établie rue de Vaugirard, en face de l'ancien hôtel de Boisrobert.

Ils demandèrent deux sous de brie.

Quand ils furent servis, un des jeunes gens ôta poliment son chapeau.

— Pardon, Madame ! Ne pourriez-vous nous dire ce qu'est devenu Carcassou ?

— Carcassou ! Quel Carcassou ?

— Le grand jeune homme pâle qui occupait l'atelier au fond de la cour d'en face. Vous savez celui qui venait parfois acheter du cresson et des tomates ?

— Et qui était sculpteur, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame, un sculpteur, un artiste !

— Il y a effectivement un petit temps qu'on ne l'a vu.

— Alors, vous ne savez pas ?

— Ma foi ! je ne puis rien vous dire.

Devant l'air consterné de ses clients, Mme Cabochet fut prise d'une vive curiosité.

— Est-ce que vous le cherchez ? demanda-t-elle.

— Parfaitement, Madame, mais nous craignons que ce soit peine perdue.

— Il a peut-être quitté Paris ?

— S'il en était ainsi, il aurait prévenu les copains ! Non, Madame ! à notre avis, ce pauvre Carcassou est tombé dans quelque piège.

— Miséricorde ! Qu'est-ce que vous dites-là ?

— Avez-vous entendu parler, Madame, d'un héritage qu'aurait recueilli notre pauvre camarade ?

— Pour ça non !

— Est-ce que vous lui connaissez des ennemis ?

— Pas un seul !

— Et ce M. Rossignol, son propriétaire ! Qu'est-ce que c'est que cet homme !

— Un fort brave homme !

— Heu ! heu ! Alors pourquoi est-il si "drôle" depuis la disparition de son locataire ?

La boutique s'était remplie de clientes. Mme Cabochet oublia de les servir, tant était grand l'intérêt qu'elle prenait à ce qu'on lui contait.

Une petite bonne qui examinait des artichauts se mit de la partie.

— Ces messieurs ont raison. Depuis quelque temps, le père Rossignol est devenu tout chose. On dirait qu'il se ronge en dedans.

— Pas possible ! M. Rossignol ! Un si bon vieux !

— On ne peut jamais dire, Madame, et nous sommes son vaincus que si M. Rossignol voulait parler !... Mille pardons du dérangement ! Nous repasserons demain.

Les deux jeunes gens se retirèrent ; ils firent quelques pas et entrèrent chez l'épicier où ils achetèrent deux sous de pruneaux.

— Pardon, Monsieur ! Ne pourriez-vous nous dire ce qu'est devenu Carcassou ?

— Carcassou ! Quel Carcassou ?

Et le même dialogue, à quelques variantes près, s'engagea.

Puis ce fut le tour de la crémère, et ainsi de suite.

D'autres groupes visitaient les marchands de vins et, accoudés sur le zinc, parlaient sans se gêner.

— Alors, ce pauvre Carcassou, on dit

qu'il a disparu ?

— Oui ! et l'on parle d'un crime.

— Est-ce qu'on connaît l'assassin ?

— Vous comprenez qu'il court encore ; il n'y a que la police pour ne pas voir ce qui crève les yeux à tout le monde.

— Auriez-vous entendu dire quelque chose ?

— Vous savez qu'il est toujours dangereux de se mêler de ces choses-là. Mais si j'étais de la police je commencerais par ouvrir l'oeil sur les ennemis de ce pauvre Carcassou.

— Il en avait donc ?

— Moi ! je sais une personne qui lui a voué une haine féroce c'est son propriétaire, un nommé Rossignol. Ceci, entre nous, bien entendu...

Le marchand de vin dressait les oreilles ; mais, à ce moment, les buveurs payaient les consommations et se retiraient.

Quant à la fin de l'après-midi, M. Rossignol sortit pour prendre l'air, il constata que les voisins ne le saluaient plus avec leur bonhomie ordinaire ; les gens s'arrêtaient dans l'encadrement des portes et le dévisageaient avec une curiosité indiscreète : on échangeait des réflexions à voix basse, on chuchotait ; les garçons épiciers du coin le regardaient d'une façon insolente.

“Qu'est-ce qu'ils ont donc à me toiser comme ça ?” se demandait le pauvre homme.

Et il pressa le pas pour se dérober aux regards qu'il sentait s'attacher à lui.

Une crainte vague et imprécise le torturait, de sinistres pressentiments l'agitaient.

Il voulut rebrousser chemin, chercher un asile dans le demi-jour de son petit salon.

“La crainte de repasser sous les mêmes dardissements inquisiteurs, d'enten-

dre les mêmes chuchotements le fit hésiter.

Un embarras de circulation l'obligea à longer les façades, il croisa deux jeunes gens qui s'arrêtèrent net.

— Excusez, Messieurs ! fit Rossignol d'une voix douce.

Mais les inconnus ne bougèrent pas ; le plus grand et le plus solide des deux lui saisit le bras d'une étreinte merveuse.

— C'est vous qui êtes Rossignol ?

— Oui ! Je m'appelle Monsieur Rossignol. Lâchez-moi ou j'appelle les gardiens de la paix.

— Vous n'oseriez pas, ils vous reconnaîtraient, ils vous arrêteraient !

Et enfant la voix d'une façon terrible :

— Misérable ! Qu'as-tu fait d'Agésilas Carcassou ?

Les rares cheveux qui ornaient encore le crâne de l'ex-concierge se dressèrent comme des roseaux, ses jambes flageolèrent, sa langue batit, mais il ne put articuler une parole.

Son bourreau lui imprima une nouvelle secousse.

— Tu ne réponds pas, canaille ! Nous allons te le dire, nous, ce que tu as fait d'Agésilas Carcassou. Tu l'as assassiné.

— Messieurs, je vous jure !

— Misérable chourineur ! Va... l'échafaud te guette !

Comme l'étreinte qui ceclait son bras se relâchait, M. Rossignol se laissa choir en arrière et s'appuya contre la muraille ; un brouillard couvrit sa vue ; il crut qu'il allait mourir.

Mais le malaise passa. M. Rossignol jeta autour de lui un coup d'oeil épouvanté. Les deux hommes avaient disparu.

— Est-ce que je rêve ! Moi ! l'assassin de Carcassou ! C'est trop fort !

Il devait faire triste figure en ce moment, car les passants le regardaient d'un

air goguenard.

M. Rossignol reprit son chemin, titubant comme un homme ivre.

Il enfla les rues au hasard, se retournant fréquemment pour voir si personne ne le suivait.

C'est ainsi qu'il parvint au boulevard.

Soudain, il eût un cri de joie et se précipita vers la terrasse d'un café où Jean Latruite était attablé de l'air le plus innocent du monde.

— Par ma tranche du Parnasse ! Père Rossignol, que vous arrive-t-il ?

— Ce qui m'arrive ?.. Il m'arrive quelque chose d'inouï, quelque chose dont l'horreur dépasse tout ce que l'imagination peut inventer de plus horrible ! Tenez ! Je me demande comment je ne suis pas mort sur le coup.

Et la voix sanglante, il narra sa mésaventure.

— Tout ça ne m'étonne pas, fit le bon apôtre, je sais que dans le quartier on commente la disparition de notre ami.

— Quoi ! on oserait !..

— Hélas, oui !.. On vous accuse d'être la cause, au moins indirecte de sa mort.

— Mais rien ne prouve qu'il est mort !

— Allez le leur dire.

— Mais je suis innocent et je le prouverai !

— Ce ne sera pas facile.

— J'irai au devant du péril ; je me rendrai chez le commissaire, je lui raconterai tout, tout, et je déposerai, entre ses mains, les titres maudits qui attirent la malédiction sur tous les miens.

— Double sottise !

— Et pourquoi ?

— D'abord parce que les Ouraliennes sont déjà cotées à soixante francs.

— Peu importe !

— Ensuite, parce que le commissaire qui

est assez curieux, voudra savoir d'où vous tenez ces titres.

— Je le dirai.

— Il ne vous croira pas. Le commissaire ne croit jamais ce qu'on lui dit.

— Mais je suis un honnête homme ! J'ai derrière moi tout un passé d'honneur et de probité.

— On a des défaillances à tout âge.

— Mais si ces bruits s'accroissaient, si l'on venait à m'arrêter.

— Alors, il serait encore temps de recourir aux explications, de chercher à convaincre la justice.

M. Rossignol était littéralement écrasé sous le poids de l'adversité.

Jean Latruite comprit que les camarades avaient pris leur mission à cœur et qu'ils avaient poussé la plaisanterie au-delà des bornes assignées.

— Ne vous chagrinez pas, père Rossignol, nous n'en sommes pas encore là, et si nous retrouvons Carcassou, tout sera dit.

L'échine du vieux se redressa.

— Tout espoir n'est donc pas perdu ?

— Pas encore ! Laissez dire les calomnieux et attendez quelques jours. Rentrez chez vous bien tranquillement et allez vous coucher.

— Repasser dans cette rue où les gens me montrent au doigt ! Où des individus me traitent de misérable et d'assassin. Jamais !

— Voici la nuit qui tombe, prenez un fiacre ! Personne ne vous verra.

Jean Latruite fit quérir une voiture et aida à y hisser le pauvre homme plus mort que vif ; il le salua d'un geste hypocritement commisératateur et alla reprendre place devant sa consommation.

Quelques instants après, M. Maurel vint le rejoindre et fut initié aux nouvelles tribulations de M. Rossignol.

— N'est-ce pas de la cruauté ? demanda-t-il.

— C'est de la justice ! J'ai juré qu'il expierait les souffrances d'Agésilas, et il expiera jusqu'au bout.

— Mais ces bruits répandus à propos de la disparition...

— Ne trouveront jamais crédit chez les gens sérieux. Du reste, j'ai le pressentiment que notre ami donnera bientôt signe de vie.

— C'est à espérer. Et l'autre ? Son soie ! Notre terrible Aristide ?

Il n'achevait pas, que le cousin, rasé de frais, la face épanouie, sanglé dans une redingote dernier style, une orchidée à la boutonnière, arrivait en se dandinant.

— Eh bien ? demandèrent à la fois M. Maurel et Jean Latruite.

— L'affaire a marché sur des roulettes, tout est conclu.

— Tu te maries ?

— Dans trois semaines.

— Veinard ! Et le père Bigorneau n'a pas rechigné ?

— C'eût été peine perdue, car la demoiselle était bien décidée à prendre pour époux le fils de mon père. Du reste, le vieux filou se consolera en pensant que les soi-disant millions restent dans la famille. Mlle Olympe s'est montrée plus fine que le père et le fils ensemble, voilà tout !

— Quand ils sauront...

— Bast ! Je les tiens comme des hanetons au bout du fil.

— Et la demoiselle ! Si elle trouve la plaisanterie mauvaise ?

— Ne t'inquiète pas ! Si elle me prend, c'est pour mon physique autant que pour ma supposée fortune. J'ai pu m'en convaincre cet après-midi. Au besoin, un séjour prolongé dans une île déserte aura raison de toute velléité de révolte.

— Et la dot ?

— Me sera comptée le jour même de la noce, au retour de l'église.

— Et si le vieux demande à voir les titres ?

— Je les exhiberai, quitte à les restituer le lendemain à son propriétaire.

— Heureux homme ! Que comptes-tu faire après le mariage ?

— Me laisser vivre. Faire des voyages et causer à mon beau-père le plus de tablature possible.

— Et ton cirque ?

— Ce soir, je parais en piste pour la dernière fois.

— A quelle heure, ton numéro ?

— A dix heures et demie.

— Nous irons t'applaudir.

— C'est une idée ! ratifia M. Maurel.

Et tous trois s'éloignèrent.

UN

REVENANT

A Asnières, devant la pointe extrême de l'île Robinson, un pêcheur à la ligne agace le goujon.

Son crâne, son visage entier disparaissent sous les bords d'un immense chapeau de paille, mais on devine que son regard s'attache obstinément au bout du bouchon qui flotte mélancoliquement au fil de l'eau.

Depuis plusieurs heures, notre pêcheur se livre à ce pacifique manège, sans grand succès toutefois, car le poisson continue à dédaigner l'alléchante pâte merveilleuse qu'il lui prodigue en guise d'appât.

Une cloche annonce midi.

Avec une ponctualité qui fait honneur à ses habitudes d'ordre, le pêcheur retire sa ligne, démonte ses gaules, jette à l'eau ce qui lui reste de pâte merveilleuse, boucle son attirail et reprend le chemin du bourg en suivant la berge. Comme il passe devant un cabaret, on l'interpelle.

— Ohé ! Monsieur Napoléon ! Est-ce que ça a mordu ?

— Comme vous voyez ! Je rentre bredouille.

— Il faudra apprendre à pêcher et, si vous voulez, dimanche prochain, nous ferons ensemble quelques coups de ligne.

— J'accepte ! En attendant, je vais vous offrir la bière.

— Ce n'est pas de refus, Monsieur Napoléon. Et la jolie machine que vous préparez pour le Salon, est-ce qu'elle avance ?

— Mais oui ! Encore une quinzaine de jours, et la statue ira au moulage.

— Monsieur Napoléon, nous voudrions bien vous demander quelque chose.

— Dites.

— Sauf vot'respect, nous voudrions savoir pourquoi vous êtes parfois si triste. Si quelqu'un vous a fait de la peine, faut pas vous gêner.

Certes, M. Napoléon ne s'attendait pas à cette interrogation que dictaient les meilleurs sentiments

Il passa la main sur son front, comme pour chasser une idée obsédante, et affectant un ton enjoué :

— Vous vous trompez, mes amis, je ne suis jamais triste. Ce que vous prenez pour de la tristesse est la préoccupation de mort art. Voyez ! je ris..

— Puisque vous le dites, nous devons vous croire ; mais alors, c'est un drôle de métier que le vôtre ! Nous, quand nous pensons au nôtre, nous rions, nous chantons. Connaissez-vous rien de plus gai que d'être marinier, Monsieur Napoléon ?

— Je constate que les soucis n'ont jamais entamé votre bonne humeur. Un artiste ! Ce n'est pas la même chose, malheureusement.

Puis, pour imprimer au dialogue une autre direction :

— Dites-moi quels sont ces hommes avec

lesquels vous échangez tantôt de si joyeuses calembredaines ?

— Ce sont des peintres et des tapissiers de Paris qui viennent aménager la villa Beauséjour, voisine de celle de votre ami, M. de Rochebelle.

— Elle va donc changer de propriétaire, cette villa ?

— Non ! C'est Mlle Bigorneau, la fille d'un gros banquier de Paris, qui vient l'habiter avec son mari ; le mariage a lieu dans quinze jours.

Cela n'intéressait que médiocrement M. Napoléon ; néanmoins, il poursuivit :

— Et qui épouse-t-elle, cette demoiselle Bigorneau ?

— Paraît que c'est un artiste comme vous, qui a fait fortune dans les Mines d'or.

— Dans les Mines d'or ! Pour sûr, ce n'est pas avec les Ouraliennes !

— Nous ne savons pas si c'est avec les Ouraliennes, mais c'est dans les Mines d'or. Est-ce qu'il y a trente-six sortes de Mines d'or, Monsieur Napoléon ?

— Certainement ! il y a celles qui rapportent de beaux revenus et celles qui ne rapportent que des déboires à leurs actionnaires. Et comment se nomme-t-il, le fiancé de Mlle Bigorneau ?

— On nous l'a dit ; mais ça s'oublie, surtout quand il s'agit d'un nom baroque comme celui-là.

— Ça finit en "ou," intervint un de ses compagnons.

— Oui !... mais vous dire comment ça commence !... Si vous le désirez, nous demanderons aux tapissiers de la villa.

— Inutile ! Peu importe, après tout, le nom de ce monsieur. Mais voilà midi et un quart. Mes amis, je me sauve.

— Bon appétit, Monsieur Napoléon, et bien à votre service !

M. Napoléon solda la dépense et sortit.

Peu après, il poussait la grille d'un joli parc anglais servant de cadre à une des plus ravissantes villas qu'il soit possible de rêver.

Par un sentier bordé de fleurs épanouies il se dirigeait vers le corps de logis quand une voix, partant des profondeurs d'un bosquet, l'interpella :

— Ohé ! Agésilas ! Napoléon, pour respecter ton incognito, par ici. Avec ta permission, nous déjeunerons sous la charmille.

Le pêcheur fut bientôt en présence d'un jeune homme, aux traits nobles, aux allures distinguées qui l'accueillit d'un sourire.

— Et ta pêche miraculeuse ? Delphine l'espère toujours pour corser notre menu.

— Eh bien ! mon cher Paul, si Delphine veut se rendre à la rivière, elle y trouvera sa friture plus fraîche que si je l'avais apportée.

Nous nous en doutions un peu. Aussi des mesures ont-elles été prises. Delphine est allée tendre ses filets aux Halles et je t'assure qu'elle n'est pas revenue bredouille.

Tout en plaisantant sur ce ton, les jeunes gens s'étaient mis à table.

— Et ton rocher de Sisyphe ?

— Dans quinze jours il sera prêt.

— Tu es content de ton oeuvre qui sera magnifique...

— Assez content.

— Sais-tu, ami Carcassou, que tu deviens absurde à force de modestie. S'il faut te dire la vérité vraie, pendant que tu allais amuser les poissons du côté de Robinson, j'ai reçu la visite de deux amis, de deux connaisseurs dont l'un est membre du jury de sculpture.

— Et tu as commis l'indiscrétion...

— De soulever les linges qui voilent ton rocher de Sisyphe ; — et puis avec en-

pressement :

— Je ne le regrette pas, car mes visiteurs ont été enthousiasmés. Ils tournaient autour de la statue comme des gourmets autour d'un morceau de choix, et ces messieurs se sont trouvés d'accord pour annoncer que, cette année, la première distinction te sera probablement accordée.

— Rochebelle !... Dirais-tu vrai par hasard ?

— Parole de gentilhomme !

— J'accepte ces prémisses avec d'autant plus d'empressement qu'elles viennent de toi.

— Occupe-toi de ce qui est dans ton assiette, une côtelette refroidie n'a plus de charmes.

— Je te répète, ami Rochebelle, s'il m'est enfin permis de prendre ma place au grand soleil des arts, c'est à toi que je le devrai et aussi à la Providence qui t'a mis sur mon chemin le jour où, désespéré, la cervelle vide, le coeur broyé, je m'en allais à l'aventure, sans but ni direction, avec la seule préoccupation de laisser le plus de distance possible entre mon désespoir et l'endroit qui vit l'écrasement de mon bonheur.

— N'étais-tu pas ce vieux Carcassou, l'ancien condisciple qui s'improvisa si souvent le défenseur d'un camarade plus jeune et plus faible !

— Tu me rencontrais dans une gare de chemin de fer, tu te mis à me faire de la morale, tu fis tant et si bien que je consentis à te suivre dans ce coin de paradis, où j'ai retrouvé sinon la paix du coeur, du moins la passion du travail et mon désir d'arriver. Tu as accompli une belle oeuvre, Rochebelle, tu as sauvé une âme.

— Bigre ! Te voilà en plein dans le lyrisme. Mais prends garde : Cet article ne nourrit pas et, de ce train, tu déjeuneras par coeur.

— Je m'oublierai jamais ce que je te dois, Rochebelle. Aussi, entre moi, l'observateur artiste enfant de la plèbe, et toi, noble, riche et titré, est-ce désormais une dette d'honneur. Tiens, c'est fou ce que je vais te dire, mais je voudrais te voir dans le malheur pour avoir l'occasion de me sacrifier.

— Merci ! Prends donc de ce rognon, il est excellent, et maintenant, tu voudras bien cesser cette antienne qui m'horripile. As-tu entendu dire que notre voisine se décide à venir habiter sa villa ?

— Mes amis les mariniers me l'ont appris ; elle se marie avec un artiste qui a fait fortune dans les mines d'or, sais-tu son nom ?

— Je l'ignore.

— Dommage ! Je lui aurais proposé de racheter mes Ouraliennes. Peut-être bien qu'il réussirait à leur rendre quelque valeur.

— A propos, et ces titres ! où les as-tu laissés ?

— A Paris, dans mon atelier.

— Il serait prudent de les faire prendre. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Oh ! Je m'ai pas d'inquiétude ; celui qui s'aviserait de s'en emparer serait le premier volé. Et toi ? Ne vas-tu pas à Paris aujourd'hui.

— M. de Viesville m'annonce sa visite pour cet après-midi. Je me demande ce qui peut motiver ce déplacement ?

— Probablement, veut-il t'entretenir du mariage prochain. Heureux garçon. J'ai revu hier, dans ton cabinet, le portrait de Mlle Solange, elle est divinement belle.

Un coup de sonnette l'interrompit.

— Une visite ! Serait-ce lui, déjà ?

Le domestique vint annoncer :

— M. le comte de Viesville.

Rochebelle se leva et se précipita à la rencontre du vieillard.

LES PROJETS DE ROCHEBELLE

M. de Viesville portait comme toujours la tête haute mais un pli, à la commissure de ses lèvres, annonçait qu'il était obsédé de lourdes préoccupations.

Aux souhaits de bienvenue de M. de Rochebelle, il répondit avec une politesse exquise mais froide. Apercevant Agésilas, qu'il ne connaissait pas, il parut contrarié.

Après échange des banalités obligées entre gens qui se rencontrent pour la première fois, l'artiste sollicita discrètement la permission de se retirer.

Resté seul avec le vieillard, M. de Rochebelle vaguement inquiet, demanda :

— A quoi, cher Monsieur, dois-je attribuer ce déplacement, puisque, ce soir même, je devais me rendre chez vous.

— M. de Rochebelle, j'ai voulu vous parler seul à seul, de gentilhomme à gentilhomme, et loin de ma petite-fille.

Le jeune homme qui aimait sincèrement et profondément Mlle Solange de Boisrobert, sentit son coeur se serrer, l'intonation du vieillard, ses préambules embarrassés lui faisaient appréhender quelque fâcheuse nouvelle.

— Je vous écoute, dit-il.

— Peut-être, vais-je vous briser le coeur ! En tout cas, je vais vous occasionner des ennuis...

Du bout de sa canne, M. de Viesville traça deux ou trois cercles sur le sable du jardin et reprit :

— Je viens vous rendre ma parole et réclamer la vôtre.

Rochebelle eût un tressaut douloureux.

— Quoi ! Vous venez briser des fiançailles qui...

— C'est malgré moi ! c'est malgré ma petite-fille ! mais certaines circonstances...

— Aurais-je démerité de votre estime ?
Ne serais-je plus digne...

— Je m'empresse de rendre hommage à votre correction, à votre loyauté.

— Mlle Solange, qui m'assurait de son affection aurait-elle varié dans ses sentiments ?

— Ma petite fille n'a pas cessé de vous aimer, Monsieur et c'est une grande douleur pour elle...

Rochebelle interrompit :

— Ces réticences me surprennent, Monsieur le Comte. On ne rompt pas des fiançailles sans motifs sérieux, et ces motifs je veux les connaître !

M. de Viesville traça encore quelques arabesques au moyen de sa canne laissa échapper un soupir qui ressemblait à un sanglot, et levant ses grands yeux humides :

— Est-ce que vous l'exigez ?

— Mon honneur est engagé et j'attends que vous vous expliquiez franchement.

— Eh bien ! M. de Rochebelle, je viens vous rendre ma parole parce que je suis ruiné, parce que Solange n'a plus de dot.

Le jeune homme éprouva un soulagement ; il se rapprocha du vieillard, posant doucement la main sur sa manche :

— Solange n'a plus de dot ! Vous ai-je jamais parlé de dot ?

Les traits de M. de Viesville se détendirent ; ils marquèrent à la fois l'étonnement et la joie.

— Vous n'avez jamais parlé de la fortune de ma petite-fille, je m'empresse de le reconnaître ; mais, tôt ou tard, nous devons aborder cette question.

En présence du malheur qui nous frappe, il était de mon devoir de prendre les devants.

— S'agirait-il encore de M. de Boisrobert ?

Le vieux gentilhomme secoua la tête.

— M. de Boisrobert, mon gendre, a semé la ruine autour de lui ; la passion du jeu qui le dévore l'a mis au ban de sa famille et le jour où j'ai adopté sa fille, j'ai exigé qu'il ne chercherait jamais à la revoir. Tout est donc fini entre lui et nous, et la catastrophe ne vient pas de ce côté.

M. de Viesville eut une pause assez longue. Son regard s'absorba quelques instants dans le vide, puis il reprit :

— Elle est l'oeuvre d'un misérable flibustier nommé Bigorneau.

— Bigorneau.

— Bigorneau !

— Vous le connaissez ?

— J'ai déjà entendu ce nom.

— Il est tristement connu par ses spéculations audacieuses et son cynisme à dépouiller les malheureux assez imprudents pour recourir à ses services intéressés. Je suis de ceux-là... Vous n'ignorez pas la fatale passion que je mis à la recherche des problèmes de la navigation aérienne ; de premiers succès m'encouragèrent, j'alliai une partie de mes biens pour couvrir les frais des expériences, espérant trouver la compensation dans la réussite prochaine. Cette réussite ne vint pas ; je m'obstinaï, nouveaux insuccès ; alors je commis la faute d'accepter les offres de Bigorneau.

— Bigorneau ! Bigorneau ! ne cessait de répéter Rochebelle. Où donc ai-je entendu ce nom ?

— Il me prêta cinquante mille francs.

— Ce n'est pas une somme.

— A la première échéance, il me fut impossible de payer ; nous renouvelâmes le billet, et de renouvellement en renouvellement, je suis arrivé à lui devoir trois cent vingt mille francs.

— Le bandit !...

— Dont il exige le remboursement

avant un mois, à moins que...

La phrase s'acheva dans une sorte de râle ; M. de Viesville se tut. Rochebelle fut épouvanté de son expression.

— Monsieur le Comte ! Vous allez vous trouver mal !

— Non ! Ce ne sera rien ; j'ai promis de vous parler en toute franchise et, quoi qu'il m'en coûte, je veux le faire. Bigorneau exige donc le remboursement à peu près immédiat, à moins que... à moins que je n'accepte une transaction.

— Et cette transaction ? demanda Rochebelle pour faciliter chez son interlocuteur une confiance qui lui coûtait.

— Je l'ai repoussée avec horreur et mépris ; le misérable exigeait pour son fils la main de ma petite-fille.

Le fiancé de Solange ne sourcilla pas du tout.

— Pour qui connaît Bigorneau — reprit M. de Viesville — il est certain qu'il sera impitoyable et je vais me trouver obligé de mettre en vente mon hôtel de l'avenue Kléber. Nous sommes donc entièrement ruinés car, vous ne l'ignorez pas, ma petite-fille ne possède que la nue-propriété de l'ancien hôtel de Boisrobert dont les revenus appartiennent au concierge Rosignol jusqu'à la mort de mon gendre.

M. de Viesville avait fini sa confession ; brisé par l'effort, il inclina la tête sur sa poitrine et des larmes s'épanchèrent sur ses joues.

Rochebelle, vivement ému, lui prit la main, et la voix douce comme s'il s'adressait à un enfant :

— M. de Viesville avez-vous jamais douté de ce que j'éprouve à l'égard de Mlle Solange ?

— Je sais que votre loyauté est au-dessus de tout reproche.

— Et cette loyauté ne se démentira pas. Voulez-vous continuer à me considé-

rer comme le fiancé de votre petite fille ?

Le vieillard ne répondit pas ; mais mieux que ne l'eussent fait les plus belles paroles l'étreinte par laquelle il répondit à celle du jeune homme exprima toute sa pensée.

— Quant à cette question de dot, reprit Paul de Rochebelle, n'en parlons plus, je m'estime assez riche pour n'avoir pas à m'en soucier.

Quelques minutes encore, il resta songeur. Puis soudain, se frappant le front :

— Bigorneau ! Je crois enfin me souvenir ! Oui ! c'est bien cela ! Oscar Bigorneau ! Avez-vous des renseignements sur les antécédents de ce personnage ?

— Aucun !

— Il devient indispensable que je fasse certaines recherches qui prendront peut-être plusieurs jours. Si cet homme est celui que je pense, si je réussis à mettre la main sur un document qui doit se trouver dans les papiers de feu mon père, je tiens le bandit et votre hôtel ne sera pas vendu.

— Monsieur de Rochebelle, que dites-vous là ?

— Permettez que je garde, pour quelques jours encore le silence sur mes projets.

M. de Viesville s'inclina.

Peu après, il prenait congé et, sur la promesse que le jeune homme se rendrait avenue Kléber le soir même, il rentra chez lui l'âme rassérénée et le cœur plus léger.

Rochebelle regagna la pièce où Carcassou travaillait à son rocher de Sisyphus.

— Hé ! travailleur infatigable, toi qui connais Paris dans ses moindres recoins, as-tu oui parler d'un certain Bigorneau, banquier véreux de son état ?

— Bigorneau ! Personnellement, je n'ai pas ce désavantage ! Mais une question, Rochebelle, tu ne t'es donc jamais enquis

du nom de ta voisine, de celle qui se marie dans quelques jours et dont nous avons parlé à déjeuner ?

— Est-ce que...

— Apprends que c'est une demoiselle Bigorneau.

— Il peut y avoir Bigorneau et Bigorneau !

— Au dire des mariniers, la demoiselle est fille d'un riche banquier de Paris. Quant à savoir si ce banquier est véreux...

— Je vais m'informer sans retard.

Et Rochebelle sortit en murmurant :

— Etrange ! étrange !

L'EXPIATION COMMENCE

Les jours qui suivirent furent des jours d'angoisse pour M.

Rossignol.

Son expiation continuait, implacable ; une puissance occulte avait pris à tâche de lui ôter tout répit, et le poursuivait jusque dans les profondeurs les plus inaccessibles de son intérieur.

Depuis que les gens l'accablaient de leurs soupçons injustes, depuis que les voisins le montraient du doigt, il n'avait plus osé s'aventurer dehors : des jours entiers, il restait claquemuré dans l'angle le plus ténébreux de sa cuisine, les mains en coquille sur les genoux, sans souffler mot, sans énergie, sans volonté et tremblant comme une feuille, quand il venait à évoquer la pensée des individus qui lui avaient reproché un crime imaginaire.

Le souvenir des erreurs judiciaires, des innocents guillotines malgré leurs protestations et les drames qu'il avait lus dans les gazettes, tout cela lui revenait et le faisait frémir.

— Ah ! si j'avais su ! si j'avais su !

Dans son désespoir, il avait un regard de pitié pour Mlle Lucile qui, toujours si-

lencieuse, toujours renfermée en elle-même, continuait à errer, telle une âme en détresse.

— Ma pauvre mignonne, nous sommes bien malheureux !

— Tu l'as voulu, papa !

— M. Carcassou reviendra peut-être...

La jeune fille haussait les épaules et s'en allait plus loin.

Un seul homme avait le pouvoir de déridier le front soucieux du pauvre Rossignol.

C'était ce grand hypocrite de Jean Latruite. M. Rossignol, qui ignorait les peu charitables dispositions du doux poète, et l'article "châtiment" inscrit à son programme, ne rechignait pas à lui prodiguer les fonds dont il prétextait sans cesse avoir besoin.

Entre ces deux hommes, le dialogue débute invariablement de la même façon :

— Quoi de neuf ?

— Pour le moment rien ! mais j'ai une piste nouvelle. A propos, les Ouraliennes sont à cent vingt !

Le lendemain, il disait :

— Elles sont à cent cinquante !

le surlendemain :

— Elles sont à cent soixante-dix !

Puis :

— Elles sont à cent quatre-vingts ! à deux cents ! à deux cent dix !

Et ainsi de suite.

Le bohème disait vrai.

Ayant constaté l'impossibilité d'acquiescer pour son compte les titres légués à Carcassou par l'oncle Durand et, les croyant dans sa famille par le fait du mariage de sa fille, Bigorneau avait donné coupées franches à ses amis du Syndicat. Les flons aurifères venaient d'être retrouvés l'exploitation reprenait toute son activité, et les quelques titres isolés que les fibustiers n'avaient pu accaparer revenaient sur le marché où ils faisaient prime.

M. Rossignol n'osait plus s'aventurer au dehors, il avait même renoncé à ses petites tournées dans la cour, et se contentait d'y faire de courtes apparitions à l'aube, quand les locataires dormaient encore.

Or, un matin qu'il mettait timidement le nez en l'air il recula épouvanté.

Sur la porte de sa demeure, une main criminelle avait opposé un placard semblable à celui qu'on lui avait adressé peu avant, mais celui-ci se compliquait de dessins significatifs ; une guillotine prête à fonctionner, un bourreau prêt à instrumenter et un patient dont la tête ressemblait terriblement à la sienne.

Rossignol eût un éblouissement, ses tempes battirent, il s'affaissa. La fraîcheur du pavé lui rendit le sentiment ; il parvint à se redresser.

Et comme le placard restait là et que vraisemblablement, il ne s'en irait pas tout seul, il se décida à l'arracher.

À plusieurs reprises, pendant qu'il vaquait à ce travail, il crut entendre des ricanelements atroces qui lui déchiraient le tympan et lui faisaient monter au cerveau des bouffées de folie.

D'où venaient ces rires sataniques ? Il lui eût été impossible de le dire : il ne voulait pas le savoir.

Enfin, à grands renforts de coups de brosse et de seaux d'eau, il réussit à enlever l'affiche.

Alors toute son énergie l'abandonna, il se sentit rouler sur la pente d'un abîme sans fond.

— C'est le commencement de la fin, articula-t-il péniblement.

Dès ce jour, M. Rossignol ne quitta plus son lit ; il y passait ses jours et ses nuits, refusant obstinément la visite du médecin, et ne répondant que par monosyllabes aux interrogations de sa femme qui s'allarmait sérieusement.

VEILLE DE NOCES

Le contrat avait été signé la veille et la noce était fixée au

jour suivant.

Très simple, ce contrat ! Les futurs conjoints reconnaissaient purement et simplement la communauté de leurs biens, et le père Bigorneau s'engageait à verser entre les mains de son gendre, à l'issue de la cérémonie nuptiale, la somme de six cent mille francs en espèces, constituant la dot d'Olympe.

Il pouvait être neuf heures du matin ; dans la salle à manger que nous connaissons, les Bigorneau étaient réunis pour le premier déjeuner et, naturellement, il était question de l'évènement du lendemain.

Un garçon qui apportait une lettre pour Bigorneau père, vint momentanément interrompre cet échange de vues.

— C'est du baron de Viesville ! fit le banquier.

— Ah ! Et que raconte-t-il ? demanda Hyacinthe, cherchant à lire une impression sur le visage de son père.

— Il me prie de passer chez lui aujourd'hui même, muni des créances.

— Je l'avais prévu. Le vieux a réfléchi, il s'est assagi et plutôt que de vendre son hôtel...

— Il te donne sa petite-fille. Rien ne le prouve encore eût soin de faire remarquer la fiancée d'Aristide.

— Puisqu'il invite le père à se munir des créances...

— Sans doute pour rembourser.

— Avec quoi ?... Non, ma soeur ! J'épouserai Mlle de Boisrobert avec un petit "de" ! Ce n'est pas du Carcassou, ça !

— Mais le Carcassou est plus certain. Ah ! si j'étais Mlle de Boisrobert, je sais bien ce que je ferais...

— Précisément comme si j'étais Car-

cassou. Tout sauvage qu'il soit, je compatis à son sort. A quoi songeait-il, le malheureux le jour où il s'est avisé de vouloir devenir mon beau-frère !

— Je suis de ton avis. Il n'a pas lieu d'en être fier !

— Qui vivra verra.

Et s'adressant au père Bigorneau :

— Quand vas-tu chez de Viesville ?

— A midi.

— Alors je t'accompagne. Ne suis-je pas le premier intéressé ?

A midi moins trois minutes, les deux Bigorneau sonnaient chez M. de Viesville.

Un valet de pied les introduisit dans l'antichambre, où ils restèrent un gros quart d'heure à attendre.

— Hyacinthe s'impatientait ; il trouvait que l'accueil manquait d'empressement.

Enfin, un pas retentit dans le vestibule, la porte s'ouvrit, les Bigorneau se cambèrent dans une pose cérémonieuse. Déception ! Ce n'était pas M. de Viesville ! C'était un jeune homme qu'ils ne connaissaient pas.

— Bigorneau, père et fils ? fit le jeune homme sans déposer le cigare qu'il avait aux lèvres. Asseyez-vous, mes gaillards, nous avons à causer.

Assez déconcertés, les deux coquins obéirent.

— Etes-vous en possession de vos créances sur M. de Viesville ?

— Oui, Monsieur ! je les ai dans mon portefeuille, prêt à en faire l'usage qui conviendra. Mais permettez ! Nous sommes venus sur la convocation de M. de Viesville et c'est à lui...

— Lui ou moi ! cela revient au même.

Bigorneau fils commençait à ressentir certaines appréhensions.

Il répliqua assez rudement :

— A votre point de vue, c'est peut-être

la même chose, mais nous ne sommes pas obligés de vous croire. Qui êtes-vous, après tout ?

Le jeune homme esquissa un sourire où l'ironie se mêlait au mépris.

— Je suis Paul de Rochebelle.

Et comme Bigorneau père roulait des yeux effarés :

— Ce nom doit vous rappeler certains souvenirs que vous allez me permettre de préciser. Voici bientôt quinze ans que se sont passés les faits auxquels je fais allusion ; mon père, lancé dans de grandes entreprises industrielles, avait alors un secrétaire dans lequel il avait mis toute sa confiance et ce secrétaire, c'était vous, Oscar Bigorneau.

Bigorneau ne répondit pas ; son rejeton écarquilla les yeux et paraissait fort embarrassé de sa personne.

Rochebelle continua :

— Mais cette confiance se trouvait fort mal placée car, un jour mon père, en vérifiant sa comptabilité, y remarqua des... tripotages, disons le mot : des détournements qui s'élevaient à cinquante mille francs. Cédant aux supplications de votre femme il ne vous livra pas à la justice, mais exigea un écrit par lequel vous reconnaissez votre indélicatesse. Tenez ! j'ai retrouvé ce document et je vais vous en donner lecture.

Bigorneau, qui avait tant exploité la signature d'autrui, ne pouvait se faire illusion sur la valeur de l'écrit que Rochebelle avait entre les mains ; il se sentait, pieds et poings liés à la merci du fils de son ancien patron et, en joueur malchanceux, il se préparait à s'exécuter.

— Inutile de lire. Dites que vous exigez immédiatement le remboursement de ces cinquante mille francs. Je puis le faire, car les écus de monsieur votre père ont fait des petits. Si vous voulez me don-

ner l'écritoire, je vais immédiatement rédiger un bon sur ma caisse.

— Un instant, Monsieur, nous allons simplifier les choses. Si je tiens à ce que vous liquidiez votre situation à mon égard je veux aussi mettre au point celle d'une autre personne envers vous. L'endroit où vous êtes doit vous dire de qui il s'agit.

— Parfaitement ! M. de Viesville m'est redevable de trois cent et vingt mille francs.

Rochebelle haussa les épaules et continua.

— En ce qui concerne M. de Viesville, vous lui avez prêté, il y a cinq ans, une somme de cinquante mille francs. Au taux le plus élevé, c'est-à-dire aux intérêts composés de six pour cent, cette somme s'élève actuellement, et en chiffres ronds, à soixante-sept mille francs.

— Pardon, d'après les billets souscrits.

— Veuillez donc ne plus m'interrompre. Reprenant mes calculs et défalquant, de ces soixante-sept mille francs, les cinquante mille que vous... avez empruntés à la caisse de mon père — et pour lesquels je ne réclame pas d'intérêt, moi ! — il reste dix-sept mille francs que je vais vous remettre, avec le petit autographe que vous savez, en échange des billets de M. de Viesville. Je vous conseille d'accepter cette transaction qui vous laisse un bénéfice net de dix-sept mille francs.

M. de Rochebelle était un honnête homme. Muni de l'aveu écrit de Bigorneau, il eût pu exiger purement et simplement la restitution des billets de Viesville ; mais e'eût été, en quelque sorte, voler le voleur, et ce procédé lui répugnait.

Le père d'Olympe se sentait battu : il répliqua néanmoins :

— Vous savez compter, Monsieur de Rochebelle ; mais, dites-moi, que feriez-vous si je refusais...

— Je ferais usage du document que je possède.

— Il y a prescription.

— Au point de vue strictement légal, oui ! Mais je puis renverser votre crédit, ruiner la confiance que vous avez usurpée, attirer l'attention du parquet sur certaines de vos opérations.

Bigorneau avait la pratique des affaires et il était trop intelligent pour recourir aux atermoiements.

Il ne lui restait qu'à s'exécuter, et il le fit en tirant de son portefeuille les billets souscrits par M. de Viesville.

— Voilà, Monsieur ! Je m'exécute loyalement.

Ce "loyalement" fit sourire Rochebelle qui examinait les billets.

— C'est bien cela ! Et maintenant, j'ai le plaisir de vous restituer votre autographe, qui trouvera une place honorable dans vos archives. Voici également une enveloppe contenant dix-sept billets de mille francs, Voyez si le compte y est... C'est parfait !... Je ne vous retiens plus, Messieurs.

Bigorneau père, rentré en possession du petit papier qui venait de lui jouer un si bon tour, sortit en oubliant de saluer, ce dont Rochebelle se souciait peu, du reste.

Quant à Bigorneau fils, il étouffait.

— C'est du propre ! Quand on laisse traîner derrière soi des choses pareilles, on essaye de les récupérer en temps utile. Tu prétends être si malin...

— Si tu me laissais la paix ?

— Tu ne voudrais pas que je te saute au cou pour te remercier d'avoir si bien soigné mes intérêts ? Ce qui me fait le plus rager, dans cette affaire, c'est la joie que va en ressentir ma soeur Olympe. Elle boit du lait toutes les fois qu'il m'arrive des ennuis.

— Olympe est plus modeste que toi, elle

se contente d'un Carcassou.

— Avec ça qu'elle était disposée à se montrer difficile !... Tiens !... Tu peux rentrer seul !...

...Moi ! j'en ai assez de la baraque, et je vais passer ailleurs ma contrariété.

COMPLICATIONS ET ECLAIR-CISSEMENTS

Depuis qu'il était l'hôte de Rochebel-le, Agésilas Carcassou s'en allait chaque matin, avant déjeuner, faire un petit tour dans le voisinage; tantôt il flânait comme un désœuvré le long des berges, tantôt il prenait ses gaules, sa pâte merveilleuse et se livrait avec le même succès à quelque nouvelle entreprise contre la gent écaillée.

Muni de tout son attirail, il cherchait une bonne petite place pour déployer ses engins, quand il rencontra ses amis les marinières.

— Tiens ! voilà M'sieu Napoléon ! Comment se fait-il que vous ne soyez pas à la noce de la voisine.

— En effet ! c'est aujourd'hui que se marie Mille Bigomeau. Hé ! mes amis ! si je ne suis pas de la noce, c'est qu'on ne m'y a pas convié.

— Une "évitation", quoi ! remarqua un des marinières qui avait de l'esprit.

— Oui !... Une évitation qui ne nous empêchera pas de vider la bouteille traditionnelle.

— C'est pas de refus, car le soleil pique et il fait une soif !

Agésilas, heureux de la bonne tournure que prenait son "Rocher de Sisyphe", était dans d'excellentes dispositions.

Il s'attabla.

— Puisqu'on parle de la noce, reprit le marinière, nous allons vous renseigner sur le nom du mari : On l'appelle Carcassou.

— Comment dites-vous ?

— Carcassou. Un drôle de nom qui sent le sauvage d'une lieue !

— En effet ! Et que fait-il de son état, ce Monsieur ?

— Nous vous l'avons dit, c'est un artiste.

— Et il est riche ?

— Il a fait fortune dans les mines d'or ! Que vous êtes oublieux, Monsieur Napoléon ! Diable ! voilà que vous culbutez votre verre ! Les morceaux sont entiers.

— C'est la surprise.

— La surprise de quoi ?

— De rien ! Ou plutôt d'une histoire qui m'est arrivée dans le temps: Je vous conterai ça, un jour que nous pêcherons ensemble.

— A vot'service, M'sieu Napoléon. De quel côté allez-vous jeter la ligne, aujourd'hui ?

— Du côté de la mairie ou de l'église.

Les mathurins d'eau douce s'entre-regardèrent.

Agésilas se reprit vivement.

— Je veux dire que, renonçant à prendre le poisson, je vais voir les mariés.

— Dans ce cas, faudra piquer des avirons si vous ne voulez pas arriver pour la fin.

— Le conseil est bon.

Il jeta sur la table une pièce de deux francs, ramassa ses engins et s'éloigna en toute hâte, sans attendre la monnaie.

— Ce pauvre M. Napoléon ! Un bon garçon, mais par moments, on dirait...

Le marinière eut un geste expressif.

Agésilas Carcassou faisait diligence ; il atteignait les premières maisons du bourg, quand on l'interpella :

— Holà ! maître artiste ! Tu cours comme si tu avais les quatre vents d'Éole en poupe. Où vas-tu de cette allure ?

— Je cours me marier ! Oui, c'est très

drôle ! Il paraît que j'épouse Mlle Bigorneau !

— Mon pauvre vieux ! c'est sur la route de Charenton que tu filles toutes voies dehors !

— On deviendrait fou à moins ; savais-tu que je me mariais aujourd'hui ? Moi, j'en entends le premier mot et je vais voir. Tu n'es pas pressé, nous irons ensemble.

Rochebelle, vivement intrigué, l'accompagna.

Chemin faisant, Carcassou le mit au courant de ce qu'il venait d'apprendre.

Contrairement à son attente, Rochebelle ne partagea pas son émoi.

— La coïncidence est tout au moins bizarre ; mais tu devrais te dire qu'en ce monde, il n'est pas qu'un âne qui soit âne et qui s'appelle Martin.

— La comparaison est flatteuse.

— Elle est de saison et tend à prouver que toute cette affaire se réduit à une similitude de noms.

Mais Agésilas n'était pas au bout de ses surprises.

Comme il arrivait près de l'église, il se trouva nez à nez avec deux dames dont l'une était jeune et jolie.

Il stoppa net ; la jeune personne en fit autant.

Lucile !

— Agésilas !

Puis il y eût un silence ! Les jeunes gens se tenaient l'un en face de l'autre, fort embarrassés de se donner une contenance, ne sachant que dire.

Ce fut Mlle Lucille qui ouvrit le feu.

— Eh ! Monsieur le fuyard ! Pour un homme qui se marie à l'instant, vous voilà dans un étrange appareil !

— Me marier !

— Que va penser Mlle Bigorneau ?... Est-ce sur son désir que vous courez à la

noce, travesti en pêcheur à la ligne ?...

Agésilas Carcassou crut qu'il allait perdre la tête ; d'une main, il brandissait son appareil de pêche ; de l'autre, il fourrageait dans l'épaisseur de sa chevelure.

Mlle Lucile ne s'arrêtait plus.

— Hâtez-vous, M. Carcassou ! Quand on se marie, même en toilette de pêcheur, il est impoli de faire attendre son monde.

Agésilas se tourna du côté de Rochebelle.

— Tu entends ! Je me marie ! Que le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose !

Le front de Rochebelle s'était plissé.

— Mademoiselle, je vous affirme sur l'honneur que nous ne comprenons rien à cette comédie où vous jouez un rôle qui ne s'explique pas ; mais vous me semblez trop honnête et trop bien élevée pour agir de mauvaise foi.

Ces mots touchèrent juste. A son tour, Lucile regarda les jeunes gens avec stupeur.

— Je ne joue aucun rôle, monsieur. Dites-moi plutôt ce que signifie ce mariage ?

— Agésilas se rend à l'église pour chercher à le savoir, pour constater qu'il s'agit d'un homonyme...

— Un homonyme ! Mais alors ce n'est pas lui !... C'est un autre qui se marie ? Ce fut Agésilas qui répondit.

— Lucille ! chère Lucille !... comment avez-vous pu supposer un instant que moi, votre fiancé...

— S'il y a un quiproquo, les circonstances le favorisent singulièrement. Voyez ce journal que le hasard a fait tomber entre mes mains.

Et déployant la feuille qu'elle avait sortie de son réticule, elle lut :

« Demain à Asnières, sera célébré le mariage de Mlle Olympe Bigorneau, fille du financier bien connu, avec M. Carcassou,

le statuaire si apprécié.

“Les témoins de la mariée seront: MM. Hyacinthe Bigorneau, son frère et Jean Varin, ami personnel de la famille. Ceux du marié : MM. Jean Latruite, le célèbre chansonnier, et Zacharie Maurel, propriétaire à Pétignac-les-Colombes.”

— Ah ! par exemple ! Cette fois, c'est complet et je donne ma langue aux chiens. Jean Latruite ! Zacharie Maurel ! C'est à en perdre la raison ! Je m'y perds !

La dame qui chaperonnait Mlle Lucile intervint à propos.

— Voilà la noce, dit-elle.

— Elle arrive à propos. Allons voir.

— Oui ! c'est le seul moyen de saisir la clef du mystère.

Déjà les curieux s'entassaient devant le portail de l'église. Rochebelle prit les devants, Agésilas ferma la marche et, non sans quelques bousculades, les quatre personnes se trouvèrent au premier rang.

Une à une, les voitures déposaient les invités ; parmi ceux-ci, Agésilas remarqua d'abord M. Maurel, l'air très content de lui-même, ayant au bras une grosse dame surchargée de bijoux et poudreredisée à outrance.

Enfin, il aperçut Jean Latruite, éblouissant dans son habit de gala et servant de cavalier à une horreur de petite femme dont le chignon en pointe d'éteignoir ne lui arrivait pas à l'épaule.

Il allait lui faire signe, mais déjà le poète l'avait vu.

Son visage s'irradia, et il se serait précipité vers le sculpteur sans la dame qui se cramponnait à son bras et le retenait de tout son poids.

Passant près d'Agésilas, il laissa, comme par maladresse, tomber son chapeau et, en se baissant pour le ramasser, il eut le temps de dire :

— C'est le cousin Aristide qui se marie !

Motus ! tu es riche ! Dans dix minutes... ce café en face.

La surprise d'Agésilas Carcassou avait été telle, la scène s'était si prestement déroulée, que Jean Latruite était déjà loin quand il songea à placer un mot.

Du reste, son attention fut bientôt accaparée par le marié. Il y avait bientôt quinze ans qu'il n'avait vu le cousin Aristide, et pourtant, il le reconnut.

En ce moment lui revint le souvenir de la lettre qu'il avait reçue peu avant son éclipse de la rue de Vaugirard. L'imbroglio trouvait un commencement d'explication.

Mais pourquoi le cousin épousait-il la demoiselle Bigorneau qui passait pour très riche ?... Que faisaient Jean Latruite et M. Maurel dans cette affaire ?

Autant de questions auxquelles la réponse ne venait pas.

Quand toute la noce eut franchi le portail et qu'une partie des curieux l'eût suivie, Mlle Rossignol aborda franchement le sculpteur et lui tendit la main.

— Monsieur Agésilas, je vous demande pardon d'avoir douté un instant de votre fidélité. Nous sommes en pleine charade, mais je constate que le Carcassou de la noce n'est pas le mien.

— Le vôtre !... Je suis donc encore ?..

— Mon fiancé, oui... Vous restez ce que vous n'avez cessé d'être ! Dites-moi ce que vous avez fait depuis votre départ ?

— J'ai travaillé avec rage, avec désespoir !... J'ai essayé d'imposer silence à la voix de mon cœur qui ne voulait pas se taire et toujours me criait votre nom ! J'ai...

— Vous avez fait bien des choses, y compris votre apprentissage de pêcheur à la ligne.

Puis avec une inflexion soudaine :

— Et dans ce cœur qui s'obstinait, le

méchant, à vous abasourdir ! Dans ce coeur, il reste une petite place pour Mlle Lucile Rossignol ?

Agésilas ne trouva pas de réponse, mais, comme il fit naguère dans le petit salon de la rue de Vaugirand, il prit la main de Lucile et la porta à ses lèvres ; c'était la signature apposée sur le traité de paix.

Les fiancés oublièrent la noce. Ils oublièrent le quiproquo, ils oublièrent les tribulations passées et, de nouveau, se laissèrent emporter sur les ailes de l'espérance. La dame qui accompagnait Lucile paraissait s'associer sans réserve à leur joie.

Soudain, le front d'Agésilas s'assombrit.

— Et votre père, Lucile ? A-t-il donc cessé de s'opposer à nos projets ?

— Il ne demande qu'à vous revoir, à vous embrasser ! Oh ! bien des choses se sont passées depuis peu !

— Il paraît que la fortune vient frapper à la porte des absents. Je suis riche ! Jean Latruite me l'a dit, le farceur !

— Jean Latruite a dit vrai. On assure que ces titres que l'on disait n'avoir aucune valeur...

— Les mines d'or Ouraliennes ?

— Je pense que c'est leur nom ! Eh bien ! ces titres remontent et valent aujourd'hui beaucoup d'argent. Ça doit vous faire plaisir.

— J'accepte avec enthousiasme cette fortune qui sera un diadème à poser sur votre front.

Rochebelle et la dame inconnue suivaient, du coin de l'oeil, le manège des jeunes gens, mais se gardaient de les interrompre.

Tout à coup, Mlle Lucile parut se rappeler qu'elle n'était pas seule.

— Tête de limotte que je suis. J'oublie

de vous présenter Mlle Dufer, ma maîtresse de piano qui a bien voulu me suivre dans cette aventure. À votre tour de me présenter votre ami.

— Paul de Rochebelle, un condisciple de collège que mon ange gardien a placé sur mon chemin, le jour, où fuyant le paradis perdu, je m'abandonnais comme une épave au fil de la destinée. Remerciez-le, Lucile, car sans lui, la nef qui porte notre bonheur n'eût jamais été renflouée.

— Voyez donc ! dit Rochebelle... Un monsieur de la noce qui traverse la place. On dirait qu'il est en quête de quelqu'un ou de quelque chose.

— C'est Jean Latruite, il va nous donner l'explication du mystère ! Ohé ! par ici ! par ici !

Le bohème accourut, les mains tendues, le chapeau de travers, les basques de son habit claquant sur ses cuisses décharnées.

— Par les quatre-zyeux de Janus ! Jour trois fois fortuné ! Je vous revois enfin, cher maître ! Dans mes bras, noble émule de Phidias et de Crésus. Hé bonjour ! Mademoiselle Rossignol ! Vous saviez donc où dénicher l'oiseau que nous chassons depuis dix semaines, et vous gardiez ça pour vous ! Mes compliments !

— Au nom du ciel ! Jean Latruite ! Cessez de nous servir des hors-d'oeuvre, dont nous n'avons que faire...

— Toujours le même emballement ! Prenez garde ! cher maître, à courir trop vite on se casse le nez. Vous feriez mieux de vous prosterner dans la poussière, aux pieds de celui qui...

— Maudit bavard ! Veux-tu, oui ou non nous expliquer...

— Prenons un apéritif d'abord. Pour ma part, j'accepterai quelque chose, car m'est avis que ça va chauffer tout à l'heure et il s'agit de prendre du nerf.

Quand on eut fait droit à sa requête,

l'ineffable Jean Latruite se décida à entrer dans la voie des confidences.

Il fit un récit rapide mais clair de tout ce qui s'était passé depuis la fugue du sculpteur ; il conta l'histoire des Ouraliennes, l'intervention du cousin et de M. Maurel la petite comédie qu'ils avaient imaginée pour damer le pion aux Bigorneau et les circonstances aussi bizarres qu'imprévues qui amenaient le mariage d'Aristide et de Mlle Olympe.

— Et ces titres ? demanda Agésilas.

— D'après les estimations du père Bigorneau, qui s'y connaît, ils vaudront bientôt quatre millions.

— Quatre millions ! répéta Carcassou ébloui.

— Oui ! quatre millions comme un sou.

— Mais le père Bigorneau qui a cru donner sa fille au propriétaire des Ouraliennes, finira par apprendre qu'il est mystifié !

— Oh ! ça ne tardera guère. La petite surprise va lui être servie en guise de dessert. Ce sera le bouquet et, comme je tiens à ce que vous ne perdiez rien au spectacle, je vous réserverai des loges. Soyez à trois heures ici même, je viendrai vous prendre.

— C'est entendu.

— Vous verrez comment le cousin Aristide s'y prend pour moucher les chandelles. Mais voilà que je me sens mieux, l'indisposition qui a prétexté mon éclipse s'est dissipée et je cours rejoindre la noce. Jean Latruite vous salue !

Son haut de forme légèrement sur l'oreille, les pans de son habit toujours écaquetants, il disparut.

UNE NOCE

MOUVEMENTEE

A la villa Beauséjour, na noce battait son plein. Le père Bigorneau avait royalement fait les

choses et le lunch venait de prendre fin au milieu de la joie la plus hilarante, nous allions dire la plus tapageuse.

Les invités s'étaient répandus par les salons. Dans un groupe, la dame boulotte au chignon en pointe d'éteignoir, momentanément délaissée par Jean Latruite, vantait la science de sa couturière ; plus loin, une demoiselle sèche comme une craquelotte, roucoulait une romance pleurnicharde ; plus loin encore on avait installé des tables de jeu et les parties s'organisaient.

Un peu à l'écart, dans le salon bleu Bigorneau père dégustait une coupe de champagne tout en s'entretenant avec deux messieurs majestueusement ventrus, breloqués d'or, la mine réjouie et fort contents d'eux mêmes.

Aristide Carcassou, qui baïllait à se décrocher la mâchoire et dont les excentricités ne se comptaient plus, vint à passer, ayant au bras l'épouse déjà en costume de voyage.

— Hé ! mon gendre ! On dirait que vous vous amusez follement !

— Oui ! comme une baleine dans un encrier !

— Rien ne vous oblige à rester. Votre voiture est prête.

— C'est possible ! mais je ne le suis pas, moi ! J'attends mon ami Jean Latruite.

— Au fait ! Où est-il donc passé, votre troubadour ?

— Je l'ai prié d'aller quérir quelques amis, des gens comme il faut.

— Drôle d'idée ! Asseyez-vous un instant, que vous fassiez la connaissance de ces messieurs !

— Je n'y tiens pas.

— Ce sont mes associés du syndicat des Ouraliennes. Avec vous et moi, ils possèdent la presque totalité des titres, et tels

que nous voici, nous pouvons dire que nous restons les seuls propriétaires de la Mine d'or.

— Je crois que ces messieurs se trompent et vous aussi !

— Vous êtes un pince-sans-rire de première force, mon gendre.

— Lorsqu'il m'arrive de pincer, je pince bien ! Demandez à Bigorneau fils. Quant à rire, je ne ris pas en ce moment, et j'affirme que vous vous trompez. Je sais un monsieur qui possède des Ouraliennes un morceau gros comme ça.

Et il donnait sur le bedon d'un des messieurs ventrus, une tape à défoncer les douves d'un tonneau.

— Faites donc attention ! dit le monsieur.

Bigorneau père répétait :

— Des Ouraliennes gros, comme ça ! Allons donc !

— C'est si bien comme ça, que je vais vous exhiber le monsieur. Tenez ! voilà Jean Latruite qui l'amène.

Justement, Garnier transformé en larbin annonçait :

— M. Agésilas Carcassou, artiste sculpteur, M. Paul de Rochebelle.

Bigorneau père était devenu cramoisi. Bigorneau fils regardait sa soeur et grimacait un sourire drôle.

La nouvelle Mme Carcassou restait impassible, mais son regard allait de son mari aux arrivants.

— Hein ! qu'est-ce que vous m'annoncez-là ? bégaya le directeur du Mercure financier.

— Êtes-vous sourd comme trente-six pots ? On vous annonce M. Agésilas Carcassou, mon cousin.

Laissant Bigorneau père à demi anéanti, Aristide se précipita à la rencontre d'Agésilas qu'il embrassa avec ostentation.

Et s'inclinant ironiquement :

— Mon cousin Agésilas légataire universel de notre oncle Durand et propriétaire de neuf cent quatre-vingt-dix Ouraliennes !

Les yeux de Bigorneau roulèrent à fleur de tête ; les veines de son front et de son cou gonflèrent, semblèrent près d'éclater.

— Que dites-vous ? Carcassou ! Lui ! Et vous ?

— J'ai l'honneur d'être également Carcassou, mais Aristide de mon petit nom et artiste... du cirque Buffalo. Je suis, en outre, gendre Bigorneau, et possesseur d'un chèque de six cent mille francs, signé de votre main et payable à vue.

— La dot de ma fille !

— Mais oui. Vous n'avez jamais cru, n'est-ce pas, que j'allais m'encombrer de l'une sans l'autre ?

— C'est monstrueux ce que vous dites-là ! Substitution de personne ! Vous êtes passible de la cour d'assises, Monsieur !

— Pardon ! Vous vous êtes mal renseigné. C'est Aristide Carcassou et non Agésilas qui est votre gendre. Aristide, c'est moi depuis le commencement. Quant à la cour d'assises, c'est comme si vous parliez de corde dans la maison du pendu.

Toutes les nuances de l'arc-en-ciel se succédaient sur le faciès de Bigorneau père. Le sourire de Bigorneau fils prenait une expression triomphante.

— Ah ! ah ! ah ! Ma soeur ! Te voilà Carcassou à perpète ! Et dire que tu n'y croyais pas, quand je t'assurais sotté à manger du foin.

Aristide s'interposa :

— Mon cher beau-frère, veuillez donc aller voir au fond du jardin si vous n'y trouvez pas un bavard de votre espèce. Et, si vous le rencontrez, remettez-lui ça de ma part.

Et il appliqua à Bigorneau fils une gi-

fle qui dut lui faire voir toutes les splendeurs d'un éclairage "à giorno."

— Bravo ! Voilà la meilleure façon de répondre à M. mon frère ! fit Olympe.

Cette exécution faite, Aristide se tourna vers son beau-père et reprit avec autant de calme que si rien ne s'était passé :

— Je suis peut-être un peu timbré, mais je suis un honnête homme, et je n'aurais pas voulu abuser d'une confusion pour m'approprier une grosse dot. J'ai donc mis Olympe au courant de la situation. Elle la connaît depuis huit jours. Il paraît que mon physique ne lui déplaît pas, puisqu'elle a accepté de devenir Mme Carcaïssou, même sans les Ouraliennes. Et comme elle est majeure, son consentement me suffit. Donc, papa Bigorneau, rengânez vos hurlements et ne m'écorchez plus les oreilles.

— Fille dénaturée, pourquoi ne m'avoir rien dit à moi ?

— Parce que tu aurais été capable de quelque machination pour ne pas me verser la portion de mon bien, répondit l'aimable fille.

A ce moment, Bigorneau père, au paroxysme de la rage, aperçut Paul de Rochebelle.

— Et vous, que venez-vous faire ici ? Après avoir fait échouer le mariage de mon fils, vous venez peut-être vous vanter d'avoir collaboré à celui-ci ?

— Pas du tout, Monsieur ; mais je regrette de n'avoir pu aider à vous offrir cette compensation.

— Du calme, Monsieur ! Ces vociférations appellent l'attention de vos invités. Voilà qu'ils regardent tous de ce côté ! fit M. Maurel.

Le blanc des yeux de Bigorneau s'injecta de points sanguinolents ; une bave roussâtre perlait à ses lèvres.

— Emmène-moi ! J'étouffe ! Vite, sortons d'ici !

— Les deux messieurs ventrus saisirent Bigorneau sous les aisselles et l'entraînèrent au dehors.

— Bast ! dit Aristide, une petite contrariété qu'il digérera vite !

Les deux Carcaïssou, Jean Latruite, M. Maurel, Rochebelle et la mariée restèrent seuls dans le salon bleu.

— A Paris ! dit Jean Latruite.

— A Paris, Madame ! n'entendez-vous pas ?

L'instant d'après, toute la bande était en route.

Le cousin prit le bras de sa femme.

Olympe suivait son seigneur et maître, très résignée.

Près de la grille, Lucile et Mlle Dufer rejoignirent leurs amis.

LA COUPE DEBORDE

Sur les pressantes sollicitations de sa femme, le père Rossignol avait quitté son lit ; il s'était installé dans la cuisine, stores baissés.

Mme Rossignol était en course. Lucille avait quitté la maison de fort bonne heure, annonçant qu'elle se rendait chez une amie ; mais son absence se prolongeait, et le digne homme commençait à ressentir de l'inquiétude.

— Pauvre mignonne ! disait-il. Et penser que le chagrin qui la consume est mon oeuvre. Que maudit soit le jour où j'ai si maladroitement signifié congé à son amoureux, sans me douter que ce congé était la première pierre de tout un édifice de calamités ! Qu'il soit maudit !.. trois fois maudit !

Et le malheureux se frappait la poitrine à coups redoublés.

L'heure sonna.

— Cinq heures ! Est-ce que, elle aussi,

se serait avisée d'un coup de tête !... mais non : elle est trop raisonnable pour cela et, depuis que je lui ai fait comprendre qu'on retrouverait peut-être Carcassou !... Encore un mensonge, car, pour ma part, je ne crois plus, au retour de mon locataire !... Je n'y crois plus, et c'est fini, bien fini !.. A moins que ce Jean Latruite me fasse prendre des vessies pour des lanternes !... Pourquoi donc, malgré ses promesses, n'a-t-il jamais voulu me présenter à M. Maurel ? Est-ce qu'il existe seulement, ce M. Maurel ? Est-ce que tous, y compris Carcassou, ne seraient pas d'accord pour me jouer ?

Pour la première fois, cette idée germa dans sa cervelle, elle s'y fit jour, s'y ancrera comme le mollusque dans sa coquille.

Des détails qui jusqu'alors, lui avaient paru sans importance, se précisèrent.

— Et ces titres ?... ces Ouraliennes ? Pourquoi Jean Latruite m'a-t-il toujours déconseillé d'en parler à mon agent de change ? Et ces individus de mauvaise mine qui, l'autre soir, ont osé me traiter d'assassin ! Ne ressemblent-ils pas à ces odieux bohèmes que fréquente Jean Latruite ?... Est-ce qu'ils ne seraient pas de simples compères... Ne serais-je pas la triste victime d'une charge d'atelier ? Ah ! s'il en était ainsi, Albert Rossignol se vengerait !

Longtemps encore, M. Rossignol continua à vaguer et à divaguer sur ce ton, puis une accalmie se produisit, la réaction se fit sentir et il retrouva une partie de son calme.

Son regard tomba sur le journal que sa femme avait déposé sur la table avant de sortir. Il le prit et le déplia.

Immédiatement, il passa à la colonne des faits divers ; un titre spécial attira son attention ; il mit ses lunettes et épla :

“TERRIBLE ACCIDENT A MONTE-CARLO, MORT D'UN PARISIEN. (De notre correspondant.) — Hier soir, à l'issue du concert du Kursaal, le cheval du coupé de Mme la comtesse de V. s'est emballé et a renversé, dans sa course, un monsieur correctement vêtu qui a été transporté, le crâne ouvert, dans un hôtel voisin.”

“Nouveaux détails. — La victime de l'accident vient de rendre le dernier soupir sans avoir repris connaissance. C'est un joueur qui venait de faire sauter la banque et qui portait sur lui le bénéfice de la soirée soit une somme de huit cent mille francs qui a été déposée à la préfecture de police. Quant à l'identité de la victime elle ne laisse plus aucun doute, c'est le baron de Boisrobert, un sportsman parisien des plus connus.

“La famille a été prévenue de cet accident qui produit ici une profonde émotion.”

Le papier s'échappa des mains du malheureux Rossignol, il eût l'impression d'un coup de matraque qui lui brisait le crâne ; il eût un rauquement sourd, puis il battit l'air de ses bras, exécuta un tour sur lui-même et tomba comme une masse.

Une demi-heure après, il se réveillait dans les bras de la digne Mme Rossignol qui fut initiée à la catastrophe.

Nous renonçons à décrire la scène de désolation qui s'ensuivit.

L'épée de Damoclès venait donc enfin de rompre son fil ; le malheur prévu s'était produit. Avec la fin de M. de Boisrobert, c'était la fin des revenus.

Désormais, l'usufruit de l'hôtel retournait à l'héritière naturelle.

— Le maladroite ! fit Mme Rossignol, nous avoir extorqué tant d'argent avec ses menaces, et se laisser écraser par une voiture au moment où il vient de gagner

huit cent mille francs. Faut-il que nous ayons de la guigne.

Comme elle achevait ces mots, on tira avec force le cordon de la sonnette.

C'était un sergent de ville qui demandait :

— M. Rossignol ?

— Il est ici. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Vous lui remettrez ce papier. C'est une convocation du commissaire.

Le défenseur de l'ordre, porta la main au képi, et fit demi-tour.

Mme Rossignol allait regagner la cuisine, quand son époux, qui avait tout entendu, surgit à ses côtés.

Il était livide.

— Le commissaire !... Le commissaire ! balbutia-t-il.

La coupe de l'infortune débordait ; la fatalité l'écrasait ; il eut contre elle une suprême révolte.

Et d'une voix effrayante de calme :

— Ma grosse chérie ! Je suis la victime de la plus odieuse des machinations. Mais je saurai me défendre ! Ils n'auront pas ma tête.

Le papier officiel à la main, M. Rossignol sortit et prit le chemin du poste. En route, son imagination malade s'exalta, son calme s'évanouit, il pressa le pas.

Au poste, où il entra comme un orage, on crut se trouver en présence d'un fou. La convocation qu'il exhibait ne rassura qu'à demi les agents.

Comme on le priait d'attendre quelques instants, Rossignol bouscula le gardien de service et, deux secondes après, il était dans le bureau du commissaire.

Planté devant le bureau du magistrat, une main sur la poitrine à l'endroit du cœur, l'autre dressée au-dessus de sa tête, il dit :

— Monsieur le Commissaire ! Je suis innocent !

UN VAUDEVILLE

Le commissaire de police, très absorbé par les bonshommes qu'il dessinait sur papier administratif, ne fut pas peu surpris.

Un instant, il crut avoir affaire à quelque dangereux anarchiste ; mais, comme il était physionomiste, il se rassura.

Il se redressa derrière son comptoir, couvrit ses bonshommes de papier buvard et demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ? Qui vous a introduit ?

— Monsieur le commissaire, je suis innocent ! je le jure !

Les trois agents de planton venaient d'apparaître derrière l'ex-concierge. Le commissaire grossit la voix.

— Quel est cet individu ?... Brigadier Latrouille, vous tirerez un service supplémentaire pour avoir laissé entrer ce particulier sans lui demander ce qu'il voulait.

— Mais, Monsieur le Commissaire, il est arrivé au poste sans crier gare. Au moment où je lui demandais sa convocation...

— Il a une convocation ! Voyons !

Le père de Lucille tendit spontanément le bout de papier dont il ne s'était pas dessaisi.

Le commissaire eut un haut-le-corps.

— Ah ! c'est vous, Rossignol ? dit-il.

— Oui, Monsieur le commissaire. C'est moi Rossignol. Je ne me dérobe pas aux injures soupçons que l'infâme calomnie accumule sur ma tête. J'accours au premier avis. Et, je vous le répète avec l'accent de la plus profonde sincérité, je suis innocent de la mort de Carcassou ! S'il y a eu crime, je n'ai pas trempé les mains

dans le sang répandu. Non, Monsieur le Commissaire, j'ai derrière moi tout un passé d'honneur et de probité. Malgré la mort de M. de Boisrobert, qui nous met sur le pavé, je puis continuer mon chemin le front haut ! oui le front haut !...

Le commissaire de police et le brigadier Latrouille échangèrent un coup d'oeil significatif.

Ils étaient fixés.

Sans rien laisser paraître, le brigadier s'approcha de son chef et demanda :

— La camisole ?

— Non ! Il n'est pas furieux, et depuis la dernière interpellation au conseil municipal... Un fiacre pour l'infirmerie du Dépôt et prévenez la famille. Le brigadier s'éclipsa, le commissaire prit un sourire gracieux.

— Cher Monsieur Rossignol, je vous ai fait appeler pour vous dire que votre innocence me laisse plus d'ombre d'un doute. Vous êtes libre et je vais vous faire reconduire en voiture.

— Merci, Monsieur le Commissaire. Merci de m'avoir rendu l'honneur ! Je savais que je sortirais d'ici absous et le front haut.

Le brigadier Latrouille rentrait.

— J'ai pris un sapin en maraude, il est là ! dit-il à l'oreille du commissaire.

Celui-ci reprit :

— Cher Monsieur Rossignol, si vous voulez suivre le brigadier, il vous conduira à la voiture.

— Une voiture ? Vous êtes trop bon, Monsieur le commissaire, je suis venu à Pied et retournerai de même.

— Non ! Non ! C'est une petite compensation que vous doit la justice de votre pays.

Rossignol sentit une crainte vague sourdre en lui.

— Je vous dis que je retournerai à pied,

je n'en veux point de votre voiture.

Le brigadier le poussait doucement vers la sortie. Rossignol eût l'appréhension d'un danger inconnu. Soudain, il eut un trait de lumière et se rebiffa :

— Une voiture ! Est-ce que vous me prenez pour un fou ?

Le commissaire allait le persuader quand, dans le corps de garde éclata un concert de vociférations qui pouvait faire croire à une invasion d'émeutiers.

— Tonnerre de la Sonora ! Je vous dis que le papa Rossignol est dans la cambuse et que nous y entrerons aussi. Allons, houst ! demi-tour, ou gare au tabac ! Vous ne voulez pas ! et d'un, et de deux !

La porte s'ouvrit avec fracas et le commissaire, pétrifié d'ahurissement, vit apparaître les deux gardiens de service pour ainsi dire portés à bout de bras par un robuste gaillard qui ne semblait guère gêné de ce petit exercice.

Sans secousses, l'homme alla déposer les agents sur une banquette et comme le brigadier faisait mine de se porter au secours de ses collègues, il fut happé au vol et déposé au même endroit.

— Ça, mes petits ! si vous êtes sages, vous aurez du nanan ! Si vous ne l'êtes pas, je vous fourre au bloc !

Estomaqués et comprenant que, sans renfort, ils n'auraient pas raison de cette terrible poigne, les bons agents se tenaient cois.

Le bureau s'était rempli de gens très élégamment vêtus, dont plusieurs étaient en costume de cérémonie. Quant au pauvre commissaire, il perdait la tête.

Soudain, M. Rossignol jeta un cri :

— Monsieur Carcassou !

— Monsieur Rossignol !

— Mon futur gendre !

— Mon futur beau-père !

Et ils tombèrent dans les bras l'un de

l'autre.

Cela tournait au vaudeville. Le commissaire, en se démenant, renversa son encrier dont le contenu alla se répandre sur ses bonshommes. Les deux agents et le brigadier, les bras allongés sur les jambes, assistaient à ce spectacle inédit dans un poste de police.

— Ah ! vous autres ! Quand il vous plaira de me dire ?

Un jeune homme très correct s'approcha du magistrat.

— Monsieur ! Je suis le chevalier Paul de Rochebelle.

Il se faisait que ce nom n'était pas inconnu du commissaire.

— Paul de Rochebelle, fils de l'ancien député ?

— Lui-même, cher Monsieur. Et permettez-moi de vous présenter mes amis.

Le digne Rossignol était transfiguré, il embrassait Mme Rossignol, il embrassait Agésilas, il embrassait Jean Latruite, il embrassait tout le monde et, si l'on n'y eût mis le holà, il aurait embrassé le commissaire et les trois gardiens de la paix.

Le commissaire était bon enfant, il consentit à ne pas se fâcher, même contre Aristide.

Mais comme il continuait à n'y rien comprendre, il fallut que Rochebelle lui expliquât que, apprenant la convocation du père Rossignol, ils avaient craint une erreur, et étaient venus en chœur réclamer le brave homme et se porter garants pour lui.

Et, à son tour, le commissaire s'abandonna aux spasmes d'une folle hilarité. On ne rit pas tous les jours dans les postes de police !

Quand le calme se fut rétabli, Mme Rossignol s'approcha du magistrat.

— Si c'était un effet de votre bonté, M'sieu le Commissaire, est-ce que je pour-

rais savoir pourquoi vous avez convoqué mon homme ?

— C'est pour la cheminée.

— La cheminée ! quelle cheminée ?

— Celle de votre immeuble qui menace de crouler sur la tête des passants.

— Ah ! fit Rossignol ! Et cette accusation de meurtre ?

— Ma foi, Monsieur, je l'ignore ! C'est vous qui m'en avez touché les premiers mots et, à votre agitation, à vos gestes désordonnés, j'ai cru...

— Oui ! la voiture ! N'en parlons plus et passons sur tout cela l'éponge de l'oubli. Ça vaudra mieux.

Aristide tendait la main au commissaire :

— Sans rancune ! n'est-ce pas ?

— Sans rancune ! Bigre ! quelle poigne vous avez ! Ah ! si vous étiez de la police !

Jean Latruite était en verve.

— Messeigneurs et gentes dames, malgré la généreuse hospitalité du commissaire, cette antichambre de Thémis n'est point le lieu qui convient à nos épanchements. Nous sortons d'un déjeuner de noces, M. Maurel nous convie à un dîner de fiançailles. Tout le monde doit en être, inclus le commissaire.

— Si vous me laissez le temps de me porter malade et de prévenir un collègue.

— Faites, Monsieur, et prévenez tous vos collègues de la capitale, si c'est nécessaire. A huit heures, au Grand-Hôtel.

Et tout le monde, les uns en grande toilette, les autres tels qu'ils étaient, se rendirent à l'invitation de M. Maurel.

POUR FINIR

Ce dîner fut marquée de la joie la plus exubérante. M. Rossignol avait été placé entre Agésilas Carcassou et Lucile. Le brave homme était radieux, il oubliait tou-

tes ses misères, toutes ses transes et couvrait du regard sa mignonne qui reprenait des couleurs.

Les uns et les autres évitaient de remuer les cendres encore chaudes du passé. Tout est bien qui finit bien.

Olympe Bigorneau avait fini par prendre sa part de la gaieté générale ; un vrai sourire venait de s'épanouir sur ses lèvres, son coeur se désossifiait et, parole d'honneur, elle semblait moins rousse, moins sèche, moins vilaine.

Jean Latruite le fit remarquer au mari.

— Quand je te le disais ! Un peu de patience, dans huit jours, tu ne la reconnâtras plus.

M. Maurel disait des choses aimables à Mme Rossignol. Celle-ci ne se sentait plus d'aise, et le chef de la triplée dût s'engager à venir, un de ces jours, goûter du lapereau au vin blanc.

Le commissaire, émoustillé par les bons crus faisait de l'esprit, il troussa un quatrain fort réussi, en l'honneur des époux et des fiancés.

Et comme Jean Latruite le félicitait, il avoua qu'il maniait la plume et le crayon, qu'il fournissait des échos aux petits journaux, des charges contre la police aux feuilles illustrées.

Du coup, le bohème le sacra membre de la cohorte sacrée.

Six semaines après, Agésilas épousait Mlle Rossignol. La noce eût lieu à la villa Beauséjour qu'Olympe avait mise à la disposition des invités.

Elle fut cordiale et moins agitée que l'autre, celle-là. Tous les amis en étaient ; les mariniers firent danser Mlle Fanfan Laridon et ses blanchisseuses, les troubadours de la Butte vinrent réciter des vers que personne ne comprit ; mais qui furent rudement applaudis.

À l'expiration de son deuil, Mlle de

Boisrobert épousa Paul de Rochebelle.

Agésilas Carcassou obtint un grand succès avec son rocher de Sisyphe ; il passe depuis pour un maître de la statuaire.

Comme il s'est défait des Ouraliennes à un prix fort avantageux, il jouit d'une belle fortune, et son premier acte a été de racheter l'ancien hôtel de Boisrobert. Le père Rossignol et son épouse peuvent désormais l'habiter en toute sécurité ; ils sont chez eux.

Malgré ses bonnes résolutions, le cousin Aristide n'a pu s'accommoder de l'air de Paris. Avec l'assentiment de sa femme, il a repris son grand chapeau, sa chemise rouge, ses culottes vertes et ses bottes. Il vient d'acheter, en plein Pacifique, une île de rencontre qu'il veut coloniser et dont il s'est proclamé souverain sous le protectorat de la France.

Olympe partage le trône d'Aristide Ier, au grand bonheur de son peuple de moricauds et à la parfaite satisfaction de son époux.

Chose remarquable, elle engraisse et ses cheveux déroussissent.

Jean Latruite, généreusement "indemnisé" par Agésilas, n'est plus bohème du tout ; il rimaille encore, mais déjeune à ses heures et prend du ventre.

Il est devenu de première force au jaquet et passe le meilleur de son temps à battre M. Maurel, qui ne parle plus de rentrer à Pétignac-les-Colombes.

Au moment où nous achevons ces lignes, ils méditent un petit voyage dans l'île d'Aristide Ier, qui les réclame à cor et cri.

Ils partiront vers la fin du mois prochain.

— Et les Bigorneau ? demande un lecteur.

Les Bigorneau sont toujours les Bigorneau.

Bigorneau père vaque en paix à ses pe-

tites affaires ; il continue à diriger le *Mercuré Financier* et à entasser des millions.

Quant à Bigorneau fils, il ne songe plus à s'anoblir par alliance et il s'adonne à la politique.

Il a posé sa candidature parlementaire et, à une majorité écrasante, il vient d'être élu dans l'ancienne circonscription de M. de Rochebelle.

C'est sa revanche.

Charles SOLO

— F I N —

LA SINGULIERE CACHETTE D'UN LIVRE.

Dans le comté de Lucas, Ohio, un M. Shebolt conserve religieusement une bible qui fut pendant un temps enfermée dans un pain.

C'était durant les cruelles persécutions de Bohême, un édit avait ordonné, sous des peines très sévères et le bannissement, à tous les protestants de remettre toutes leurs bibles aux autorités. Les protestants pour en conserver employèrent toutes espèces de ruses, et Madame Shebolt, la grand'mère de l'habitant de l'Ohio, surnommé avait enfermé cette bible dans la pâte à pain et avait fait cuire le pain au four. La maison fut un jour fouillée de fond en comble, mais la bible ne fut pas trouvée, et ce ne fut que quelque temps plus tard, quand la persécution se ralentit que Madame Shebolt retira du pain sec, sa bible qu'elle a transmise à ses enfants. Cette bible date de plus de deux cents ans.

— o —

Les bergers nous affirment que la laine du dos d'un mouton est un baromètre infallible. Plus la laine est frisée, plus le temps sera beau.

LA PLUME A TRAVERS LES AGES

Aux temps les plus primitifs, la plume était un ciseau, et le papier, une pierre. Puis vinrent des crayons en poils de chameau et ensuite les plumes faites avec du roseau qui coïncidèrent avec l'apparition des parchemins et des papyrus. Les Persans et les Grecs se servaient d'un styilet de métal, os ou ivoire, pointu à l'un des bouts. Ce n'est guère que 300 ans après J.-C. que l'on utilisa la plume d'oie. Beaucoup plus tard, il se fit un essai de plumes en verre, mais il fut reconnu que c'était fragile et peu pratique. En 1820, un fabricant de jouets d'enfants combina une plume d'acier que tout le monde adopta avec enthousiasme et qui est encore utilisée de nos jours.

— o —

LE SOMMEIL

Napoléon est le plus grand exemple qu'on puisse donner d'endurance contre la fatigue et le sommeil. Il restait très souvent deux et trois nuits sans se débotter et presque sans dormir. Cela ne l'empêchait pas d'être frais et dispos au petit jour et de gagner des batailles.

Personne n'est d'accord sur la règle commune à fixer pour déterminer la durée du sommeil ; les docteurs demandent les uns dix heures, les autres douze ; en moyenne, huit heures suffisent à réparer nos forces.

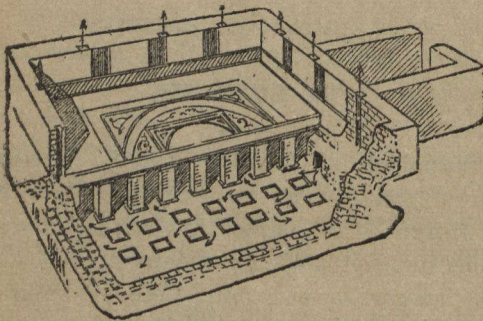
— o —

Le papier fait de chaume de blé ou de chaume de maïs est une récente invention. On dit même que ce papier coûte un tiers de moins que celui qui est fabriqué avec de la fibre de bois.

LE CHAUFFAGE IL Y A 2000 ANS CHEZ LES ROMAINS

On a pu dire sans plaisanterie que c'est surtout dans les pays tempérés que l'on souffre du froid. C'est que les habitations y sont légères et ne sont pas installées pour lutter contre les rigueurs de l'hiver. Les fenêtres ferment mal, les cheminées sont défectueuses.

Tout le monde pourra observer cela en voyageant en Espagne ou en Italie. Les Italiens, en particulier, ont oublié que leurs ancêtres, les Romains, savaient parfaitement chauffer leurs maisons.



Le calorifère des romains

Les Romains étaient de grands colonisateurs. Et quand ils s'installaient dans des pays froids, comme le nord de la France ou l'Angleterre, ils prenaient toutes leurs précautions pour vivre avec confort.

Notre gravure vous donne une idée des moyens de chauffage qu'ils employaient habituellement pour chauffer leurs palais ou les maisons des gouverneurs de leurs provinces.

C'est absolument l'idée du calorifère. Naturellement, ils n'ont pas le chauffage central ou calorifère à eau. Mais ils ins-

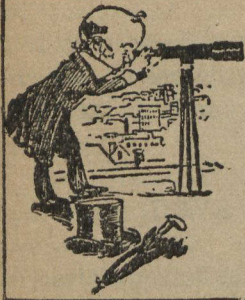
tallent dans les caves de leurs édifices des salles de chauffe. L'air chaud y circule librement entre les piliers qui soutiennent l'édifice. Il chauffe le parquet en mosaïque de la salle supérieure. Et, par le moyen de couloirs de distribution, faits en forme de cheminée, et qui sont disposés d'espace en espace à l'intérieur des murs, ceux-ci sont maintenus à une température chaude.

Notre dessin vous représente le plan du système de chauffage d'une habitation romaine récemment découverte en Angleterre.

Le petit parallélogramme qui se trouve à droite de l'édifice contient le foyer. Le tirage s'opère à travers toute la maison, au moyen des nombreux tuyaux que vous pouvez voir.

Ces tuyaux étaient tapissés de briques. Car les Romains avaient déjà remarqué combien les briques gardent et emmagasinent la chaleur.

Il n'est pas rare, lorsqu'on fait l'ascension des glaciers de trouver sur la neige des papillons gelés. Ils sont tellement gelés que si on ne les touche pas avec beaucoup de précautions ils se cassent comme du verre. Si l'on rentre ces papillons ainsi gelés dans une maison où on les expose à une température douce d'abord puis assez chaude, ils reviennent à la vie et volent de nouveau. A quelques centaines de milles du Pôle Nord, on a trouvé 6 variétés différentes de papillons.



L'Astrologie Gratuite

Le caractère, le talent, les chances de succès
de ceux qui sont nés dans ce mois.

Ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent
éviter.



NÉES EN AVRIL

Ce que ces personnes sont

Les personnes nées en ce mois pensent et raisonnent naturellement, excellent dans toutes les vocations et les professions qui requièrent l'usage de la tête et des facultés mentales.

Elles sont reconnues comme des personnes qui pensent et raisonnent leurs propres méthodes ou moyens, car elles deviennent embarrassées si on leur demande de suivre les idées ou les suggestions d'autres personnes.

Elles peuvent être assurées d'avoir l'harmonie et l'ordre dans leur maison et leurs affaires, et réussissent toujours dans toutes les choses qui exigent du temps, de la capacité ou toute sorte de service.

Elles sont toujours à leur meilleure place si elles sont à la tête d'une entreprise quelconque, et elles restent rarement très longtemps sous la puissance des autres.

Ce n'est pas facile de prospérer avec ces personnes, parce que si leurs compagnons ou leurs associés en affaires interviennent trop ou y mettent trop d'obstacles, elles renverseront tout, jusqu'à se

ruiner elles-mêmes, si c'est nécessaire, pour prouver leurs propres droits.

Elles sont disposées si elles sont en amour ou si elles se marient de faire persévérer dans l'exactitude, leur mari ou leur amoureux pour l'attention dont ils font preuve envers elles, et deviennent jalouses pour des choses imaginaires et insignifiantes.

Elles sont généreuses, et sympathiques envers les personnes qu'elles aiment et qui ont commis une faute, mais elles font souffrir et tourmentent beaucoup celles qu'elles n'admirent pas.

Les femmes nées en ce mois aiment l'art et la musique et font de bonnes maîtresses de musique et de chant.

Elles sont très habiles à lire les pensées et les intentions des autres envers elles, et avec une instruction spéciale elles font de bonnes clairvoyantes ou des femmes de science.

Elle ne pardonnent pas facilement à leurs ennemis, bien qu'elles soient rarement tentées de chercher vengeance.

Elles sont capricieuses, inconstantes et

changeantes au dernier degré.

Ces femmes détruisent leurs meilleurs talents et leurs meilleures chances par leur avancement dans la jalousie.

Ces personnes ne sont pas nées patientes, mais avec ceux qu'elles aiment elles sont quelquefois patientes à un degré qui va même jusqu'à la bêtise.

Elles sont portées à trop travailler, abandonnant toute chose pour leur ouvrage, et sacrifiant ainsi leur santé et leur utilité.

Les hommes nés en ce mois sont très heureux en affaires et pour obtenir de l'argent; mais ils perdent beaucoup d'amis et de chances par leur colère et leur tempérament violent.

Ils sont prodigues et sincères, mais ils sont ordinairement capricieux lorsqu'ils sont enfants ce qui a un triste effet sur leur avenir.

Les hommes et les femmes nés en ce mois sont passionnés pour les beaux habits et un entourage élégant.

Ils sont portés à dépenser plus qu'ils devraient pour leur toilette et leur apparence personnelle, étant sensibles à l'influence des beaux habits plus que toutes les autres personnes nées dans les autres mois.

Les femmes de ce mois possèdent un génie positif pour gaspiller ou perdre de l'argent.

Elles sont plutôt ardentes qu'affectueuses et devront penser longtemps et sérieusement avant leur mariage, parce que généralement elles ne soupirent qu'après l'affection qui les a trompées.

Ces personnes devront toujours avoir à l'idée ces paroles: "Celui qui danse doit payer le joueur de violon", parce que tôt ou tard leur trop grand amour pour les plaisirs des sens fera des ravages dans

leur système nerveux.

C'est beaucoup mieux de se prémunir contre les dangers que de passer des années à regretter ce qui aurait pu être facilement évité.

NEES EN AVRIL

Ce que ces personnes doivent faire

Les personnes nées en ce mois devront dès leur bas âge travailler à vaincre l'indécision de caractère.

Elles devront tracer le parcours qu'elles veulent poursuivre et marcher honorablement vers la victoire.

Elles devront pratiquer le silence et passer quelque temps tous les jours, seules.

Elles devront apprendre à éviter la répétition et comprendre qu'une forte assertion une fois faite est toujours affaiblie par une seconde.

Ni les hommes ni les femmes nés en ce mois devront prendre des stimulants ou des remèdes, à moins qu'ils leur soient recommandés par leur médecin.

Ces personnes devront manger des aliments simples et nourrissants, apportant la plus stricte attention à être régulières dans leurs habitudes.

Elles devront penser un peu plus à elles-mêmes, et ne pas combler de bienfaits leurs amis et leurs voisins.

Elles devront faire plus attention à elles que les personnes nées dans tout autre mois, se protégeant toujours contre l'influence du mal, parce qu'elles glissent très facilement dans le sentier incliné, si elles ont la chance de rencontrer un aimable compagnon qui suit cette voie.

Les hommes nés durant ce mois devront beaucoup s'occuper de politique, parce

qu'ils possèdent une finesse naturelle et sont nés pour conduire.

Ils devront cultiver la fermeté de caractère, et, fixant leurs yeux sur le plus haut but, user de toutes leurs forces pour l'atteindre.

Ces personnes devront se marier, mais pas avant d'avoir fait une fréquentation sérieuse et avec celles qui sont nées en décembre, mais celles des autres mois conviendront tout aussi bien lorsqu'elles auront conquis leur légèreté.

Elles devront commencer leurs entreprises les plus importantes en juin ou juillet, et le mardi si elles désirent obtenir le plus grand succès.

Les femmes nées en ce mois devront porter un anneau orné d'une améthyste, d'un diamant et d'une agate mousse, et les hommes devront porter une épingle de cravate ornée d'une de ces pierres.

Ces femmes seront plus heureuses et plus paisibles lorsqu'elles porteront du blanc, du rose, ou n'importe quelle teinte de brun.

Elles devront apprendre que la franchise et la vraie mesure du succès, c'est la joie de faire toute chose le mieux possible et de savoir surtout que cette chose est bien faite.

Les hommes devront recevoir une instruction pour les lignes d'affaires, spécialement l'immeuble, la bourse et la loi, car l'une ou l'autre de ces trois professions leur sera très utile, dans la vie.

NEES EN AVRIL

Ce que ces personnes ne sont pas

Les personnes nées en ce mois ne sont pas toujours physiquement robustes, cependant elles ont une nature tenace et

très souple qui semble rencontrer toutes les circonstances imprévues.

Elles ne sont pas aptes à apporter une grande attention à leur santé, parce que, ayant un pouvoir exécutif extraordinaire, elles évaluent trop haut leurs propres forces.

Elles ne sont pas nées patientes, mais elles devront pratiquer cette vertu plus que toutes les autres, parce qu'elle les aidera à détruire leur trop vif tempérament et leur inconstance.

Les hommes et les femmes nés en ce mois ne se laissent pas facilement conduire par les autres, parce qu'elles prennent en trop mauvaise part ce qu'on leur dit au sujet de leurs fautes et de plus ceci les offense amèrement.

Elles n'atteindront pas leur plus haut et leur plus grand succès avant d'avoir appris que les autres, que ce soit des amis ou des ennemis, ont des opinions et des droits à eux.

Elles n'aiment pas à se marier jeunes, bien qu'avec elles l'impulsion du sexe soit très fort, mais leur nature légère et jalouse les empêche souvent de trouver les aimables qualités du sexe contraire.

Elles ne perdent jamais beaucoup de temps à aimer des personnes qui ne leur rendent pas leur amour, ou avec des personnes dont l'amour les ennuie.

Elles ne pleurent pas souvent et ne se lamentent pas longtemps, pour n'importe quelle raison.

La demande pour les hommes et les femmes compétents devient de plus en plus grande partout dans le monde—et les personnes qui sont nées en avril peuvent devenir plus compétentes, par le développement scientifique de leurs propres talents et la détermination de faire face et de vaincre leurs propres défauts.

NEES EN AVRIL

Ce que ces personnes ne doivent pas faire.

Les personnes nées en ce mois ne devront pas s'abandonner à l'égoïsme, à la colère ou à la violence, mais devront cultiver la patience, et l'exacte pondération, avec toute leur énergie et tout leur esprit.

Elles ne devront pas se permettre d'avoir des idées noires, parce que lorsqu'elles sont de mauvaise humeur contre quelque chose ou contre quelqu'un, elles sont de mauvaise humeur contre toute chose et toute personne, et font que tous les endroits autour d'elles sont comme un petit enfer sur terre tant que ce mal dure.

Elles ne devront pas boire de boissons enivrantes, parce qu'une fois adonnées à boire, elles se corrigent rarement et même jamais, et meurent ordinairement en état d'ivresse.

Elles ne doivent pas, lorsqu'elles parviennent à avoir le pouvoir sur leurs compagnons, abuser de ce pouvoir, mais devront essayer à être indulgentes envers les faiblesses et les fautes des autres.

Elles ne devront pas donner tout leur temps et leur attention à leurs habits, mais devront bien s'habiller, parce que l'effet moral des bons habits ne peut guère être surestimé que par les personnes nées durant ce mois.

Elles ne devront pas avoir trop fréquemment recours aux cours de justice, mais devront plutôt essayer de régler toute dispute en paix sans avoir recours à la justice.

Elles ne devront pas oublier pendant une seule minute que leur succès dépend entièrement de la manière dont elles font usage des talents et de l'habileté qu'elles possèdent.

Elles ne peuvent employer que les talents qu'elles comprennent à fond, par conséquent leur progrès ne commencera qu'au moment où elles auront appris à se connaître elles-mêmes. En domptant leurs défauts elles peuvent obtenir le SUCCES, la SANTE et la RICHESSE.

Les enfants nés en avril

On doit veiller avec attention sur les enfants qui naissent en ce mois à cause de leur nature sensible et délicate, et de leur forte impulsion à imiter les autres.

On doit leur enseigner dès leur bas âge à avoir de l'empire sur eux-mêmes, à être indépendants et confiants dans leurs propres idées.

Ils sont enclins à imiter les autres, spécialement leurs défauts, et seront honnêtes avec ceux qui sont honnêtes ou trompeurs avec ceux qui seront trompeurs.

Ces enfants devront être constamment accompagnés de leurs parents ou de personnes plus âgées qu'eux et qui comprendront réellement leur nature impulsive.

Les mères devront faire tout ce qui leur est possible pour bien comprendre les caractères de leurs enfants nés en ce mois, parce que l'amour et la bonté, c'est le seul moyen de gagner la confiance de tels enfants.

Plusieurs de ces enfants ne sont jamais compris, et souvent, ils meurent sans avoir été appréciés.

Ces enfants ne devront pas prendre de thé ni de café, mais une nourriture simple et nourrissante, et il faut bien veiller à ce qu'ils mangent régulièrement.

C'est très sage de permettre à ces enfants d'aider à choisir ce qu'ils désirent porter, parce que, de cette manière le goût individuel peut être développé.

On doit confier certains ouvrages de

maison aux petites filles nées en avril et on doit leur permettre de les faire d'après leur propre idée, veillant attentivement à ce que ces ouvrages soient bien faits.

Dans tous les cas, ne grondez et ne disputez jamais ces enfants, si vous désirez les voir atteindre leur plus heureux et leur plus haut développement.

Ils sont comme des fleurs qui s'ouvrent lorsque le soleil de l'amour et de l'appréciation brille sur eux, mais comme des boutons atteints par la gelée lorsqu'ils rencontrent la froideur du blâme ou le manque d'appréciation.

Ne punissez jamais ces enfants à moins que vous ne soyez absolument certains qu'ils ont fait le mal, et puis ne les punissez pas lorsque vous êtes en colère vous mêmes, parce qu'ils ont un esprit clairvoyant pour la justice et se souviennent pendant des années du mal qu'on leur a fait.

Les mères et les pères des enfants nés durant ce mois ont une grande responsabilité parce qu'il leur faut surveiller ces enfants continuellement, mais il ne faut jamais qu'ils s'aperçoivent que vous les surveillez. Ceci éveille en eux un ressentiment pénible et ils deviennent maussades et moroses.

Soyez bons, mais, par-dessus tout, appréciez tout ce que ces enfants font, enseignez-leur qu'ils pourront faire de leur vie ce qu'ils désireront, s'ils veulent suivre une bonne voie, et ils seront les enfants les plus aimables, les plus gentils et les plus intelligents que vous pourrez rencontrer.

Que ceci soit leur devise dès leur enfance : "Je peux être ce que je voudrai être", et aidez-leur ensuite à atteindre la perfection.

LE POT DE VIN

Le vin était si considéré au bon vieux temps qu'on ne faisait aucun marché sans y ajouter une gratification qu'on nommait "pot de vin".

Ce qu'on offrait à l'église pour les baptêmes et les mariages s'appelait "vin du curé"; les présents à la future, avant le mariage, "le vin de nocces"; ce que les plaideurs donnaient au clerc de leurs rapporteurs, le vin "des clercs"; et le droit qu'on payait aux officiers municipaux, quand on était reçu bourgeois, le "vin de bourgeoisie".

Le "pot de vin" est toujours en faveur. Ses variétés se sont multipliées à l'infini.

— o —

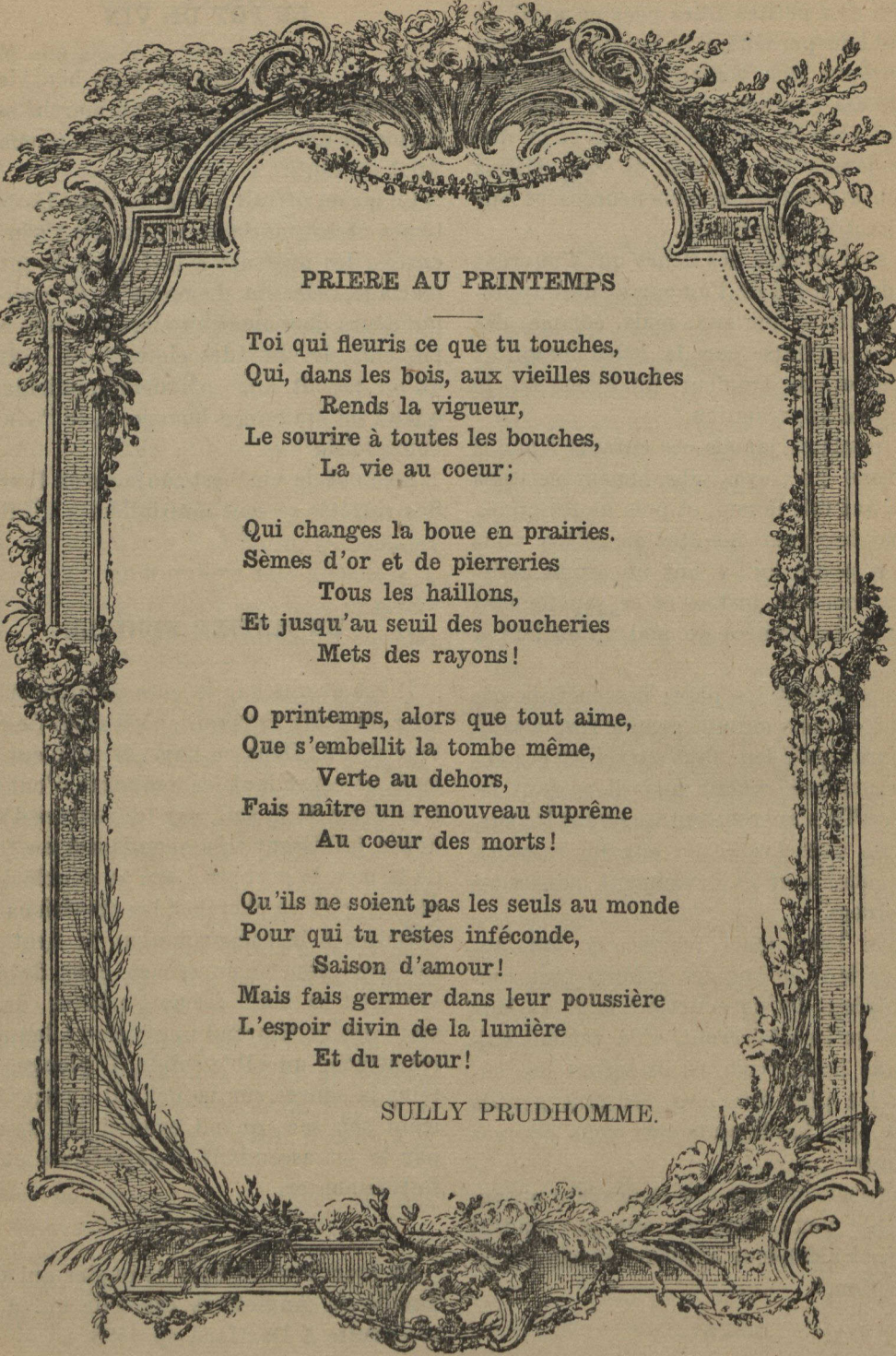
UN METIER PENIBLE

Il est exercé sur la côte de Bahrin, le long du golfe Persique; c'est celui de porteur d'eau. Dans ce pays, il ne pleut jamais, et cependant les habitants n'ont pas à souffrir de la soif, car les sources d'eau douce jaillissant très abondantes au fond de la mer, le porteur d'eau se double d'un plongeur et va chercher les provisions nécessaires à la consommation. Il tient sur son bras gauche un sac en peau de chèvre dont sa main ferme l'orifice; de la main droite, il prend une pierre à laquelle est attaché un câble solide. Il plonge, atteint la source sur laquelle il ouvre vivement son sac; quand celui-ci est rempli par le jet ascendant, il le referme et se fait remonter.

— o —

La première fabrique de papier qui a été établie en Angleterre est celle qui a été construite à Dartford en 1588.

— o —



PRIERE AU PRINTEMPS

Toi qui fleuris ce que tu touches,
Qui, dans les bois, aux vieilles souches
Rends la vigueur,
Le sourire à toutes les bouches,
La vie au coeur;

Qui changes la boue en prairies.
Sèmes d'or et de pierreries
Tous les haillons,
Et jusqu'au seuil des boucheries
Mets des rayons!

O printemps, alors que tout aime,
Que s'embellit la tombe même,
Verte au dehors,
Fais naître un renouveau suprême
Au coeur des morts!

Qu'ils ne soient pas les seuls au monde
Pour qui tu restes inféconde,
Saison d'amour!
Mais fais germer dans leur poussière
L'espoir divin de la lumière
Et du retour!

SULLY PRUDHOMME.

UN HOTEL SOUS LES EAUX DE LA MER

Il y a une trentaine d'années, la plupart des îles disséminées dans le vaste océan Pacifique, étaient seulement habitées par des sauvages. Quelques-unes sont, aujourd'hui, très ouvertes à la civilisation.

Un coup d'oeil sur la carte de l'Océanie vous montrera que depuis l'ouverture du canal de Panama, certaines de ces îles, comme Havaï, Tahiti, les Nouvelles-Hébrides, sont situées sur le passage des grandes lignes de navigation et deviendront, en conséquence, d'importants ports de relâche.

C'est en prévision de ce futur immédiat que des hommes entreprenants font élever, dans ces régions souvent encore incultes, de luxueux hôtels où pourront séjourner les voyageurs, entre deux escales.

Un hôtel de ce genre, qui vient d'être construit à Honolulu (Havaï), offre une particularité très remarquable.

Situé tout au bord de la mer, il comporte une aile, creusée dans le roc, au bord de la falaise, et qui s'enfonce de 40 pieds au-dessous du niveau de l'eau.

Notre photographie vous fera saisir en un clin d'oeil le pourquoi de cette bizarre architecture.

Les salles édifiées sous l'eau ont, en guise de murs, de larges glaces de verre.

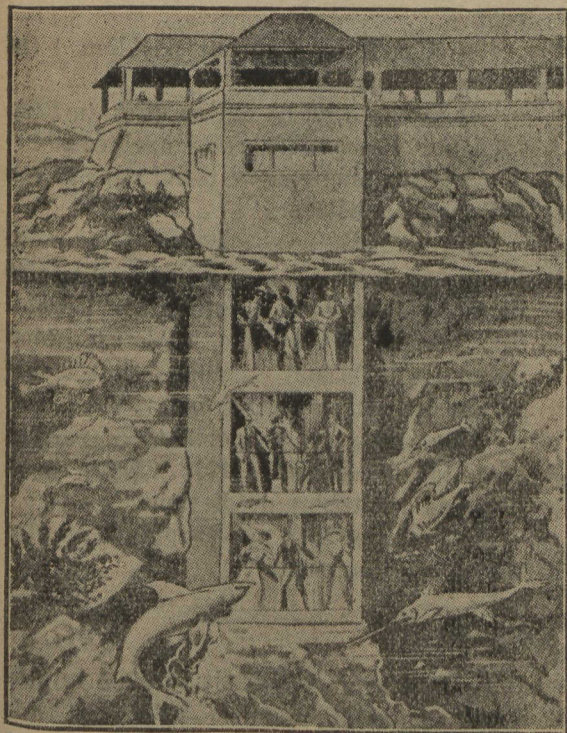
Outre l'agréable fraîcheur que permet cette disposition, les pensionnaires de l'hôtel, en regardant à travers les glaces, sont à même de surprendre, dans leur élément, tous les mystères du fond de l'eau.

A 40 pieds de fond, la mer n'est pas encore assombrie. On peut donc, pendant plusieurs heures de la journée, apercevoir nettement tout ce qui croit et grouille sous l'eau.

A la nuit, des réflecteurs électriques dirigent à travers les glaces leur lumière intense et rien n'échappe à l'observateur.

Poissons et animaux de toute sorte, attirés par les projections, arrivent en masse et se groupent autour des glaces.

Les mers polynésiennes sont les



A quarante pieds sous la mer

plus riches en curiosités sous-marines. Les animaux les plus étranges et les moins connus y pullulent.

On y voit d'admirables poissons dorés, d'autres, dont l'écaille, comme lumineuse, paraît refléter toutes les nuances de l'arc-en-ciel; d'énormes requins viennent donner du nez contre les vitres, mais cette fois, ils n'effraient personne.

— o —

LE PIED A TRAVERS LE MONDE

Les pieds des humains varient de forme suivant la nationalité de leurs propriétaires. Celui du Français est long et étroit, l'Espagnol tient de la race maure un pied petit et bien cambré. Le pied de l'Arabe est à ce point cambré qu'il est dit dans le Coran : "Un ruisselet peut passer sous le pied d'un Arabe de race pure sans le mouiller." Le pied de l'Irlandais est carré et plat; celui de l'Ecoissais, haut et épais; celui de l'Anglais, court et gros. Les plus grands sont ceux des Suédois et des Allemands, et les plus petits, ceux des Américains. Les Russes ont souvent les doigts de pieds "palmés" à la première phalange; quant aux Tartares, leurs doigts de pieds sont tous de la même longueur.

— o —

LES PROPHETIES D'AVANT-GUERRE

L'homme a toujours voulu tourner la page mystérieuse, du livre du "Destin"; toujours la curiosité du fils d'Adam a été sollicitée par l'inconnu du lendemain. De ce besoin de connaître l'avenir est née une tribu des prophètes; aussi lorsqu'un événement considérable se produit recherche-t-on dans les fatras des gazettes péri-

mées si un mot ou une allusion n'avait pas pu faire présager le fait surprenant qui vient d'entrer dans le domaine du passé.

L'effroyable drame de Serajewo n'a pas manqué de susciter de nombreuses polémiques, et bon nombre de nos confrères se sont livrés à de curieuses recherches pour retrouver quelque texte prédisant le double meurtre; notre confrère "Le Temps" a découvert un texte qui peut donner à réfléchir. Jugez-en :

"La Revue internationale des sociétés secrètes, publiait, le 15 septembre 1912, un article prophétique sur la redoutable organisation des Sociétés secrètes en Autriche.

"L'auteur anonyme de cette étude observait qu'en 1895 le Parlement vota des crédits pour les fêtes jubilaires du vieil empereur et que deux députés s'écrièrent :

"— Ces fêtes n'auront pas lieu ! On saura les empêcher !

Et les fêtes jubilaires, en effet, justifient par l'assassinat cette exclamation.

L'étude anonyme se terminait par ces paroles prophétiques :

"On s'expliquera quelque jour cette phrase prononcée par un haut dignitaire de Société secrète de Suisse sur l'archiduc héritier d'Autriche : "Il est bien dommage qu'il soit condamné ! Il mourra sur les marches du trône..."

"Les écrits qui rapportent ces paroles sont du 15 septembre 1912. Elles sont donc de véritables prédictions."

Mais était-ce bien une prophétie, ou plutôt un avertissement ?

— o —

La Californie possédait en 1906 le plus petit cheval du monde. Il n'avait que vingt-deux pouces de haut, et pesait 17 livres lorsqu'il était ferré.

LES PETITS LUTTEURS

Avez-vous vu quelquefois, mes bons petits amis, sur les boulevards ou les places publiques ces camelots qui font manoeuvrer des petits lutteurs en carton devant un cercle de curieux intrigués.

Là, sur le sol, il y a une boîte dans laquelle le camelot met sa marchandise et, devant cette boîte, les deux petits lutteurs aux prises luttent, sautent, s'arrêtent ou se couchent au commandement, sans qu'il soit possible de voir par quel artifice ils sont actionnés (fig. 1).

Je vais vous révéler le truc de ces camelots pour que vous puissiez vous-mêmes, après avoir fabriqué vos petits lutteurs, savoir les faire manoeuvrer sans que la supercherie se découvre et vous pourrez ainsi intriguer et amuser vos petits camarades qui ensuite en feront autant que vous.

Découpez d'abord dans une feuille de carton les diverses parties du corps des deux lutteurs (fig. 2) dont les différentes parties du corps représentent: A la tête et le corps d'une seule pièce, B les quatre bras réunis deux par deux et C les jambes. Ajustez les membres aux endroits indi-

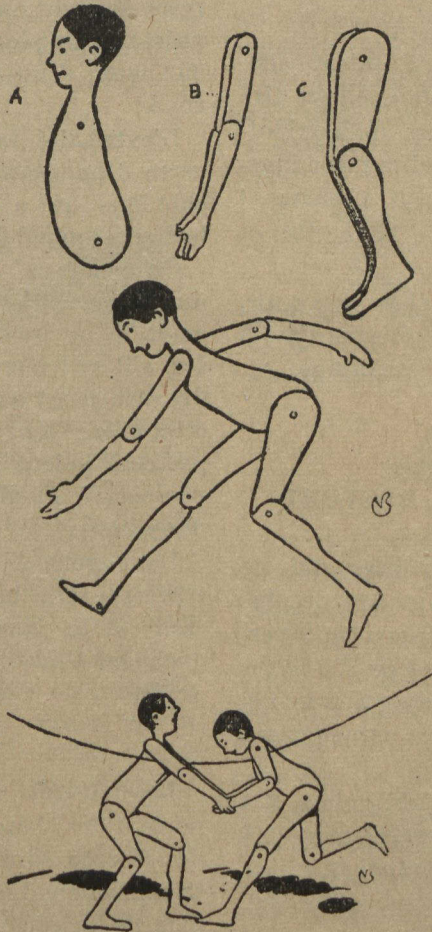
qués en les assujettissant avec du gros fil noué de chaque côté, et voilà vos petits lutteurs aux prises se tenant par les poignets.

A la partie intérieure des bras, faites une toute petite fente verticale avec un canif. C'est dans cette fente que passera le fil invisible sur lequel reposeront vos petits lutteurs, quand nous les mettrons en action... car, il y a un fil évidemment,

c'est là le truc, amis le fil est invisible, un mince fil de soie noire et, si le tour est bien présenté, on aura assez de peine à découvrir comment vos petits lutteurs sont actionnés.

Pour vous en faire la démonstration, revenons au camelot qui les présente sur la voie publique devant un cercle de badauds.

Parmi ces badauds, il y a un compère, et ce compère a eu soin, préalablement, de passer dans une des jambes de son pantalon un fil dont l'une des extrémités est attachée à la boucle de sa ceinture, si bien que, tenant les mains derrière le dos par-dessous son veston, il peut aisément, et sans le moindre mouvement apparent, agi-



ter le fil à l'aide d'un seul doigt, et il obéit ainsi au commandement du camelot qui ordonne aux petits lutteurs de s'arrêter ou d'entrer en lutte à sa volonté.

A l'autre extrémité du fil qui sort par le bas du pantalon est attaché le mince fil de soie invisible, que le camelot fixe par l'autre bout à cette boîte posée tout naturellement sur le sol. Personne n'a rien vu à ses préparatifs, car il a placé là sa boîte de l'air le plus naturel, et le compère a pris place à l'endroit voulu; alors, prenant un couple de lutteurs, il le met en équilibre sur le fil, sans que les badauds s'en doutent et ça y est.

—Debout!... commande-t-il.

Et les petits lutteurs qui étaient couchés se lèvent, parce que le compère tire sur ce fil "en avant!" et les voilà qui luttent, qui dansent, qui s'agitent comiquement. "Halte!" ils s'arrêtent à l'instant! et la foule intriguée achète la recette et les petits lutteurs.

Eh bien! ce curieux jouet-là, mes amis, faites-le donc vous-mêmes, puisque c'est si facile, et il vous amusera davantage.

— o —

UN ARBRE DE BON RAPPORT

Il existe en Ecosse un poirier, qui ne doit pas avoir son semblable. Agé de plus de 60 ans, sa hauteur est d'environ 9 verges. En 1896 il a donné plus de 300 livres de fruits et sa production s'est accrue depuis, au point qu'il rapporte actuellement \$30.00 par an.

Il porte généralement 2,500 poires, 3 à la livre sur les branches supérieures et 6 à la livre sur les basses branches.

— o —

EMPLOI DES "RAYONS X" POUR DECOUVRIR LA CONTREBANDE

Les inspecteurs anglais qui, à New-York, visitent les marchandises que l'on charge sur les bateaux qui doivent gagner un des pays ennemis, ont trouvé une façon ingénieuse de découvrir si, dans les balles de coton ou d'autres marchandises, l'on n'avait pas caché des armes, des munitions, du cuivre ou d'autres articles de contrebande.

Ils emploient à cet effet les rayons X.

Avant d'embarquer les marchandises celles-ci sont placées sur un chariot et sur un des côtés l'on place un globe de verre donnant une lumière vert pâle. Deux assistants se placent de l'autre côté, chacun muni d'un appareil appelé "fluoroscope."

L'extrémité du "fluoroscope" est recouverte d'un écran enduit d'une substance chimique qui a la propriété de devenir brillante quand les rayons X la frappent.

On comprend facilement ce qui se produit. Comme les rayons X traversent le coton et ne traversent pas le cuivre et le fer, s'il se trouve dans les balles le moindre armement ou morceau de métal caché, ceux-ci arrêtent les rayons X et les inspecteurs voient sur l'écran de leur "fluoroscope", l'ombre de ces armements ou des métaux.

Les rayons X mettent peu de temps à traverser une balle de coton ou d'autre étoffe et les inspecteurs peuvent ainsi en quelques heures, inspecter des quantités de balles de marchandises.

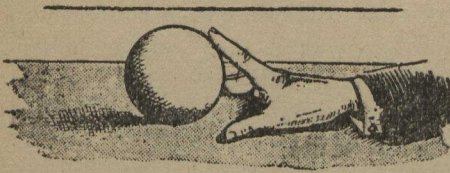
— o —

Les naturels du centre de la Bolivie portent des chapeaux et des chemises faits de l'écorce d'un arbre, qui est d'abord trempée dans l'eau, et battue ensuite jusqu'à ce qu'elle soit flexible.

UN PETIT JEU TRÈS SIMPLE ET TRÈS AMUSANT

La petite expérience suivante n'est pas seulement dédiée aux joueurs de billard. Vous pouvez la réussir sur une table ordinaire, avec une bille à jouer ou avec une boule à bas.

Supposons, néanmoins, que vous vous trouviez dans une salle munie d'un billard. Vous placez une des billes près d'une bande, et vous pariez que vous pouvez la faire parvenir à l'autre extrémité du billard en vous y prenant comme l'indique notre croquis.



La paume de votre main est appuyée sur le tapis ; l'index, seul, est placé sur la bille à laquelle il s'agit de communiquer une impulsion suffisante en abaissant sur elle le doigt avec force.

Vos camarades vous déclareront aussitôt que rien n'est plus facile à faire. Soit. Laissez-les essayer. Ils constateront avec surprise que la bille n'avance pas, quelle que soit la force du coup donné par le doigt. Au contraire : au lieu de rouler dans le sens voulu, elle se rapproche du joueur.

Tout le monde donnera sa langue au chat. Voici pourquoi.

Il faut, pour réussir, recourir à un petit truc qui consiste, tout bonnement, à

mouiller votre doigt avec un peu de salive. La bille roule alors comme si elle avait été frappée d'un coup très fort.

Si vous étudiez le mécanisme de ce phénomène, vous ne tarderez pas à vous rendre compte que lorsque le doigt est sec, il ne glisse pas sur la bille comme on pourrait le croire. C'est au contraire la bille qui glisse sous le doigt et qui tourne sur le tapis. Et comme ce mouvement de rotation est en sens inverse de celui que la bille doit avoir pour s'éloigner de vous, au lieu d'aller dans le sens désiré, la bille revient vers vous.

Si le doigt est mouillé, la bille, au contraire, est poussée par le doigt qui glisse dessus. C'est aussi simple que l'oeuf de Christophe Colomb. Mais il fallait le trouver. Et il n'y a guère que les vieux habitués du billard qui connaissent cela.

LES FUMEURS

Un statisticien prétend que pour la consommation tabagique, c'est le Hollandais qui tient la tête avec 7 livres par an ; le Canadien occupe la seconde place avec 4 $\frac{1}{4}$ lbs ; le Belge vient au troisième rang avec une consommation de 3 $\frac{1}{4}$ lbs ; l'Allemand ensuite avec 3 livres ; l'Autrichien avec 2 $\frac{3}{4}$ lbs ; le Norvégien, 2 $\frac{2}{3}$; puis le Français avec 2 $\frac{1}{4}$ lbs de tabac.

Le peuple qui fume le moins est l'Espagnol. La moyenne de consommation individuelle en Espagne ne dépasse pas 1 $\frac{1}{2}$ livre.

COMMENT on PEUT FAIRE des MOSAIQUES AVEC DU SABLE

Un artiste d'Iowa a découvert un nouveau genre d'industrie qui est appelé à jouir d'une grande vogue. La chose en elle-même est assez simple mais personne n'y avait songé.

Avec du sable de différentes couleurs, qu'il dispose adroitement dans des boeaux en verre, il fait des mosaïques superbes.



Mosaïques de sable

Pour confectionner ces mosaïques il emploie des pierres provenant d'une haute montagne escarpée, située en face de la rivière "Mississipi". Cette montagne est connue sous le nom de "La montagne peinte". Ces pierres sont finement pulvérisées et lui donnent quarante et une teintes différentes qu'il place dans des caisiers séparés.

Suivant les besoins du dessin qu'il veut faire il place ces couleurs dans un bocal en verre en les tassant fortement contre les parois au moyen de petits outils de bois de différents modèles. Il presse fortement chaque petite rangée de sable pendant les progrès de l'opération.

Une fois le bocal complètement rempli, il est fermé au moyen d'un bouchon en verre fortement pressé contre le sable de façon à le faire bien adhérer pour ne former qu'un seul bloc.

C'est là une opération très délicate et presque aussi difficile que la confection de la mosaïque car il faut que le bouchon soit assez forcé et souvent pendant cette opération le bocal se brise. Le bouchon est ensuite scellé.

Si l'opération a été bien faite rien ne peut détruire cette mosaïque si par accident l'on ne brise pas le bocal.

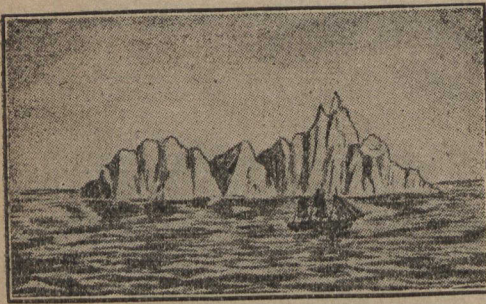
La plus petite peinture qui existe au monde serait, d'après beaucoup de connaisseurs, celle faite par un peintre flamand sur la surface d'un grain de blé d'Inde. Cette peinture très fine n'a pas un pouce de surface. Mais à côté de cette peinture il n'est pas rare de remarquer dans la bijouterie des chefs-d'oeuvres peints sur des boîtiers de montres pour dames. Ces montres toutes petites ne portent la peinture appelée miniature que sur le centre du boîtier qui est loin d'avoir un pouce carré.

VERRA-T-ON UN SECOND DELUGE

Aux yeux d'un grand nombre de géologues, il faudrait répondre par l'affirmative à cette angoissante question.

Ce cataclysme pourrait même se produire subitement à notre époque. Et voici la curieuse explication qu'ils donnent de ce phénomène qui amènerait, sans doute, la disparition de tout être vivant sur le globe — sauf les poissons, bien entendu.

Le pôle sud est recouvert d'une énorme "banquise," lisière de glace qui provient



Un glacier flottant

de la congélation directe de l'eau. En se formant cette banquise a attiré à elle une masse d'eau si considérable que le niveau de l'océan a été baissé.

On remarque, en effet, des traces de ce dénivèlement et d'un ancien niveau de la mer, çà et là, sur les pentes de presque toutes les montagnes.

Des coquillages et des ossements de poissons fossiles en sont la preuve indiscutable ; ce phénomène est surtout visible à Glen Roy, en Ecosse, et au bord de la rivière Fraser, dans la Colombie britannique.

Or, au dire des géologues, l'eau conge-

lée et accumulée dans l'hémisphère austral serait devenue si lourde que le centre de la gravité du globe terrestre se serait peu à peu déplacé de presque 3 milles vers le sud.

Ce déplacement pourrait bien provoquer une perte subite de l'équilibre mondial qui entraînerait inévitablement la désagrégation des nombreux glaciers flottants avoisinant le pôle sud.

En se déplaçant, subitement transformés en une multitude d'icebergs, ils occasionneront, selon toutes les prévisions, un formidable raz de marée, vague énorme, de plusieurs centaines de verges de hauteur, et qui dévastera tous les continents sur son passage.

L'arche de Noé la mieux combinée ne résisterait pas à ce torrent impétueux : elle serait brisée et chavirée comme un fragile château de cartes.

LE RIRE A TRAVERS LES PEUPLES

Un voyageur a noté ses impressions sur le rire des habitants des différentes contrées qu'il avait parcourues. Il est dit sur son carnet de voyage :

—L'Allemand rit d'une façon ferme et assurée ; l'Italien rit comme il parle, c'est-à-dire d'une façon caressante et harmonieuse ; les nobles anglais rient discrètement, le peuple y met plus d'abandon ; l'Irlandais a le rire joyeux d'un homme heureux de vivre. Quant au Chinois, son rire est vulgaire et ne possède ni expression ni cordialité.

LA CAPTURE DES ELEPHANTS

On cherche souvent à les prendre vivants : ils sont payés très cher par les ménageries. Ils sont aussi fort utiles comme bêtes de somme.

Leur capture est, au reste, difficile.

Un procédé consiste à former, dans la jungle, une enceinte de pieux se fermant par une trappe. Un vieil éléphant, depuis longtemps apprivoisé, est amené dans cette enceinte. On le fait crier et les éléphants qui rôdent autour de l'enceinte y



Eléphant pris au piège

entrent, attirés par les cris de leur congénère. On referme aussitôt la trappe et les éléphants sont pris.

Un autre moyen, très fréquent aux Indes, consiste à creuser de grandes fosses recouvertes de feuillage. Les pauvres bêtes tombent au fond des fosses et ne peuvent plus s'en tirer.

Ce système est employé pour la chasse d'un grand nombre d'animaux. C'est ainsi que les indigènes chassent le tigre en Annam ; une fois le fauve au fond du puits, on le tue à coups de fusil. On prend en-

core de la même manière les bisons, sorte de boeufs sauvages, et ces animaux, réduits à l'impuissance, deviennent souvent si en colère qu'ils meurent de rage.

Les éléphants sont plus philosophes. Ils s'impatientent bien un peu, mais, au bout d'un ou deux jours, ils finissent par se calmer. On leur passe alors quelque nourriture. Quand on présume qu'ils sont suffisamment assagis, on les retire des trous au moyen de câbles et de poutres. Il n'y a plus, alors, qu'à les domestiquer, ce qui est fait par des cornacs, spécialistes de ce genre de travail.

— o —

LA FOIRE AUX BAISERS

Cette fête peu banale existe en Roumanie et est regardée d'un bien mauvais oeil par les savants hygiénistes.

Dans une petite ville, se tient chaque année une foire importante. A cette occasion accourent de tous les villages voisins de jeunes mariées portant chacune une amphore fleurie et remplie de vin. Elles embrassent toutes les jeunes filles qu'elles rencontrent et leur présente ensuite l'amphore pour y tremper les lèvres. Refuser serait une grave insulte ; on s'exécute donc de bonne grâce, mais quel bon moyen de propagation pour les maladies contagieuses !

— o —

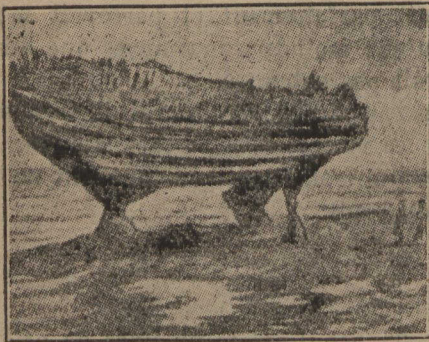
Sur toutes les rivières de l'Angleterre on compte plus de 5000 milles de longueur de cours d'eau navigables.

LE NAVIRE DES FIANCÉS

Il y a des rochers qui ressemblent étonnamment à des têtes d'hommes, à des personnages célèbres ou à des animaux. Notre illustration vous en montre un qui imite d'une façon surprenante une embarcation voguant sur les flots. On l'appelle le "navire des fiancés."

Ce rocher, que tiennent à voir toutes les personnes qui visitent les mers du sud, se trouve dans le grand archipel malaisien, aux environs de l'île de Bornéo.

Il ne disparaît jamais sous les flots, ce qui fait que son sommet est recouvert d'un épais gazon. A marée basse, il est



Le navire des fiancés.

entièrement en dehors de l'eau et repose sur trois petites colonnes pyramidales. Pendant des siècles, il a résisté victorieusement à l'assaut des vagues. Et quand un paquebot s'aventure dans ces parages, on raconte aux passagers la curieuse histoire qui a valu ce nom à cette singularité de la nature.

Il y a une centaine d'années, une pirogue chargée de Malais vint se briser contre la côte, si fertile en écueils, de Bornéo.

Presque tout le monde disparut dans les flots, blancs d'écume. Cependant une jeune fille, soutenue par son fiancé, surnageait à la cime des vagues. Ils allaient infailliblement sombrer, quand une lame monstrueuse les jeta sur le rocher qui, depuis, s'appelle comme vous savez.

Sur ce refuge, ils demeurèrent jusqu'à ce que la tempête se calmât. Et quand les eaux mirent, en se retirant, la plage à sec, ils purent regagner la terre ferme.

Cette histoire aurait pu être inventée, telle quelle, par les marins de nos côtes: ce qui prouve que l'homme, sous toutes les latitudes, est doué d'imagination, et qu'il aime les légendes et les rochers à formes étranges.

— o —

PETITES BOCHES PRALINEES

Nous sommes à Bruxelles. Haut de mine et de taille, un "feldwebel" goûte dans une pâtisserie. Il en est à son huitième "pistolet". La caissière jase avec une compagne.

—Voilà, chuchote-t-elle, un fameux "smeerlap".

—Qu'est-ce qu'un "smeerlap"? grognonne le "feldwebel". Voilà vingt fois qu'on m'appelle ainsi.

—Un "smeerlap?" réplique gracieusement la dame aux friandises. C'est "ein grosser mann" (un grand homme).

—"Ach!" exulte le Boche, se rengorgeant autant par suffisance que pour déglutir un neuvième "pistolet". "Unser

kaiser ist auch ein grosser smeerlap'' (Notre kaiser est aussi un grand smeerlap).

—“Ya! ya!” appuie énergiquement la pâtissière.

(“Smeerlap”, en flamand, est une expression familière qui peut se traduire—faiblement—par “petit porc”.)

RE MI

Ce n'est évidemment qu'un hasard terrible et stupéfiant. L'une de nos plus distinguées violonistes, mariée un mois avant la guerre, s'était entendu dire au moment des adieux: “Ma chère femme, s'il devait m'arriver malheur, je m'arrangerais pour vous le faire savoir. . . avant les avis officiels.” L'épouse avait oublié cette parole singulière, prononcée dans l'énerverment de la séparation, lorsque, dimanche matin, elle éprouva l'irrésistible désir de réveiller sous son archet certaine mélodie qu'aimait son cher Rémi, l'époux parti aux armées. Elle ouvrit la boîte, prit le violon et pâlit. Deux cordes étaient rompues: **Ré** et **Mi**.

—J'ai compris, balbutia-t-elle en chancelant.

Et, un lundi, vers midi, elle apprenait “officiellement” que le sergent Rémi S... était mort au champ d'honneur.

La laque japonaise provient de l'urusi, ou arbre à vernis. Une incision est faite dans l'écorce, et il en découle un jus gluant et semblable à du lait, de ce jus les Japonais obtiennent leur vernis si célèbre.

CERTAINS SOURDS ENTENDENT AU MILIEU DU BRUIT

On dit que certaines personnes qui semblent complètement sourdes peuvent entendre parfaitement au milieu du bruit. Un mécanicien de chemins de fer fut un jour mis à la retraite pour cause de surdité ; il eut beau protester et soutenir qu'à bord de sa locomotive il entendait très bien, il ne put faire revenir ses chefs sur leur décision.

Quelque temps plus tard il demanda à être réinstallé dans son emploi, il soutenait toujours que sur la locomotive il entendait parfaitement. On résolut de mettre l'homme à l'épreuve et l'on fit voyager un docteur spécialiste de la surdité. Quel ne fut pas l'étonnement du docteur quand il constata que le mécanicien entendait parfaitement et percevait même jusqu'aux moindres murmures que lui ne pouvait pas entendre.

Des cas pareils, sont, paraît-il, fréquents chez les mécaniciens et chez d'autres ouvriers qui travaillent constamment au milieu du bruit.

Au Thibet il existe un livre de prières de forme bizarre. Il consiste en un baril de 8 pouces seulement de hauteur qui tourne sur un axe vertical passant par ses deux côtés. Sur les côtés du baril sont fixées au moyen de charnières qui les rendent mobiles 1400 feuilles, très minces. Ces feuilles sont en étain et chacune porte une prière gravée dix fois sur chacun de ses côtés, ce qui fait que ce livre renferme 28,000 prières. Chaque pèlerin pour bénéficier du mérite de ces prières doit faire tourner le baril en touchant du doigt chaque prière.

Si Vous Achetez **La Revue Populaire** *chez un Dépositaire*

Nous avons, à maintes reprises, reçu à nos bureaux de nombreuses réclamations émanant de personnes désappointées de n'avoir pu se procurer la **REVUE POPULAIRE** chez les Dépositaires.

Nous regrettons infiniment que tant de nos amis aient éprouvé une telle déception. Un mot d'explication amicale empêchera le fait de se renouveler à l'avenir, qu'il ne soit pas pris en mauvaise part.

Les règlements postaux ne permettent pas le retour à nos bureaux des numéros invendus de la **REVUE POPULAIRE**. Ceci veut dire que, si votre Dépositaire en ordonne un exemplaire et ne le vend pas, c'est lui qui perd le prix de cet exemplaire.

En conséquence, le Dépositaire devant avoir la vente de tous les numéros qu'il ordonne, n'en n'a jamais un seul de plus que le nombre dont la vente lui est assurée. Voilà pourquoi tant de lecteurs qui croient pouvoir trouver la **REVUE POPULAIRE** en permanence sont si souvent déçus.

Il y a une méthode très simple d'éviter à l'avenir toute déception: C'est de réserver à l'avance le ou les exemplaires que vous désirez et d'en avertir votre Dépositaire.

Tous les Nos du mois de Mars et ceux des mois antérieurs sont COMPLETEMENT EPUISÉS.



POISSON D'AVRIL

C'était un 1er avril. J'étais tout petit et Zette aussi, et encore Toto. Assis autour de mère-grand, bien près pour ne rien perdre du joli conte si impatientement attendu, nous mettions à ses vieux ans notre couronne de jeunesse.

Grand-papa, au coin de l'âtre, écoutait conter la flamme.

Grand'mère posément s'installa sur son fauteuil ; sa belle tête nous apparut, sous la blanche lumière de la lampe, comme une de ces grandes figures calmes, reposées, imposantes, qu'on admire dans certaines peintures. Le temps avait oublié de vieillir ses traits ; il avait passé sur cette tête de femme, n'y laissant que sa neige et puis, aux coins des superbes yeux bleus restés si jeunes d'expression, un fin plissé de rides.

Voyant nos oreilles tendues et nos bouches bées, grand'mère commença.

— — —

“Il y avait une fois un jeune homme et une jeune fille. Il s'appelait Jean. On la nommait Jeanne. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois, un soir de sauterie, dans le salon de tante Agnès dont Jeanne était la filleule.

Tout de suite, la blondeur de la jeune fille avait attiré la brune affection du jeune homme. C'est que tout le monde s'ac-

cordait à dire qu'elle était jolie, cette petite Jeanne.. ; elle-même, ravie, au fond, de se l'entendre répéter, avait consulté sur ce point important le miroir de sa toilette, qui, ne sachant pas mentir, n'avait pu lui répondre non.

Jean était aussi brun que Jeanne était blonde, avec des yeux tout noirs, des dents toutes blanches, des lèvres toutes rouges.

Voici que yeux bleus et yeux noirs s'étaient rencontrés. Et pan ! tout de suite, il y avait eu deux grands coups dans les cœurs. Jean et Jeanne avaient pâli, puis rougi, et ç'avait été fait. Ils ne se connaissaient point encore, que déjà leurs âmes conversaient à distance.

Il faut dire que tante Agnès, qui avait l'oeil prompt s'était vite aperçue des ravages causés par le petit dieu qui fait ses coups en sourdine. Et elle avait souri la bonne tante. Elle cherchait pour sa Jeanette, un mari, un bon petit mari qui fût bien gentil, point vilain garçon, naturellement, mais surtout haut de cœur. Jean lui paraissait être tout cela.

Elle laissa donc aller les choses et nos deux cœurs s'emparer l'un de l'autre. Ce fût tôt fait, je vous l'assure.

— — —

Un soir, dans un coin du salon, entre

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le **Réformateur Myrriam Dubreuil**, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se **tonifient**, la **poitrine** prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garantissant absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée univeselle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil, 44b rue Mentana

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

une valse et une polka, leurs lèvres avaient murmuré ce que leurs yeux, depuis longtemps, avaient compris. Et Jeanne, qui n'avait plus de père, bien vite, rougissante, avait ajouté :

— Demain, je dirai tout à maman.

Elle fit comme elle avait dit, l'honnête petite fille. Sa mère l'écouta sans l'interrompre, et ce silence mit une angoisse à son cœur. Elle plaçait Jean si haut sur le piédestal de son amour, qu'elle n'avait pas prévu qu'on le pût discuter.

Et voici que sa mère raisonnait, — comme si l'on doit raisonner quand l'amour chante au cœur des jeunes filles !

Il faut vous dire, enfants, que Jeanne, fille unique et, de plus, future héritière de tante Agnès était ce qu'on est convenu d'appeler "un bon parti", un de ceux que courent volontiers messieurs les chasseurs de dot.

Jean, au contraire, issu d'une honorable souche d'anciens officiers, n'avait de fortune que peu ou prou. Tout son avoir consistait dans les solides études qu'il avait faites et dans sa place d'employé principal dans une maison de banque. C'était peu au regard du monde.

La mère de Jean fut bientôt renseignée ; et, comme c'était un caractère tout d'une pièce, qui avait juré de marier sa fille richement elle décida que Jean ne devait, ne pouvait pas être l'époux attendu. Le soir même, elle signifia sa volonté.

Les larmes coulèrent brûlantes, cette nuit-là, sur les oreillers du petit lit tout blanc, dans la chambre de Jeanne. Le lendemain, dès l'aube, la jeune fille était chez tante Agnès, à qui, toute sanglotante, elle conta sa grande misère.

La bonne vieille prit dans ses mains la jolie tête, baisa les deux pauvres yeux, noyés, rougis, puis dit simplement :

— Ne pleure plus, fille, ça enlaidit.

Prends patience, tante Agnès se charge de tout.

—:—

On était alors au commencement de mars. De ce jour l'excellente femme commença près de sa belle-soeur une série d'escarmouches adroitement menées, dans lesquelles, sans aborder directement la position, car elle connaissait le caractère autoritaire de sa parente, elle battait pourtant en brèche la résolution de celle-ci par tous les bons arguments que lui suggérait son désir d'assurer le bonheur des deux enfants qu'elle savait dignes l'un de l'autre. Peu à peu la mère de Jeanne abandonna une partie des préventions qu'elle dut reconnaître mal fondées et, le 31 mars, tante Agnès constata qu'il ne restait plus qu'à donner l'assaut.

Elle décida que le grand coup serait porté le lendemain, mais par un des intéressés. Et voici comment elle fit intervenir le poisson d'avril dans l'affaire.

—C'est demain le 1er avril, dit-elle à sa belle-soeur, tiens-toi sur tes gardes, je te prépare un poisson ; promets-moi seulement que tu le goberas sans trop faire la grimace...

La mère de Jeanne promet en riant, — on ne se fâche pas aux jours de folie.

—:—

Le lendemain matin, tante Agnès mandait Jean chez elle et lui tenait à peu près ce langage :

—Mon cher, je crois vos affaires en bonne voie, car voici que la mère de Jeanne vous réclame. Allez vite, heureux gailard, jetez-vous dans ses bras et emportez-moi cette bastille.

Et Jean de courir.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

MARCHANDS ET INVENTEURS

Mercerie, draperie, articles de fumeur, bric-à-brac, papeterie, articles de fantaisie, cartes postales illustrées, jouets, confiserie, bijouterie, montres, 13 cents, également. Articles de bazar, musique à bouche, coutellerie, diverses choses de pharmaciens, balances, etc. Catalogue de commerce illustré avec avis, 6 centins.

H. Michaels & Fils, 14 et 15 Cromwell House.

Fulwood Place, Holborn,

London, W. C.

LE SAMEDI

Journal illustré Hebdomadaire
de 40 Pages

En vente partout - - 5c le Numéro

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMÉRICAIN (Incorporé).

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

The Canadian Advertising LIMITED AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

284 Rue Lagachetière Ouest, - - Montréal

On l'introduisit au salon. Mère et fille y sont toutes deux. Fou de joie, Jean se précipite :

—Ma mère, oh! merci! s'écrie-t-il.

Et il embrasse sur les deux joues la dame ahurie.

Mais soudain dans le chambranle de la porte, elle aperçut la fine silhouette de tante Agnès qui sourit et minaude :

—Mon poisson d'avril!

Cela rompit la glace. La mère prit la main de Jeanne, la mit dans celle de Jean, et il y eut au monde deux heureux de plus.

Quelque temps après, acheva grand'mère, Jean et Jeanne étaient unis, et toujours, depuis lors, un gros poisson de carton occupa chez eux la place d'honneur, au-dessus de la couronne de mariée."

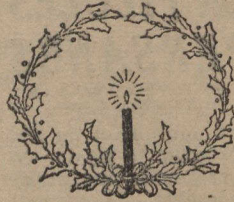
— o —

Nos regards aussitôt se portèrent au mur, au-dessus du secrétaire où se prélassait un superbe brochet peint. Nous avions compris, Jeanne, c'était grand'mère, et Jean c'était grand-papa qui, tous deux, souriaient en se regardant affectueusement sous l'oeil mort du poisson.

— o —

Le parlement qui coûte le plus cher parmi tous les parlements du monde est celui de la France. Les deux Chambres coûtent à la France la somme annuelle de \$1,500,000. Après lui viennent par ordre celui d'Espagne qui coûte \$446,000, celui d'Italie \$430,000, celui d'Autriche \$360,000, celui d'Angleterre \$259,600, celui de la Belgique \$180,000, celui du Portugal, \$150,600, et en dernier lieu celui d'Allemagne qui ne coûte que \$95,000.

CHANDELLE QUI DATE DE 800 ANS



Il y a dans la ville d'Arras, que les allemands ont aujourd'hui dévastée, une église très ancienne, l'église de "Notre-Dame des Ardents" qui est un des rares monuments restés intacts au cours des longs et multiples bombardements. Cette église possède une relique qui date de plus de 800 ans ; elle est connue sous le nom de "La sainte Chandelle" et elle est conservée dans un reliquaire en argent richement garni de pierres précieuses.

Voici l'histoire curieuse que l'on répète au sujet de cette chandelle. Au mois de mai de l'année 1105 la Très Sainte Vierge apparut durant la nuit à deux pauvres ménestrels.

A cette époque, une épidémie terrible de peste décimait la population d'Arras, et la sainte Vierge, d'après la légende, remit aux deux ménestrels cette chandelle en leur disant que la cire chaude de cette chandelle mélangée à de l'eau pure guérirait les habitants d'Arras et les protégerait contre l'épidémie.

Immédiatement les deux ménestrels portèrent cette chandelle à Monseigneur Lambert, alors évêque d'Arras. Celui-ci fit essayer le remède et son efficacité aurait été amplement constatée. C'est alors que le peuple d'Arras reconnaissant érigea le "Monastère des Ardents" où la miraculeuse chandelle a été conservée.

La population d'Arras est fermement convaincue que c'est grâce à la protection de cette chandelle qu'elle a été préservée d'une destruction totale.



EXAMEN DES YEUX

"Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15¢ par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

ON MAIGRIT rapidement sans regime

et

SURTOUT SANS DANGER

avec les

Tablettes Le Roy

En vente dans toutes les Pharmacies.



LE TRAITEMENT \$3

Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé **GRATIS** contre 4 cents pour frais postaux par

M. JULES LeROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Si vous ne pouvez vous procurer les *Tablettes LeRoy* chez votre pharmacien, écrivez au fabricant.

Vos Sourcils et vos Cils sont-ils aussi charmeurs que les miens?



LE CILOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. *Absolument inoffensif.* Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs)

25c, 50c et \$1.00.

M. JULES LeROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c Notre-Dame Est, Montréal, Qué. Téléphone Lasalle 1186.

Mesdames

Ne souffrez plus !

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? Pourquoi courir des risques, passer une vie chancelante et misérable, vous priver de presque la totalité des plaisirs de l'existence quand la guérison est assurée avec

FEMINALINE

(Recommandé par les Médecins)

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le Beau Mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.



Avec ce merveilleux spécifique, plus de constipation, palpitations, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irrésistible de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, Retards, Pertes, etc.

Ne laissez pas vos malaises s'aggraver. Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche. Procurez-vous **FEMINALINE** chez le fabricant ou le distributeur de ce produit bienfaisant. Le traitement de 30 jours ne vous coûtera qu'un dollar. Sur réception de votre adresse accompagnée de 10c pour frais, vous pouvez en recevoir suffisamment pour vous convaincre de son efficacité.

Écrivez confidentiellement aujourd'hui même à **M. JULES LeROY, FABRICANT,** Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

DEUIL PROHIBÉ

En Allemagne on a interdit d'une façon formelle les habits de deuil. Dans la capitale et dans la plupart des grandes villes, aucun soldat blessé ou estropié ne peut paraître dans les rues. Ils sont condamnés à rester enfermés tant qu'ils ne peuvent pas revêtir l'uniforme militaire, paraître dans une tenue exemplaire et marcher d'une façon militaire normale comme s'ils n'avaient pas été blessés ou estropiés.



LE BREVIAIRE DU SOLDAT ROMAIN

Voici, d'après Vopiscus, historien du quatrième siècle, la traduction du bréviaire imposé aux soldats romains en campagne :

Défense de prendre à autrui un poulet, de lui tuer une brebis.

Défense d'enlever le raisin, de nuire aux récoltes, de détruire les moissons.

Défense d'exiger du paysan l'huile, le sel et le bois.

Que chacun fourbisse ses armes et montre des chaussures en bon état.

Que chacun garde dans son boudier la solde qu'il a gagnée et ne la dépense pas au cabaret.

Que chacun serve son voisin comme un esclave.

Les médecins devront soigner gratuitement les malades.

Défense de donner l'argent aux sorciers. Quiconque suscitera une querelle sera battu.

Et dire que ces soldats, qui obéissaient assez généralement à ces prescriptions, étaient considérés comme des barbares!

AIGUILLES EXPLOSIBLES

La guerre actuelle a poussé les gens à rechercher de nouveaux engins de destruction et le ministre de la guerre de France étudie maintenant une invention qui permettrait de combattre avec la plus grande efficacité les meurtriers Zeppelins. L'inventeur est M. Anthony Jacques, de Grenoble.

Le nouvel engin consiste en une longue aiguille qui porte un tout petit obus. L'aiguille et l'obus qu'elle porte sont d'une très grande légèreté. Ce n'est que lorsque l'aiguille traverse une étoffe ou une substance légère que l'obus éclate, si l'aiguille frappe un mur ou un corps résistant l'obus est inoffensif.

L'aiguille est si petite qu'un aéroplane peut en transporter un grand nombre. Elles peuvent être lancées par un canon très léger et si une seule frappe un Zeppelin, elle le déchire et l'obus en éclatant met le feu aux gaz du ballon. Avant d'être transmise au ministre de la guerre cette invention a été expérimentée avec beaucoup de succès à Grenoble.

La vapeur d'ammoniaque a été reconnue comme étant le meilleur désinfectant à employer dans les cas de choléra ou de diphtérie. Il détruira tous les microbes d'une chambre en deux heures.

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse



Petits Télégrammes Sans-fil

Reçus par l'opérateur
D. COUSU.

François-Joseph le gaga d'Autriche vient de mourir pour la dix-septième fois.

—§—

Les succès de nos ennemis: les boches viennent de prendre Lavalée et ils s'avancent rapidement dans la direction de Ladébâcle.

—§—

Un prix de cent mille piastres est promis à celui qui trouvera une nouvelle taxe à imposer aux contribuables de Montréal et une deuxième nouvelle taxe pour payer le montant de ce prix.

—§—

La maison Paquetard prévient sa clientèle qui déménage le mois prochain qu'elle vient de perfectionner son système de transport. Elle ne brise plus qu'un meuble sur deux et garantit l'emballage soigné de toutes les punaises et coquerelles.

—§—

Des mesures efficaces viennent d'être prises en Austro-Bocharabie pour neutraliser les effets du blocus. La population se nourrira désormais de poissons d'Avril pendant les jours ordinaires et des arêtes de ces poissons pendant les jours de jeûne.

—§—

Madame Chose nous demande de porter à la connaissance des lectrices de la "Revue Populaire" qu'elle vient d'avoir la douleur de perdre son mari et son ombrelle dans un accident de chemin de fer. Il paraît que l'ombrelle était toute neuve.

—§—

On est à étudier le problème de la circulation dans les rues de Montréal. Il paraît qu'un projet qui a beaucoup de chances d'aboutir est celui de la création d'un service de chaloupes principalement pour la saison du printemps.

—§—

Merveilleuse invention boche: les sous-marins des alliés ne peuvent rester que quelques heures sous l'eau; or, il est bien certifié aujourd'hui que ceux des boches leur sont nettement supérieurs sous ce rapport; il y en a plusieurs douzaines qui sont au fond de la mer depuis plusieurs mois et personne ne les a encore vus revenir à la surface.

 ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

AUX LIEUX SAINTS

Le premier pèlerinage connu aux lieux Saints est celui de l'Impératrice Hélène en 311.

Hélène était la femme de l'empereur Constance Chlore qui la répudia lorsqu'il fut proclamé César. Elle était la mère de l'empereur Constantin et c'est grâce à son influence que ce dernier se convertit au christianisme.

Quand son fils Constantin fut empereur elle fut alors proclamée "Augusta" et impératrice. Elle reçut à Trèves les plus grands honneurs et son nom fut gravé sur les monnaies publiques. Elle fit plusieurs voyages à Jérusalem et c'est dans un de ses voyages en 326, que l'on entreprit sur ses ordres des fouilles sur le Calvaire et que l'on découvrit la vraie Croix.

Elle fut plus tard canonisée par l'Eglise, sa fête patronale est le 18 août.

LA CITE DES CADENAS

La ville d'Irkoustk, capitale de la Sibirie orientale, a été baptisée par les voyageurs la "ville des Cadenas". Il y a plus de cadenas sur les volets et les portes d'un magasin de cette ville qu'on en trouve dans une ville de nos pays qui compte 40,000 habitants. Chaque porte de boutique porte au moins 3 cadenas et le plus petit volet de fenêtre en a jusqu'à cinq. Ces cadenas pèsent parfois jusqu'à 10 et 15 livres mais le cadenas le plus communément adopté pèse 5 livres et a 2½ pouces d'épaisseur.

✱ Les roses ne croissent jamais sur l'arbre qui nous fournit le bois appelé bois de rose. Ce nom lui fut donné parce qu'il exhale un parfum semblable à celui de la rose, lorsqu'on le coupe.

A NOS ABONNÉS

Jamais, depuis la fondation de la REVUE POPULAIRE, nous n'avons reçu autant de demandes d'abonnement que pendant les mois écoulés de Décembre, Janvier, Février et celui de Mars. Malgré le tirage sans cesse augmenté, il nous a été, en conséquence, impossible de donner satisfaction à toutes les demandes.

Celles-ci ayant dépassé nos plus larges prévisions, aucun abonnement ne peut donc commencer avec les numéros de décembre, janvier, février ou mars qui sont complètement épuisés. Il faut, toutefois, prendre bonne note que tout abonné nouveau, pour un an, reçoit ses douze numéros à dater du mois où cet abonnement peut prendre effet.

Nous apprécions à sa valeur la faveur sans cesse croissante dont jouit la REVUE POPULAIRE auprès du public que nous remercions ici pour son encouragement; cela paraît nous indiquer que notre publication est rédigée selon son goût. Nous savons également gré à nos lecteurs de supporter avec patience les obligatoires délais que nous imposent de continuelles et considérables demandes. Morale : REABONNEZ-VOUS PROMPTEMENT.

Poirier, Bessette & Cie, Edit.-Props., 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

***Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront***

**AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM
(Crème de Beauté)**



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

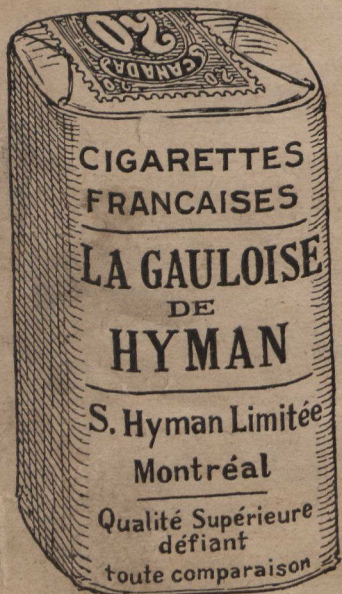
Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal

DEMANDEZ
LES CIGARETTES
FRANCAISES



- LA -
GAULOISE
- DE -
HYMAN

Qualité suprême et Faites au Canada

S. Hyman, Limited, Montréal

561 rue Ste-Catherine Ouest

173 rue St-Jacques

340 rue Ste-Catherine Ouest